



Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

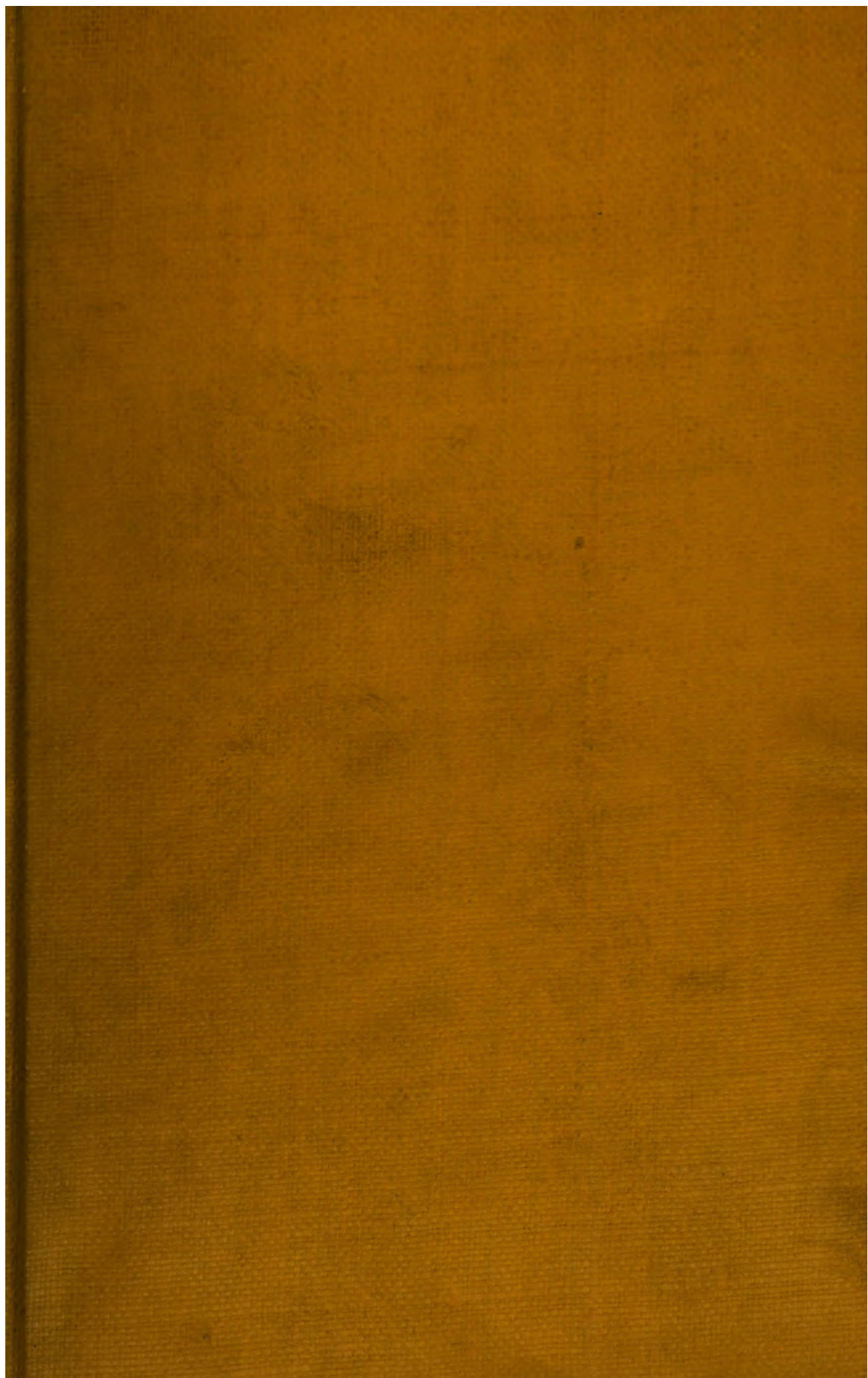
This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

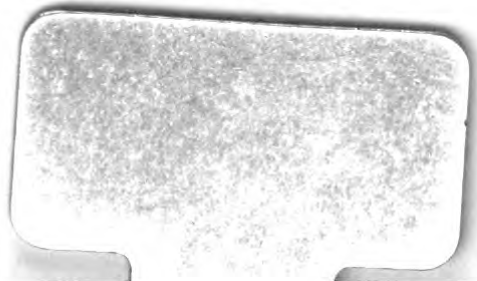
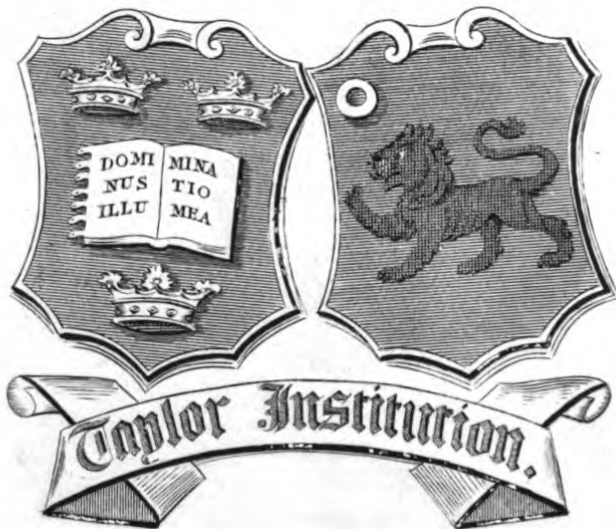
<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>

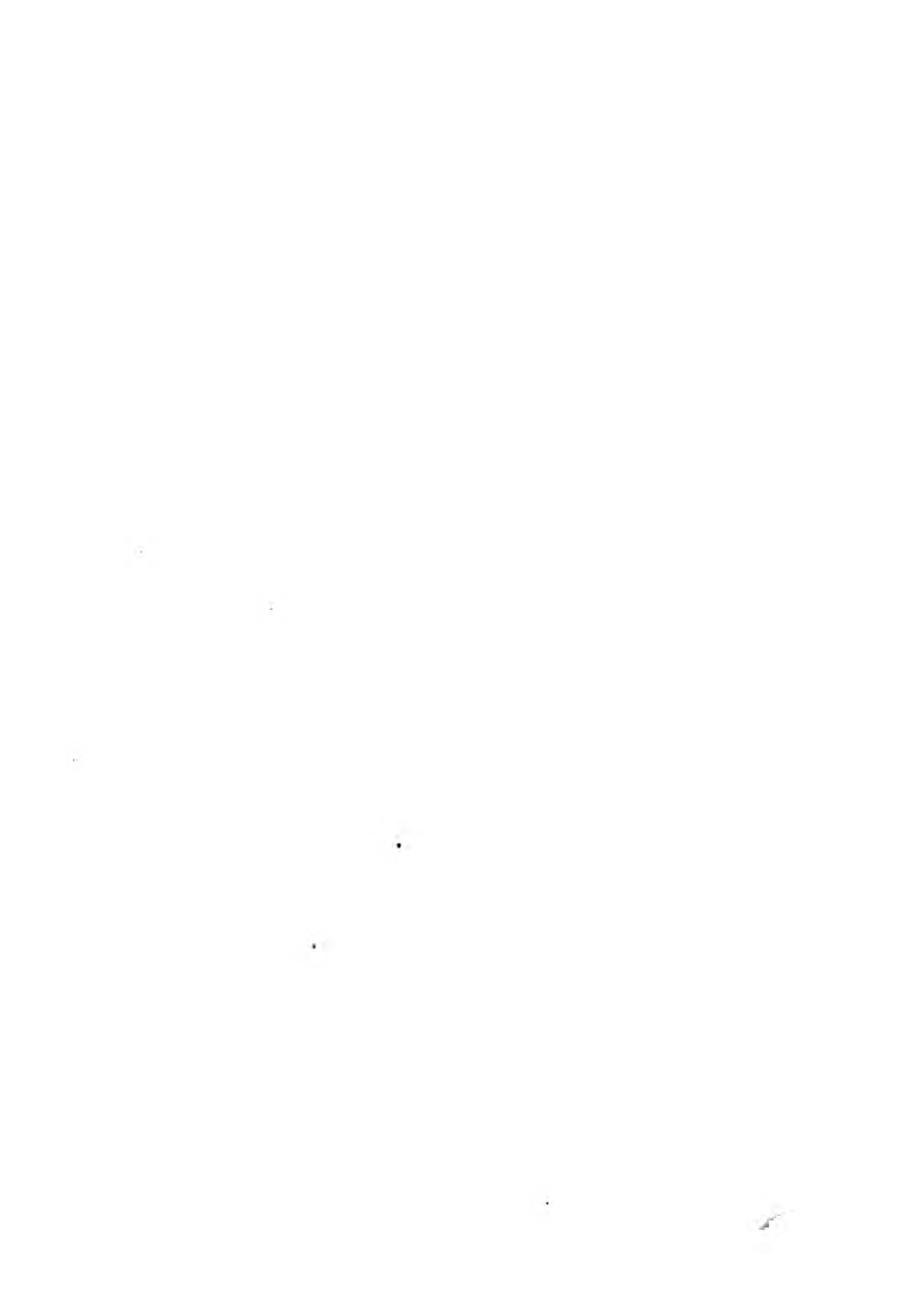


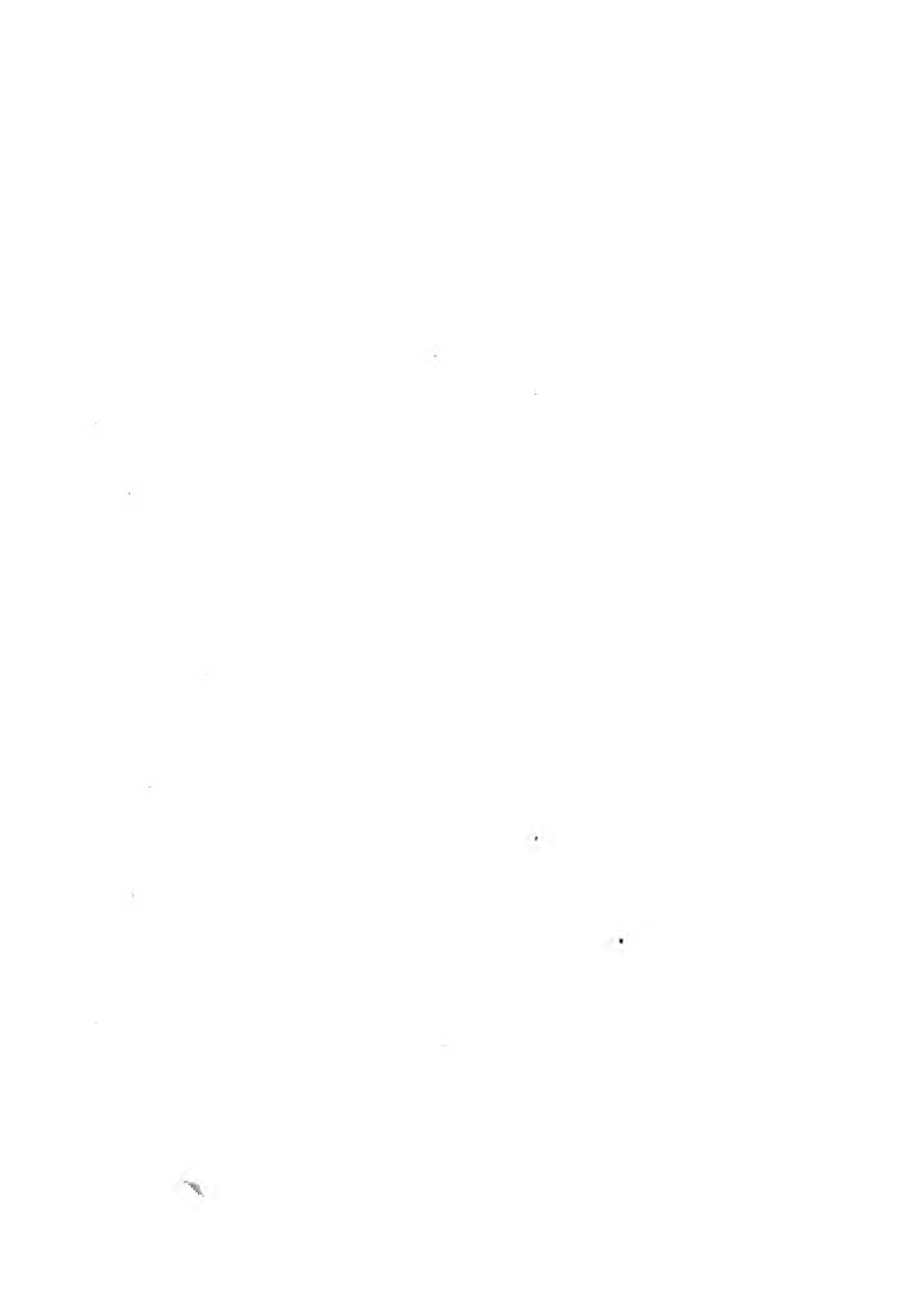
This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.



141 a 4^b









ÉTIENNE MAYRAN

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

PUBLIÉS PAR LA LIBRAIRIE HACHETTE ET C^{ie}

ESSAI SUR TITE-LIVE; 7 ^e édition. Un vol. in-16, broché. . .	3 fr. 50
<i>Ouvrage couronné par l'Académie française.</i>	
ESSAIS DE CRITIQUE ET D'HISTOIRE; 9 ^e édition. Un vol. in-16, broché.	3 fr. 50
NOUVEAUX ESSAIS DE CRITIQUE ET D'HISTOIRE; 7 ^e édition. Un vol. in-16, broché.	3 fr. 50
DERNIERS ESSAIS DE CRITIQUE ET D'HISTOIRE; 3 ^e édition. Un vol. in-16, broché.	3 fr. 50
HISTOIRE DE LA LITTÉRATURE ANGLAISE; 11 ^e édition. Cinq vol. in-16, brochés.	17 fr. 50
LA FONTAINE ET SES FABLES; 18 ^e édit. Un vol. in-16, broché.	3 fr. 50
LES PHILOSOPHES CLASSIQUES DU XIX ^e SIÈCLE EN FRANCE; 10 ^e édition. Un vol. in-16, broché.	3 fr. 50
VOYAGE AUX PYRÉNÉES; 16 ^e édition. Un vol. in-16, broché.	3 fr. 50
<i>Le même</i> , avec gravures. Un vol. in-16, broché.	4 fr. »
<i>Le même</i> , illustré. Un vol. grand in-8, broché.	10 fr. »
NOTES SUR L'ANGLETERRE; 14 ^e édition. Un vol. in-16, broché.	3 fr. 50
<i>Le même</i> , avec gravures. Un vol. in-16, broché.	4 fr. »
NOTES SUR PARIS, vie et opinions de M. Fréd.-Th. Graindorge; 16 ^e édition. Un vol. in-16, broché.	3 fr. 50
UN SÉJOUR EN FRANCE DE 1792 A 1795; 7 ^e édition. Un vol. in-16, broché.	3 fr. 50
VOYAGE EN ITALIE; 12 ^e édition. Deux vol. in-16, brochés. .	7 fr. »
<i>Le même</i> , avec gravures. Deux vol. in-16, brochés. . . .	8 fr. »
DE L'INTELLIGENCE; 11 ^e édition. Deux vol. in-16, brochés. .	7 fr. »
PHILOSOPHIE DE L'ART; 11 ^e édition. Deux vol. in-16, brochés.	7 fr. »
CARNETS DE VOYAGE, notes sur la province (1863-1865). Un vol. in-16, broché.	3 fr. 50
LES ORIGINES DE LA FRANCE CONTEMPORAINE. 25 ^e édition. Douze vol. in-16, brochés.	39 fr. 50
On vend séparément, au prix de 3 fr. 50 chaque volume:	
<i>L'Ancien régime</i> . Deux vol.	
<i>La Révolution</i> . Six vol. : L'Anarchie jacobine, Deux vol.	
— La Conquête jacobine, Deux vol. — Le gouvernement révolutionnaire, Deux vol.	
<i>Le Régime moderne</i> , Trois vol.	
<i>Table analytique</i> , Un vol.	1 fr. »
TAINÉ, SA VIE ET SA CORRESPONDANCE. Quatre vol.	14 fr. »
PAGES CHOISIES, par M. V. Giraud. Un vol.	3 fr. 50
DU SUFFRAGE UNIVERSEL ET DE LA MANIÈRE DE VOTER. Brochure in-16.	» 50

H. TAINÉ
DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

ÉTIENNE MAYRAN

— FRAGMENTS —

AVEC UNE PRÉFACE

DE

PAUL BOURGET

de l'Académie française.



PARIS

LIBRAIRIE HACHETTE ET C^{ie}

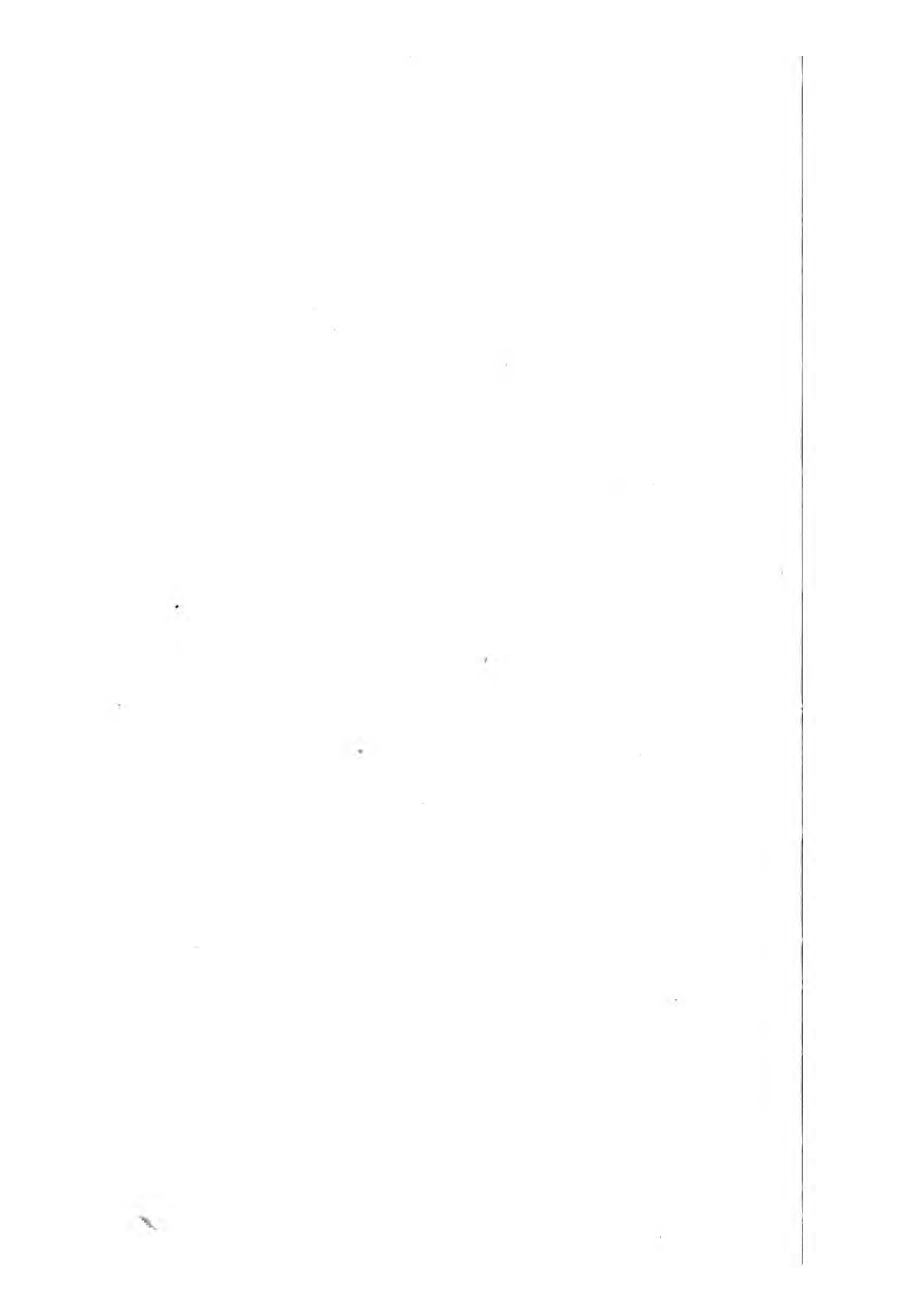
79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

—
1910

Droits de traduction et de reproduction réservés.



PRÉFACE



PRÉFACE

I

Les pages qu'on va lire sont le début d'un roman que M. Taine entreprit de composer, aux environs de 1861. Il avait alors un peu plus de trente ans. Le troisième volume de sa *Correspondance* nous apporte un curieux document sur la crise intellectuelle qu'il traversait à cette époque. Ce sont quelques « notes personnelles », datées d'octobre 1862. M. Taine s'y demande, avec une évidente anxiété, s'il ne fait pas fausse route depuis des années. Ne s'est-il pas trompé en s'appliquant, dans ses

essais, à concilier deux tendances contradictoires, celle du philosophe qui « aligne des idées par files », celle de l'artiste, amoureux « des sensations véhémentes, des mots, des images »? Et, résumant sa propre œuvre avec la lucidité supérieure d'un beau génie critique, il se considère lui-même, — comme s'il était un autre : « Mon idée fondamentale a été qu'il faut reproduire l'émotion, la passion particulière à l'homme qu'on décrit, et de plus poser un à un tous les degrés de la génération logique; bref, le peindre à la façon des artistes, et, en même temps, le reconstruire à la façon des raisonneurs... » En quelques lignes, voilà formulée l'antinomie à laquelle se sont heurtées toutes les intelligences qui ont possédé, dans des proportions presque égales, le don de la vision et le don de l'analyse. Balzac, Stendhal, Sainte-Beuve ont passé leur vie à concilier, comme ils ont pu, leur tempérament d'artistes imaginatifs et les

exigences de leur esprit scientifique. L'existence de Gœthe fut, elle aussi, une oscillation continuelle entre la Poésie et la Science. *Dichtung und Wahrheit!* Il a étiqueté de ces deux mots son autobiographie morale. Le *Codice Atlantico* reste l'émouvant témoignage du constant effort fait par Léonard, le plus grand de cette lignée, pour comprendre à la fois la nature et la représenter, l'anatomiser et la peindre, la décomposer et la reproduire. L'opinion courante pose le problème dans des termes plus simples. Elle distribue les talents en deux groupes : les créateurs et les critiques, et elle répugne aux empiétements de l'un des domaines sur l'autre. Elle a toujours reproché à Balzac son abus des explications, à Stendhal ses dissections indéfinies, à Gœthe les abstractions du *Second Faust* et l'appareil didactique de *Wilhelm Meister*. Elle s'est refusée à donner aux vers poignants de *Joseph Delorme* et à *Volupté*, cette monogra-

phie aiguë, le même tribut d'admiration qu'aux *Lundis*. Les contemporains de Léonard ont jugé de même, quand ils lui ont préféré Michel-Ange. « Il n'y a pas d'hybrides en pathologie nerveuse », répétait Charcot, affirmant, à propos des phénomènes les plus complexes qui soient, le grand principe qui domine la médecine moderne : la spécificité des maladies. Faut-il étendre cette doctrine à ces véritables espèces intellectuelles que sont les genres littéraires, et, plus généralement encore, les arts? C'est le sentiment irraisonné du public, et la plupart des esthéticiens pensent comme lui. Cette distinction irréductible entre les diverses races de talents est affirmée sans cesse dans les revues et dans les journaux, chaque fois qu'un écrivain déjà classé tente d'élargir et de changer sa manière. Celui-ci excelle dans la prose, il ne doit pas composer de vers. Celui-là est un essayiste, il ne doit pas écrire de romans. Cet

autre est un romancier. Qu'il n'aborde pas l'art dramatique. Si nos critiques n'ont pas la compétence du célèbre maître de la Salpêtrière, ils ne sont pas moins impératifs dans leurs *veto*. Qu'importe? Les théories sont les théories, et les faits sont les faits. En fait, certains ouvrages et certains talents, ceux, par exemple, que j'ai cités plus haut, constituent bien des types mixtes, et qui déroutent la classification. Que d'autres noms on ajouterait à la liste, depuis Constant et Fromentin jusqu'à Pascal! Les créations les plus remarquables de ces trois hommes : *Adolphe*, *Dominique*, les *Pensées*, attestent la coexistence de facultés qui semblent s'exclure. Ce politicien, ce peintre, ce savant ne se sont-ils pas manifestés comme des artistes supérieurs sur le terrain le plus étranger à leur génie habituel, au rebours de tous les systèmes, et par-dessus toutes les frontières des genres et des esprits?

Il y a pourtant une grosse part de vérité dans le préjugé reçu. La preuve en est dans cet autre fait : ces qualités intimes ne vont pas sans des souffrances qui attestent leur caractère anormal, presque contre nature. Dans ses « notes personnelles » et après avoir défini d'une formule si nette son « idée fondamentale », M. Taine ajoute : « L'idée est vraie. De plus, quand on peut la mettre à exécution, elle produit des effets puissants. Je lui dois mon succès. *Mais elle démonte le cerveau, et il ne faut pas se détruire.* » Ces mots, que je souligne, rappelleront aux lecteurs de la *Littérature anglaise* la conclusion de l'étude sur lord Byron. La recherche de la santé morale et physique était pour M. Taine, disciple de Goethe sur ce point encore, un des premiers devoirs de l'homme de pensée. Il n'admettait pas que l'artiste se rendît malade avec son œuvre. Nous le voyons, dans la *Correspondance*, s'arrêter sans cesse au plus fort de ce

succès, et procéder à un examen de conscience du genre de celui que représente cette note, où l'hygiène intérieure est au premier plan. Nous avons là une preuve qu'il ne s'est jamais engagé dans un travail par simple entraînement. Jamais il n'a commencé un livre sans s'être donné par avance des raisons justifiées de l'écrire. Quand il s'est déterminé à s'attaquer au roman, si tard et dans l'âge de la maturité, il ne prit donc pas cette résolution à la légère. Il sentait déjà peser sur lui la menace de l'usure physique. Dès janvier 1859, les médecins lui avaient défendu de lire et d'écrire. Il avait dû passer de longs mois sans travailler. Il savait ses forces mesurées. Administrateur scrupuleux de son activité, s'il a résolu de l'appliquer à un genre très nouveau pour lui, ses motifs durent être profondément étudiés, et s'il a interrompu ce travail, lui, le plus persévérant des ouvriers littéraires, ce fut certainement pour des

motifs non moins étudiés et non moins réfléchis. A travers la *Correspondance*, on entrevoit ces motifs. On les distingue mieux encore en lisant de près ce début de roman inachevé. Il vaut la peine de les préciser, et, à cette occasion, quelques traits de la physiologie morale de M. Taine. Elle occupe une telle place dans l'histoire de la pensée française depuis un demi-siècle !

II

Ses motifs pour entreprendre un roman? Il vient de nous les dire lui-même, par la seule confession de son trouble intime devant les antagonismes de ses facultés. Il insiste : « Mon état d'esprit est bien plutôt celui d'un artiste que d'un écrivain. Je lutte entre les deux tendances, celle d'autrefois et celle d'aujourd'hui. Je tâche, par principe, d'aligner des idées à la Macaulay, et, en même temps, je veux avoir l'impression vive de Stendhal, des poètes et des reconstructeurs. » Comment n'eût-il pas entrevu un moyen de résoudre

ce conflit à l'aide du roman, cette « psychologie vivante », pour lui emprunter sa définition favorite? A ce motif s'en joignaient d'autres, plus inconscients, et d'abord la revanche de la sensibilité. Cette âme frémissante, et qui s'était si fermement astreinte à la discipline du silence, éprouvait des besoins d'ouverture, de détente. Les pages vibrantes du *Voyage en Italie* sur la Niobé de Florence, celles de *Graindorge* sur la musique, plus chaudes encore, ont cet accent inimitable de la passion trop longtemps étouffée et qui éclate enfin. Le roman offre, par définition, un exutoire, une dérivation à nos fièvres sentimentales. Peut-être aussi l'aiguillon d'une émulation inavouée piquait-il ce généreux esprit à une place secrète? Il sentait sa force, et quand il voyait triompher tel ou tel de ses camarades de jeunesse, inférieurs à lui, un About, un Assollant, certes, il n'éprouvait pas d'envie, — aucun homme ne fut plus étranger à cette

triste faiblesse, — mais comment ne pas comparer aux facilités de leur sort l'âpre lutte de sa destinée? Devant la réussite de leurs tentatives de romanciers, comment ne pas prononcer le : *Anch'io son pittore*, ce cri héroïque du génie soudain révélé à lui-même qu'une toile de Raphaël arracha, dit-on, au Corrège inconnu? C'était l'époque où M. Taine commençait de fréquenter les frères de Goncourt, et surtout Gustave Flaubert. Il est probable que les conversations si ardemment techniques de ces professionnels achevèrent d'inciter sa curiosité à cette expérience. Les notes détaillées qu'il a prises sur les propos de Flaubert montrent à quel degré le préoccupa cet esprit très différent du sien. « C'est de la littérature dégénérée, disait-il, tirée hors de son domaine, traînée de force dans celui de la science et des arts du dessin. » Il n'en admirait pas moins *Madame Bovary*. A démonter si minutieusement la facture de cette œuvre

et d'autres semblables, ne s'est-il pas dit un jour : « Si j'essayais pourtant?... » Telles sont quelques-unes des raisons pour lesquelles, jeune philosophe déjà célèbre, il mit de côté les plans, esquissés en partie, de ses traités sur *l'Intelligence* et la *Volonté*. Il s'assit à sa table. Il écrivit en tête d'un cahier : *Étienne Mayran*, et il commença d'imaginer, la plume à la main, des personnages, des événements, tout un monde.

Oh! un bien petit monde, bien peu d'événements, bien peu de personnages! Les huit chapitres que l'on va lire sont l'humble récit de la plus humble des aventures : Étienne est un garçon de quatorze ans, très intelligent, très sensitif, élevé d'une façon excentrique et à demi sauvage, dans une petite ville de province. Il vient de perdre son père. Il est très pauvre. On parle de le mettre en apprentissage, quand le hasard amène dans cette ville un certain M. Carpentier, chef d'institution à

Paris, qui cherche de brillants sujets pour en faire des bêtes à concours. Étienne va s'offrir et se vendre à ce marchand de soupe. Il aura du moins une éducation intellectuelle. Il ne sera pas un ouvrier. La mort du père, la résolution de l'adolescent, son départ pour Paris avec le négrier, sa vie entre la pension où il est emprisonné et le lycée dont il suit les cours, les premiers froissements de sa sensibilité, le premier éveil de son intelligence, c'est toute la matière de ce début de roman. L'éditeur de la *Correspondance*, après avoir mentionné la composition d'*Étienne Mayran*, parle de « réminiscences personnelles, mêlées aux souvenirs de la jeunesse de Julien Sorel ». Le jugement est l'écho de celui que j'ai entendu moi-même M. Taine porter sur cette œuvre. Il en parlait volontiers, tout en se refusant à la communiquer : « Je me suis essayé au roman, me disait-il, j'y ai renoncé. Je copiait Stendhal sans m'en apercevoir. »

L'influence de *Rouge et Noir* est évidente en effet dans le train du récit. C'est bien le ton rapide et sec que Beyle a toujours cherché, avec les notations brèves, les formules ramassées d'un algébriste moral qui n'a pas le temps de s'attarder à des explications. A quoi bon? Il écrit pour les *happy few*, en homme qui sait la vie. Il sera compris à demi-mot par des gens qui savent la vie. Même souci dans *Étienne Mayran* que dans *Rouge et Noir* de cacher l'émotion sous une ironie dirigée à la fois contre les coquins et contre leurs dupes. Même dureté voulue dans le soulignement des vilénies. Même froideur apparente sur un fond de sensibilité blessée et saignante. On relève jusqu'à des réminiscences littérales. Quand M. Taine écrit de son jeune héros : « Il était différent, ce qui est toujours dangereux », il reproduit presque exactement une phrase de Beyle : « Julien ne pouvait plaire, il était trop différent ». Étienne prouve

sa science au recruteur des bêtes à concours par un procédé identique à celui qu'emploie Sorel pour s'imposer aux Raynal. L'un explique du *César* à livre ouvert. L'autre récite des chapitres entiers d'une *Histoire Sainte*. Les ressemblances sont donc nombreuses. Je m'inscris pourtant en faux contre le jugement que j'ai rapporté. Si l'on y regarde de plus près, ces similitudes ne sont qu'extérieures. Par suite, elles ne préjugent rien sur l'originalité foncière du récit. De tels rappels sont inévitables dans un premier roman, un premier poème, une première comédie. L'artiste ne sait pas encore son métier; il emprunte le métier du maître qu'il admire le plus. Seulement, et c'est le cas ici, quand cet apprenti a l'étoffe d'un talent personnel, ce métier d'un autre lui sert à énoncer des idées qui sont bien les siennes, à rapporter des observations directes et qui ne sont empruntées, elles, qu'à la réalité.

Ces observations abondent dans *Étienne Mayran*. Elles donnent à ce roman inachevé une haute valeur de document. Et d'abord, il nous initie à un milieu disparu, qui a pour nous cet intérêt capital : c'est celui où M. Taine a passé son adolescence et sa première jeunesse. On sait qu'il est entré, vers quatorze ans, dans une institution dont les élèves suivaient les cours du lycée Bourbon, aujourd'hui Condorcet. La maison où Étienne Mayran besogne étant située au Marais, il a dû fréquenter le collège Charlemagne. Bourbon et Charlemagne étaient, sous la monarchie de Juillet, époque où se déroule le récit, les deux grands lycées d'externes de Paris. Les pensions du genre de l'Institut Carpentier foisonnaient dans leur entourage. Elles ont leur place dans l'histoire de notre Université, et un peu dans celle de notre littérature. Beaucoup d'écrivains distingués de notre xix^e siècle les traversèrent. Elles corres-

pondaient à un temps où le concours général entre les lycées de Paris était l'événement le plus considérable du monde scolaire. Ceux de ma génération se rappellent quel ton prenaient leurs professeurs pour prononcer les noms des grands prix d'honneur d'autrefois. *Étienne Mayran* fait revivre devant nous ces maisons d'éducation. A en juger par ce document, elles ne sont pas à regretter. L'atmosphère en est sinistre. En haut, un exploiteur féroce, dur négociant qui fait la traite des lauréats. Ils sont la parade brillante de son entreprise, âprement commerciale. Sous les ordres de ce butor, peinent des professeurs dont l'enseignement consiste dans un dressage mental. Ils fabriquent des gagners de prix, comme des saltimbanques fabriquent des acrobates, en les déformant. Autour de ces maîtres, des élèves malheureux ou grossiers : les uns, ceux qui paient, paresseux, médiocres, précocement gâtés, les autres, — ceux que l'on paie,

comme Étienne, du vivre et du couvert, — abrutis par cette *mécanisation* systématique de leur intelligence. De vie religieuse, aucune, qu'un formalisme vide et inefficace. De vie morale, pas davantage. Le respect de soi, cette vertu si belle dans le premier âge et qui fait d'un adolescent pur et fier une très noble fleur humaine, apparaît à ces polissons comme une pose et comme une sottise. Ce sont déjà des *potaches*, hideux terme d'argot qui désigne cette hideuse chose : l'enfant niais et flétri, cynique et innocent tout ensemble, que l'internat laïque produit nécessairement. Il y manque les deux outils nécessaires d'hygiène individuelle et collective qu'avaient entre leurs mains les inventeurs de l'éducation cloîtrée : la confession et la communion. Faisons la part du pessimisme naturel à l'imagination douloureuse de M. Taine. Il reste que si la peinture est poussée au noir, tous les traits portent la marque de la sensation directe.

Oui, c'est bien là le cadre dans lequel il a grandi. Nous avons d'ailleurs un témoignage à comparer au sien et qui s'y raccorde avec une exactitude singulière, celui de Jules Vallès. La destinée a voulu que le futur membre de la Commune entrât comme élève dans la pension dont M. Taine faisait la gloire, — il avait eu le prix d'honneur de rhétorique au grand concours et il avait été reçu le premier à l'École normale, — au moment même où le futur auteur des *Origines de la France contemporaine* en sortait. Vallès a raconté, dans ce style, à la fois canaille et classique, déclamateur et gouailleur, qui est le sien, — mais quelle patte par moments, et quelle vigueur! — l'existence qu'il mena dans cette usine à prix de concours. L'identité entre les eaux-fortes de *Jacques Vingtras* ou de *la Rue* et la gravure en taille plus douce d'*Étienne Mayran* est d'autant plus saisissante que jamais intelligences et sensibilités ne

furent plus contraires. Certains épisodes se correspondent même bien étrangement. On pourrait les croire copiés l'un sur l'autre, n'était que M. Taine a rédigé *Étienne Mayran* quinze ans avant *Jacques Vingtras* et que Vallès n'a jamais eu connaissance du manuscrit de son glorieux aîné. Je citerai la scène du Concours général où Mayran ne remet pas de copie. Elle est très analogue à celle où Jacques Vingtras ne compose pas, lui non plus, entraîné par un voisin qui lui démontre l'inutilité absolue du succès. Le « Diogène crasseux de Charlemagne », comme Vallès appelle son tentateur, pourrait figurer parmi les personnages silhouettés par M. Taine. Il y a aussi un maître de piano qui pleure sa détresse devant Étienne, qui donne des leçons, le jour, à vingt sous le cachet et, le soir, manie le bâton de chef d'orchestre dans un bal de barrière. N'aurait-il pas sa place marquée dans la galerie des *Réfractaires*? J'indique

cette comparaison aux curieux d'art littéraire, et je ne crois pas manquer de respect à la grande mémoire de M. Taine. Quoiqu'il ait défini Vallès « une vipère qui s'enorgueillit de son venin », il appréciait *Jacques Vingtras*. La dernière note du dernier chapitre des *Origines* est consacrée à ce curieux livre, dont il signale la portée. Il y avait retrouvé, sous le vocable falot de *Pension Legnagna*, le triste endroit qu'il avait peint lui-même sous le nom de *Pension Carpentier*. Mais à la peinture de Vallès, il manque cette poésie que M. Taine a su montrer dans *Mayran* : le sombre collègue ennobli soudain, grâce au miracle d'une belle intelligence s'élevant de cet affreux terreau par la seule force du germe intérieur. Et que le miracle ait pu s'accomplir, qu'il ait été réel, M. Taine en fournissait, par sa seule existence, un indéniable témoignage. N'était-il pas sorti de chez les Legnagna et les Carpentier avec l'étonnante maîtrise intel-

lectuelle dont témoignent les lettres de sa vingtième année? *Étienne Mayran* nous raconte le tout premier stade de ce développement.

III

Rien de plus intéressant, rien de moins souvent traité que ce thème, si riche pourtant en signification : l'adolescent qui commence à penser. Balzac l'a touché, avec sa supériorité habituelle, dans *Louis Lambert*. Le huitième chapitre d'*Étienne Mayran* peut être mis en regard. Durant les sept premiers, M. Taine nous a montré dans son héros une volonté uniquement et une sensibilité. Entré à la pension Carpentier, comme je l'ai dit, donnant donnant, pour avoir des prix à la Sorbonne en échange de l'éducation, Étienne

Mayran n'a travaillé, pendant tout un an, que par intérêt, disons mieux, par point d'honneur. Dans ce garçon fait à l'image de M. Taine lui même, la maîtresse pièce est ce respect de soi dont je parlais, et que ses compagnons ignorent ou persiflent. Et voici qu'au cours des vacances qu'il passe presque seul à l'Institution, la faculté de réfléchir s'émeut soudain chez l'enfant. Les étapes de cet éveil sont marquées avec une précision d'autant plus admirable qu'il s'agit là d'une existence de collégien. Les incidents sont de l'ordre le plus simple. Un élève d'une école primaire pourrait les traverser, — s'il était Hippolyte Taine. Une question s'était souvent posée au petit forçat du bagne Carpentier : « A quoi servent les études que je fais ici ? » Et il n'avait jamais su trouver qu'une réponse, positive et misérable : « A procurer de l'argent à mon patron. Si j'ai des prix, je lui sers de réclame. » Détail bien caractéristique et si *Tainien* : un

seul professeur avait intéressé Mayran, celui d'histoire. Par quoi? Par un procédé de classification des dates et des événements. « *Évidemment cela était utile, et il y avait quelque beauté dans un pareil ordre.* » Le goût du système est déjà né dans cet écolier, et aussi celui de l'observation. Il remarque un jour qu'un des compagnons de ses tristes vacances, un Espagnol de Manille, lit avec plaisir un livre de son pays. Autre détail non moins caractéristique et non moins *Tainien* : ce tout petit fait provoque Étienne à des réflexions indéfinies, et qui aboutissent, à quoi? à une méthode, Qu'il est bien l'épreuve enfantine du logicien qui devait un jour définir l'homme : un théorème qui marche! Étienne se dit que la condition nécessaire, pour trouver de l'intérêt à la lecture d'un ouvrage étranger, serait donc de n'avoir pas à chercher les mots. « Si simple que fût cette idée, *il l'avait trouvée tout seul, et partant, elle*

l'agita. » Ces quelques mots sont, eux aussi, très simples, et ils vont très loin. Ils signalent le premier mouvement, encore incertain, puéril et rudimentaire d'un esprit qui va s'ouvrir, regarder les choses, juger par lui-même. Étienne continue : « Comment n'avoir plus à chercher les mots? » Il résout cette difficulté en appliquant à une langue dont il a besoin, la grecque, un procédé de classification mnémotechnique analogue à celui du maître d'histoire. Il faut le suivre construisant ses formules et les mettant en œuvre, avec cette patience acharnée qui a permis au même cerveau de penser *l'Histoire de la Littérature anglaise* et *l'Intelligence, la Philosophie de l'Art* et *les Origines de la France contemporaine*. Il dresse des tableaux de vocables en y inscrivant chaque mot et sa famille de dérivés. Il les apprend par cœur, et, avec cet aide-mémoire, déchiffre une page d'un livre. Peu à peu, dans son sou-

venir, la page se substitue au tableau mnémotechnique. « Elle revint tout entière, et la voyant se dérouler dans son esprit sans qu'il fût obligé de faire effort, Étienne la sentit. *Il lui sembla qu'il écoutait, non plus des mots écrits, mais des paroles prononcées.* » Le livre qu'il déchiffrait ainsi était un dialogue de Platon. L'adolescent devine confusément qu'en effet la page imprimée n'est qu'un signe. Derrière le texte aride, perçu jusqu'ici comme une lettre morte, la vie se révèle. Son jeune esprit entre en communication avec la magnifique personnalité du disciple de Socrate. Derrière Platon, il entrevoit la Grèce, des façons d'être, d'agir, de sentir, si différentes de celles qu'il a rencontrées autour de lui, et cependant réelles. Je sais peu de morceaux, dans l'œuvre entière de M. Taine, plus touchants de pathétique intellectuelle que la description de ce pauvre petit collégien mal vêtu, mal nourri, prisonnier d'un sort

précaire, et qui soudain découvre avec extase l'univers des idées. Aussitôt il s'y enferme, il s'y barricade contre l'autre univers, celui des hommes dont il a déjà tant souffert. De quel élan il se réfugie dans la pensée libératrice ! Mais il le fait sans lyrisme, et c'est le trait le plus original, sans déclamation. Il reste un clair et prudent bourgeois français, qui continue de raisonner, même dans cette fièvre d'une révélation. Il en tire une philosophie, mais d'une utilité immédiate, et qui n'est pas très loin de celle de *Candide*, tant le célèbre : « Cultive ton jardin » représente le fond même de notre race. « Le train régulier des classes, les appels de la cloche, toutes les portions automatiques de la vie lui semblaient maintenant commodes, après lui avoir été insupportables. *La pension était une mécanique qui lui ôtait le souci des choses inutiles. M. Carpentier et les maîtres d'études étaient des domestiques excellents pour mener et panser la bête.* »

Nous saisissons là, en un raccourci très net, l'origine de cet ascétisme qui fut celui de M. Taine. L'histoire morale de Mayran est son histoire. Il a trop vivement éprouvé, trop jeune lui aussi, le contraste entre la richesse, l'amplitude, la beauté du monde de la pensée, — de *sa* pensée, — et la pauvreté, la sécheresse, la laideur du monde de l'action, — celui du moins où pouvait s'exercer *son* action. De là cette adolescence ardemment, frénétiquement vouée à l'étude, puis cette jeunesse et cet âge mûr abîmés dans le travail. A peu près au moment où il composait *Étienne Mayran*, il faisait dire à son autre sosie, Graindorge : « Avoir un *alibi* ! En Orient, ils ont l'opium et le rêve. Nous avons la Science. C'est un suicide lent et intelligent. » Traduisez cette phrase dont l'outrance voulue et paradoxale s'adapte au personnage artificiel du docteur en philosophie d'Iéna, devenu marchand de porcs. Donnez au mot *suicide* sa haute signi-

fication de renoncement, de vie retirée et mortifiée. Vous y retrouverez la conception stoïque enveloppée dans les premières expériences d'Étienne Mayran : l'intelligence reconnue comme l'asile suprême où s'isoler où se défendre de l'universelle misère humaine. Quand M. Taine nous donnait des conseils, à nous ses cadets, c'était toujours dans ce sens qu'il nous dirigeait. Il nous recommandait de choisir un sujet d'étude et de nous y cloîtrer. Que c'est bien de lui, cette évocation de Mayran lisant et relisant la préface de son dictionnaire grec : « Elle n'était pas fort amusante, mais l'auteur y disait *je*, parlait de ses longues recherches, de sa patience, de ses yeux malades, et comme un prisonnier qui voit dans un coin une araignée tisser sa toile, Étienne éprouvait une sorte de sympathie à son endroit. » C'est que le jeu de la mécanique mentale devient infiniment précieux par lui-même, s'il est vrai que com-

prendre soit l'unique moyen que possède l'homme d'apaiser « le sourd sanglot des funérailles intérieures ». Cette doctrine tenait si fort au cœur de M. Taine qu'il eut recours à elle dans les affres des derniers moments. Un peu avant de mourir, il pria qu'on lui lût quelques pages d'un *Lundi* de Sainte-Beuve. Il voulut avoir, dans les ténèbres qui le gagnaient, une dernière impression d'une pensée méthodique et claire. On notera que le père de Mayran, à l'agonie, demande à son fils de prendre un volume de Voltaire, *Zadig*, et de lui en faire la lecture. « Comme Étienne entra dans l'histoire des griffons, il s'aperçut que la couverture ne remuait plus.... » N'est-il pas étrange que ce roman autobiographique s'ouvre sur une scène si pareille à celle qui devait, trente ans plus tard, terminer la vie de son auteur?

IV

Pourquoi celui-ci abandonna-t-il brusquement un travail commencé avec tant d'amour, et dans lequel il justifiait le vieux proverbe : *fit fabricando faber*? Le romancier grandissait en lui de page en page. Ce huitième chapitre atteste un étonnant progrès de métier sur le premier. Il semble qu'il y ait eu, à cette soudaine interruption, deux causes, l'une toute personnelle et sentimentale, l'autre toute critique et intellectuelle. Ce caractère évident d'autobiographie qui donne pour nous tant de prix à ce fragment a certainement troublé

M. Taine. Il était, à l'égard de ses émotions même légères, d'une extrême susceptibilité. Il en avait une pudeur presque sauvage. Sur ce point encore, Étienne Mayran lui ressemble, comme l'inconnu vêtu de noir ressemble au poète, dans la sublime *Nuit de Décembre*. Avant de quitter sa petite ville de province, l'orphelin va pour dire adieu au tombeau de son père : « Le gardien du cimetière le regarda, et, *comme il ne voulait pas se donner en spectacle*, il s'en retourna... » Nous tenons le mot, un des mots de cette énigme : un Taine renonçant à finir un travail commencé. Il a eu l'horreur de se donner en spectacle, tout simplement. Il allait peindre Mayran, non plus enfant, mais homme, non plus au collège et dans les puérités naïves de ses premières impressions, mais en plein courant de vie parisienne et dans la gravité des passions complètes. Ayant posé le personnage comme il l'avait posé, il devait ou bien « fausser son

bonhomme », pour employer un de ses mots favoris, ou bien se confesser à travers lui, comme Benjamin Constant s'est confessé à travers Adolphe, Musset à travers Octave, Sainte-Beuve à travers Amaury. Il ne voulut ni du mensonge qui répugnait à sa scrupuleuse probité d'artiste, ni de cette confession qui offensait en lui un si profond instinct. Je le vois dans sa chambre de jeune homme, relisant ces premières pages, allant et venant, entre son piano et sa bibliothèque, puis, tout d'un coup, ouvrant son tiroir, y ensevelissant son manuscrit, et se mettant à sa table pour se tracer un « nouvel ordre systématique d'études, qui lui saisisse l'esprit comme un engrenage ». Il avait, vis-à-vis des aventures et des émotions d'Étienne Mayran devenu homme, pris le parti qu'Hamlet conseille à Horatio : « Le reste est silence ».

Il l'aurait pris ce parti, même s'il avait passé outre à ce scrupule, et cela pour une

raison d'un ordre bien différent. Moi qui ai tant discuté avec M. Taine sur l'art du roman, je me rends compte que tout ce début d'*Étienne Mayran* est exécuté d'après une formule très opposée à celle qu'il considérait comme seule valable. Lui, l'écrivain le plus volontaire que j'ai connu, il a composé ces huit chapitres avec les portions inconscientes de son génie. Ils se sont faits en lui au rebours de toutes ses théories d'art. En relisant ces pages, il a dû les condamner, non point seulement parce qu'il les trouvait peu originales et trop intimes, mais surtout parce qu'elles répugnaient au principe fondamental de son esthétique, celui sur lequel je ne l'ai jamais vu varier : l'objectivité absolue du récit. Pour M. Taine, la première qualité du romancier était de créer des personnages vivants. C'est de nouveau une formule à traduire. Voici, résumées assez exactement, je crois, ses idées sur ce point de doctrine littéraire. L'art

étant, par définition, la nature imitée, demandons-nous : « Comment un personnage vivant se présente-t-il à nous dans la réalité? Comment le connaissons-nous? » Par des actes, des gestes, des paroles. Imiter la nature, c'est donc montrer des individus qui agissent, qui gesticulent, qui parlent. L'artiste les montrera d'autant mieux qu'il s'effacera davantage. M. Taine empruntait une métaphore à la chirurgie pour louer les romanciers qui lui paraissent s'être ainsi le plus complètement identifiés avec leurs héros, au point de ne plus s'en distinguer : Tourguenef, Flaubert, Maupassant : « Ils savent couper le cordon ombilical », disait-il. Dans son opinion, ces écrivains occupaient le premier rang. Il avait pour eux la même partialité que pour les peintres dont il pouvait dire son autre mot favori : « Leurs figures tournent ». Il entendait par là que les choses et les gens existaient, dans les tableaux de ces

maîtres, comme des objets concrets. Ce relief physique ou psychologique lui semblait la condition essentielle d'une création d'art ou de littérature. Il avait pour M. Léon Bonnat, par exemple, la même admiration que pour Flaubert, fondée sur les mêmes motifs, et il l'exprimait dans les mêmes termes. Les lecteurs d'*Étienne Mayran* constateront, dès le premier chapitre, combien l'auteur reste au contraire étroitement mêlé au récit, à la narration, combien il est présent. Derrière les moindres mouvements d'âme du héros, le commentateur apparaît, les démontant, les expliquant, les interprétant. Ce n'est pas la vie que vous avez devant vous. C'en est une image, reflétée dans le plus puissant cerveau de philosophe, mais une image. Ainsi en a jugé l'auteur lui-même, et il s'est arrêté dans sa besogne, se considérant, lui, comme incapable de l'exécuter autrement, et la considérant, elle, comme trop peu conforme au *canon*

qu'il s'était fixé pour le roman, comme jadis Polyclète pour la sculpture.

Cette esthétique du roman est très spéciale. Elle est séduisante. Est-elle exacte? Je ne le crois pas. Elle a pour premier défaut d'être démentie par les faits, comme tout à l'heure l'hypothèse sur la spécificité des genres. *Adolphe* est un admirable roman, et c'est le moins objectif des livres. Que dire de *Volupté*, de la *Confession d'un Enfant du siècle*, de *Mademoiselle de Maupin*, de *Sylvie*? Je cite au hasard parmi les chefs-d'œuvre de cet art. Aucun auteur a-t-il introduit dans ses récits plus de commentaires que Balzac? Il ne met pas en scène un financier, un homme d'État, un négociant, un journaliste, sans vous exposer, à cette occasion, sa théorie du crédit et du gouvernement, du commerce et de la presse. Et qui vous donne davantage cette impression que « c'est arrivé », comme dit expressivement le gros

public? Ce boniment sert à la crédibilité de la fiction. Balzac en est la dupe tout le premier, et il vous emporte à sa suite, sans que vous puissiez vous débattre contre son emprise. En regard de ces livres qui vont et viennent, qui bougent et qui respirent, comme des êtres, *Madame Bovary*, ce chef-d'œuvre de la formule objective et que M. Taine admirait tant, semble un tableau de nature morte. Quel est le personnage le plus vivant de ce merveilleux et froid récit? Homais, celui que l'auteur peint avec la plus complaisante ironie et la plus personnelle, celui qu'il juge et qu'il raille, qu'il abomine et dont il se gausse. C'est qu'aussi bien la conception du roman, professée par M. Taine et par Flaubert, repose sur une analyse incomplète. Un roman n'est pas de la vie représentée. C'est de la vie racontée. Les deux définitions sont très différentes. La seconde est, seule, strictement conforme à la nature du genre. Si le

roman est de la vie racontée, il suppose un narrateur. C'est, si l'on veut, un témoignage et qui implique deux choses : une réalité que l'on atteste et un témoin qui l'atteste. — « Soit », répondent les partisans de l'objectivité absolue, « mais plus un témoin s'efface devant la réalité dont il est le garant, plus son témoignage prend de la valeur. » C'est là jouer sur les mots. Dites qu'un témoin doit subordonner toutes ses facultés à l'objet de son témoignage. Soit. Mais, en les subordonnant, il les emploie. Il n'est pas un miroir impassible, il est un regard qui s'émeut, et l'expression même de ce regard fait partie intégrante de son témoignage. Elle en affirme la sincérité. C'est pour cela que les deux maîtres du roman au xix^e siècle, Balzac, je viens de le dire, et, avant lui, le génial Walter Scott, ont toujours construit leurs livres avec ces deux éléments : une matière très importante, très solide, très significative,

et, pour traiter cette matière, la mise en jeu de toutes leurs facultés. Ils se sont étalés dans leurs œuvres, librement, abondamment. Ils s'y sont avoués, affirmés, proclamés, tels qu'ils étaient : celui-ci un homme de lettres parisien du XIX^e siècle, avec tous les bohémianismes de mœurs, toute la variété incohérente de milieux que ce terme représente, — celui-là, un châtelain d'Écosse, avec les forts préjugés et les saines étroitures d'un grand seigneur rural. Ni l'un ni l'autre n'a cherché à effacer sa personnalité, effort qui eût mutilé leurs visions. Ils ont l'un et l'autre cherché à l'utiliser. De là chez eux cette opulence et cette aisance qui sont aussi les qualités des grands mémorialistes : un Saint-Simon, un Marbot. Ceux-là non plus ne se sont pas souciés de s'effacer ; mais ils ont su, comme Scott et Balzac, trouver le point d'équilibre où les traits personnels que manifeste le témoin, achèvent la signification du témoi-

gnage. Pour avoir, au contraire, sacrifié d'une manière systématique cet élément personnel à l'autre, les maîtres du genre objectif, Mérimée en tête, Tourgueniew ensuite et Flaubert, ont perdu cette aisance. Il y a un peu d'artifice même dans leur simplicité. *Colomba*, *Pères et Enfants*, *Madame Bovary* sont des chefs-d'œuvre aussi, mais trop nettoyés. Vous cherchez en vain le jaillissement, ce parfait naturel qui, chez Balzac, se traduit en verve, chez Scott en bonhomie. Ces artistes tout objectifs sont tendus et bien près d'être desséchés. Un je ne sais quoi manque à leurs créations les plus réussies. Ce je ne sais quoi, c'est la libre expansion d'eux-mêmes.

M. Taine serait-il arrivé, dans cette autobiographie d'*Étienne Mayran*, à ce point d'équilibre? Nous aurait-il donné, en achevant ce récit, le témoignage complet qui montre, tout ensemble, un coin de vie humaine, et l'esprit où ce coin de vie

humaine s'est pensé ? La question reste sans réponse. Qui pouvait, mieux que lui, traiter ce thème : l'histoire de la sensibilité d'un grand intellectuel dans le Paris d'après 1850 ? Ce beau sujet comportait bien cette manière mixte qui est celle de ce début, où l'explication accompagne l'évocation. Le philosophe artiste des *Notes personnelles* ne s'était pas trompé, en entrevoyant dans une telle œuvre, d'idéologie à la fois et de passion, la synthèse désirée de ses tendances contradictoires. Mais ces tendances étaient si fortes qu'au moment même où cette synthèse allait se produire, leur contradiction a éclaté plus violente encore. Le philosophe se mit soudain en conflit avec l'artiste et le paralysa. Le théoricien jugea le créateur et lui défendit de continuer. *Étienne Mayran* fut relégué dans un coin de l'atelier, comme une de ces ébauches où la promesse de la vie tressaille déjà, — et qui ne vivront jamais.

Tels ces morceaux de marbre touchés un instant par le ciseau d'un Michel-Ange et sur lesquels s'est posé, sans s'y arrêter assez longtemps, le souffle du génie. Si mon culte passionné pour la pensée de M. Taine ne me trompe pas, ces huit chapitres inachevés doivent faire regretter la décision de leur auteur à tous les fidèles de ce beau genre du roman. M. Taine, s'il se fût livré aveuglément à « son démon », — c'était la formule chère à Goethe, notre commun chorège, — eût terminé ce récit. Cette première tentative l'eût conduit à une seconde, et, je n'en doute pas, il eût créé un type nouveau de fiction, comme il a créé depuis un type nouveau d'histoire. Je vois en esprit les quatre ou cinq livres qu'il eût composés ainsi. J'en pourrais dire, me semble-t-il, et la matière et la facture. J'avoue ne pas me consoler que le grand écrivain se les soit interdits par un préjugé d'esthétique qui était une des formes de son esprit de

système, et aussi de sa modestie. On ne dira jamais combien ce maître regretté fut réservé dans son appréciation de lui-même. Il y apportait cette candeur dont parle le poète antique :

Albi, nostrum sermonum candide judex...

Il refusait de se placer au rang qu'il considérait comme le plus désirable : celui des créateurs d'âmes. La magistrale esquisse à qui ces brèves réflexions servent de préface, prouvera qu'il avait tort.

PAUL BOURGET.

Janvier 1909.

NOTE DES ÉDITEURS

Nous croyons devoir mettre le lecteur en garde contre la tendance qu'il pourrait avoir à considérer l'ensemble des pages qui suivent comme une autobiographie de H. Taine. Il est évident que l'auteur a largement usé de ses souvenirs personnels pour reconstituer dans son roman le milieu d'un pensionnat de collégiens à Paris vers 1845, et pour analyser — on verra avec quelle finesse et quelle précision — l'éveil intellectuel d'un jeune garçon sous l'influence des études d'humanités, son initiation à la vie des idées, à un commencement de culture générale.

Mais il suffit de renvoyer le lecteur aux renseignements biographiques contenus dans le premier volume de H. Taine, sa Vie et sa Correspondance (Hachette, 1902), sur les premières années du futur auteur des Origines de la France contemporaine, pour qu'il se rende compte qu'au point de vue du milieu de famille et des événements de jeunesse il n'y a entre H. Taine et Étienne Mayran aucun rapport à établir ni à chercher : Étienne Mayran n'est à cet égard rien d'autre qu'un personnage de roman ¹.

1. Le lecteur pourra se reporter aussi à ce que dit au sujet d'Étienne Mayran l'éditeur de H. Taine. *Sa Vie et sa Correspondance*. Tome II, p. 190-191.

ÉTIENNE MAYRAN



I

LA SECOUSSE

LA SECOUSSE

Le premier souvenir précis d'Étienne Mayran était celui du jour où il avait eu quatorze ans; mais ce souvenir lui revenait dans une lumière vive, si intense, que, quinze ans après, il voyait les moindres détails de cette journée comme présents, un à un, avec la couleur des objets, avec les physionomies des gens et leurs gestes.

Il était à peu près deux heures du matin. La vieille servante vint le secouer pour le faire sortir de son lit. Il ouvrit les yeux, tout effaré, devant cette figure dépeignée, ahurie,

qui faisait saillie dans la clarté jaune de la chandelle : « Monsieur Étienne, votre père est bien malade » ; elle éclata tout d'un coup en sanglots, « mettez votre pantalon, venez vite, le clergé est là ». Il s'habilla machinalement, à la hâte, et elle l'aidait à enfiler ses manches. « Est-ce qu'il est bien malade ? » dit-il. Il ne comprenait pas trop ce que ces mots voulaient dire, et descendit comme un homme qu'on pousse à l'eau et qui ne sait pas où il va tomber.

Au bas du petit escalier noir, la chambre lui apparut tout d'un coup pleine de lumière. Au milieu, le curé en surplis blanc, et à côté de lui l'enfant de chœur tenant d'une main la fiole d'huile, de l'autre se frottant les yeux, car lui aussi avait été éveillé en sursaut. Ce curé de village, cet enfant avec ses gros souliers et ses mains sales, faisaient tache dans cette chambre si élégante et toute mondaine. Le père d'Étienne les arrêta d'un geste poli, pria l'abbé de ne point prendre tant de peine, lui indiqua

un fauteuil, l'invita à se chauffer et lui parla du temps qu'il faisait. Après quoi, il appela Étienne, lui sourit affectueusement et lui dit : « Étienne, il faut tâcher de ne pas être trop triste. Cela ne sert à rien et cela salit des mouchoirs ! Travaille bien, mon pauvre bonhomme, c'est le moyen d'acheter des biftecks et de ne pas devenir poitrinaire. — Monsieur l'abbé, permettez-moi d'être impoli, je voudrais rester seul avec Étienne pendant ma dernière demi-heure. Va-t'en, Catherine, tu peux passer chez l'imprimeur et commander les lettres de faire-part. »

Avec sa courtoisie exquise il avait l'air si commandant que tout le monde lui obéit. Il dit à l'enfant de prendre un volume de Voltaire, *Zadig*, et de lire tout haut. Cela dura une demi-heure ; chaque fois qu'Étienne tournait la page, il regardait son père et voyait le léger mouvement de la respiration qui remuait le drap. Il lisait sans trop trembler, car dans cette chambre il n'y avait rien de

triste. Des pastilles parfumées achevaient de brûler sur un vase. Des verveines rouges et bleues se penchaient gracieusement sur la cheminée, et il y avait un feu gai dans l'âtre.

Comme Étienne entrait dans l'histoire des griffons, il s'aperçut que la couverture ne remuait plus et que son père avait les yeux clos, la bouche ouverte. Il s'arrêta de peur de le réveiller. La bonne rentra à ce moment et dit avec un sanglot : « Il est mort ». Non qu'elle fût très affligée, elle n'avait qu'un an de service, mais ses moindres émotions faisaient éclat, comme il arrive aux gens du peuple. Cependant elle fut bonne pour le petit, et le voyant inerte, les yeux grands ouverts, elle le ramena dans sa chambre et le veilla jusqu'à ce qu'il s'endormît.

Il eut d'étranges rêves et cria plusieurs fois pendant son sommeil. Le matin, en s'habillant, il frémissait comme s'il avait eu la fièvre. La servante, par compassion, lui avait choisi une

côtelette plus grosse, elle n'avait pas bu comme d'habitude au goulot de la bouteille de vin. Mais son gosier était serré, et il ne voulait pas même essayer de manger et de boire. Il approcha plusieurs fois de la porte de la chambre où était son père, mais ses jambes se raidissaient quand il était sur le seuil, et il n'osait tourner le bouton, frémissant à l'idée du bruit qu'il allait faire. Il regardait, longuement, les raies du bois fendillé, les petites gerçures du vernis écaillé, songeant que son père avait parlé plusieurs fois de le faire repeindre, mais qu'il ne l'avait pas fait à cause de l'odeur. Il suivait alors les moulures qui montaient en carré sur toute la bordure de la porte, avec une telle véhémence d'attention concentrée et involontaire, qu'il lui semblait que la porte se mouvait d'elle-même et que l'encadrement ondoyait comme un ver qui se tortille. Il monta et descendit ainsi plusieurs fois pendant la matinée. Vers une heure, Catherine vint le prendre et l'emmena

jusque chez le maître d'école où il étudiait. Cet homme lui fit quelques phrases banales, et eut enfin le bon sens de le laisser seul dans un coin de son jardin. Étienne essaya de chercher des coquilles dans le sable de l'allée, et de ranger celles qu'il trouvait en zigzag sur le banc. Il traçait aussi des chiffres, et continua de cette façon, comme un idiot, tout l'après-dîner. Le magnifique ciel bleu luisait sur sa tête et les flèches du soleil d'automne venaient obliquement s'enfoncer dans l'herbe humide, mais il était inquiet et oppressé, et se sentait aussi mal à l'aise que par un jour d'orage, quand le tonnerre est dans l'air et que les nuages noirs rampent aussi bas que la cime des arbres. Il songea à courir, et cette pensée seule lui fit horreur. Il voulut questionner le maître, mais cette idée lui fit plus de mal encore. Il voulut pleurer, et il ne put pas. On le reconduisit le soir à la maison, et sa bonne le coucha encore. Le poids des songes sourds et de la terreur anxieuse qui

l'avaient harassé tout le jour était trop fort pour sa machine frêle.

Vers dix heures du matin, les huit ou dix personnes notables auxquelles M. Mayran avait envoyé sa carte en arrivant dans le pays, entrèrent dans le petit salon qui était à côté de la chambre du mort. Étienne fut amené et vit des figures ennuyées qui n'osaient pas le paraître. Ils le saluèrent, ce qui lui parut singulier, car il était trop petit pour avoir jamais reçu des saluts. Ils se tenaient debout par convenance et ne parlaient pas. De temps en temps, quelqu'un d'entre eux toussait pour se donner un maintien, et le parquet criait lorsqu'il portait le poids du corps d'une jambe sur l'autre. Le maire, gros homme rasé de frais et qui s'était fait des balafres avec un rasoir, voulut lui adresser la parole et même se moucha afin de mieux trouver ses idées; mais ne sachant ce qu'on pouvait dire à un enfant, il se contenta de tousser plus fort en frottant la manche de son habit où il y avait

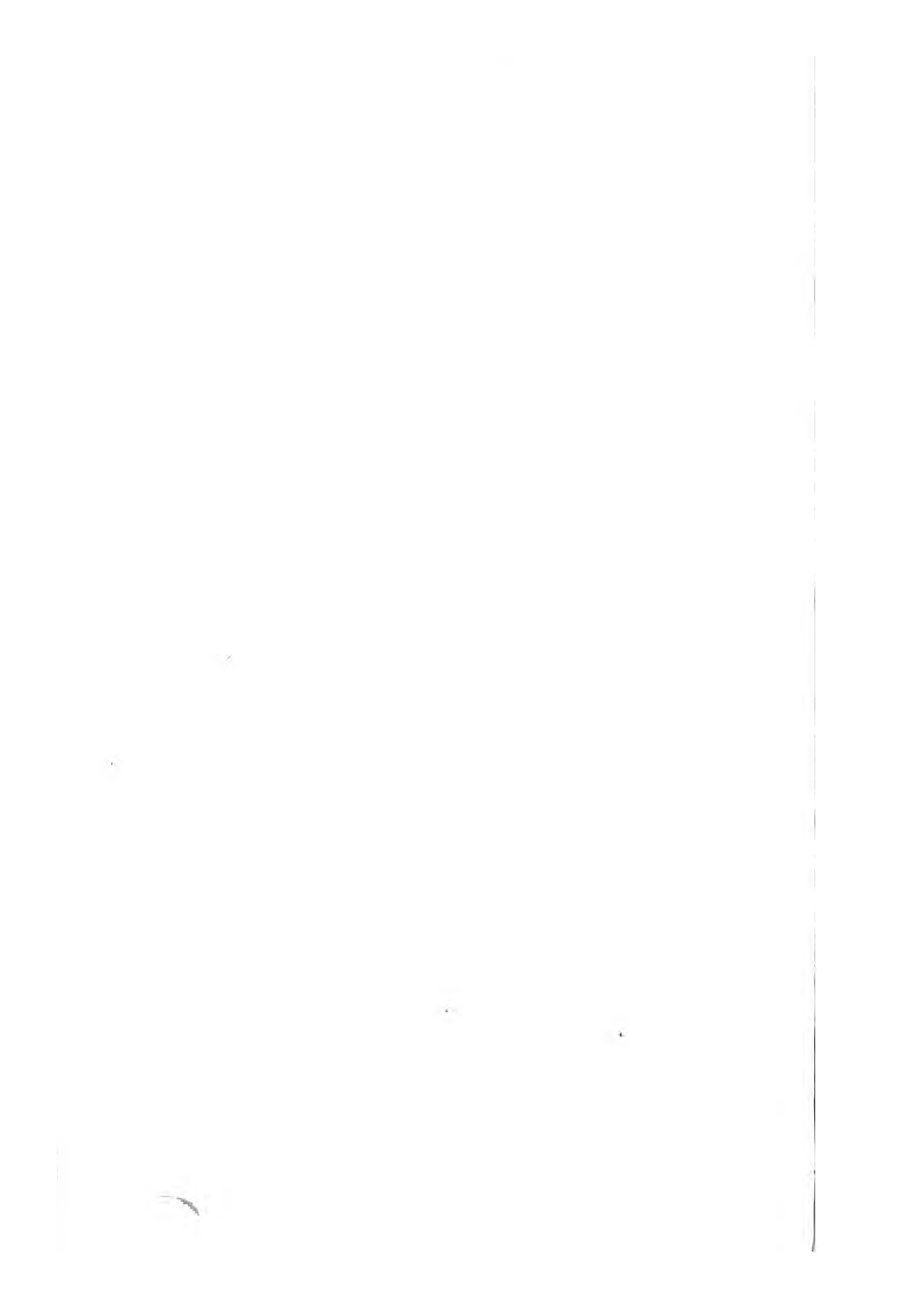
une mouche de boue. Cela dura ainsi trois quarts d'heure. Étienne, immobile au coin de la cheminée, avait fini par baisser les yeux, n'osant regarder ces hommes si grands et qui avaient l'air si morne. Cependant il essayait de demeurer ferme, car il sentait qu'il avait un devoir à remplir et, au milieu de tant d'impressions physiques, ce fut là sa première émotion morale. Bientôt on entendit le beuglement des chantres, et la procession se mit en marche. Le maître d'école, par pitié, lui prit la main, et il se laissa faire pendant tout le trajet et à l'église aussi, se levant et s'agenouillant selon qu'on le poussait. Il sentait vaguement qu'il lui était arrivé quelque chose de très étrange, car tout le monde avait les yeux sur lui. Il se disait : « Mon père est mort », et se reprochait de ne point être plus triste. Il comprenait qu'il aurait dû pleurer et qu'on regardait ses yeux pour y chercher des larmes. Il pensa bien à tirer son mouchoir pour faire semblant de s'essuyer, mais il eut

horreur de cette comédie. Du reste, en ce moment et malgré lui, ses idées s'en allaient loin du mort. Il lui semblait que les lumières d'argent qui vacillaient sur les chandeliers, lui entraient jusqu'au fond des yeux. Le bruit des cuivres le secouait horriblement, et l'odeur humide du parvis le prenait à la gorge. Néanmoins, il se tint assez bien sur ses pieds et marcha à sa place derrière le cercueil, jusqu'au moment où l'on approcha du cimetière ; mais là, le vent qui bruissait dans ses oreilles fit une harmonie si lugubre avec les piétinements du cortège, les conversations brisées, les voix chevrotantes qui psalmodiaient le service, que tous ses nerfs s'ébranlèrent par contagion. Il pleura tout haut et vit que ses voisins le considéraient avec plus de compassion qu'auparavant. Cela lui fit honte, car il ne se sentait pas plus affligé dans le cœur que tout à l'heure à l'église. Il s'appela menteur et essaya de se taire, mais l'accès physique devint plus fort et, sans le vouloir, il poussait

des cris en trébuchant parmi les pierres. La grosse clé du sacristain grinça dans la serrure, et la barre qui tenait la porte s'abattit en résonnant sur le sol. Ce bruit aigre lui déchira les oreilles, ses dents claquèrent; comme il enjambait la marche d'entrée, il s'affaissa évanoui.

II

L'ÉVEIL



II

L'ÉVEIL

Il passa les dix jours qui suivirent chez le maître d'école, assez bien soigné, et libre d'errer et de rêver à sa volonté dans le jardin. Cependant le juge de paix délégué par le tribunal examinait les papiers de succession et, à défaut de parents, tâchait de former avec les voisins un conseil de famille. J'ai tort de dire qu'Étienne rêva, il réfléchit. Cette grande secousse subite avait fait sortir sa pensée des langes où elle gisait emmaillotée. Pour la première fois de sa vie il jugea et délibéra, et sans s'en douter devint homme.

Son père, égoïste très spirituel, n'avait pensé qu'à manger sa fortune agréablement; il était allé ainsi jusqu'au bout, sans compter, parce que les comptes font mal à la tête, et sans trop s'inquiéter de son fils, parce que l'inquiétude fait mal aux nerfs. Les jours de conscience, il se disait qu'il faut bien vivre et qu'après tout un homme se tire toujours d'affaire. Comme il avait horreur du métier de cuistre, il s'était bien gardé, quoique fort instruit, de devenir le précepteur de son fils. Selon lui, un précepteur est un manœuvre qui décrotte un esprit comme un savoyard nettoie les bottes; il avait remis Étienne au maître d'école comme à un domestique littéraire payé trente francs par mois. A la fin de chaque mois, il faisait venir l'enfant auprès de sa chaise longue, lui disait d'ouvrir César, lequel fut un coquin si distingué, comme chacun sait, et à ce titre a gagné les sympathies de tous les honnêtes gens. Il obligeait Étienne à lui lire du premier coup en français une page

latine, se moquait de lui quand il bronchait dans sa traduction, et lui disait avec son ironie sérieuse : « César est devenu maréchal de France, c'est qu'il n'a jamais fait de contresens dans les versions ». Parfois il riait en écoutant les beaux massacres du grand capitaine et disait qu'il n'y a rien de tel pour être admiré des hommes que de leur prodiguer les coups de canne. Du reste, son ton était doux, rien ne lui était plus désagréable que d'élever la voix. Il se croyait alors parmi des charretiers, ou dans un estaminet de province; même avec son fils il éprouvait le besoin d'être poli. De plus, il ne le forçait point à rester collé sur son pupitre et trouvait fort bon qu'il allât chercher de la santé et des sensations au grand air. Étienne avait profité de la licence, et comme de naturel il était solitaire et qu'il avait vécu un peu en sauvage, il était demeuré *primitif*, exempt de calculs et de convoitises, mal à son aise dans la société des autres enfants, n'ayant point de

plus grand plaisir que de clapoter les pieds dans l'eau sur les cailloux polis de la rivière, ou de guetter les lapins, qui, le soir, la queue droite, rentraient dans les taillis.

Les comptes faits et les dettes payées, il se trouva qu'Étienne, pour tout patrimoine, avait 1 417 francs et des centimes. A ce propos, il entendit des termes de procédure fort beaux et des discours qui duraient une heure. Il remarqua que dans ces discours on répétait trente ou quarante fois la même chose. On les faisait devant lui, tout haut, sans l'interroger, parce qu'à sa mine froide et à son silence on le jugeait tout endormi. Les fournisseurs grondaient à tant de retards. Le maître d'école disait de sa voix rogue : « Vous me donnerez bien quarante sous par jour, il y a le lit, la chambre, le feu et la chandelle; il boit du vin comme nous et il a beau paraître petit, il mange comme un homme; vrai, ce n'est pas trop, demandez à la mère Miron, l'aubergiste, qui prend

25 sous par nuit sans la bougie ». Et sa femme brandissant une écumoire, en manière de confirmation, disait avec sa vélocité de commère : « Vrai, monsieur le juge, à quarante sous nous serons à ressort. Et je ne vous compte pas le temps que je donne pour lui raccommoder ses bas et lui blanchir ses colerettes; ces enfants de riches, cela coûte les yeux de la tête; mais à présent s'il n'est plus riche, comment est-ce qu'il va faire? Il faudra donc le mettre en apprentissage. Chez Chaudron l'ébéniste ou chez Pierrot l'horloger? En voilà des états doux, et qui n'abîmeront pas trop nos petites menottes! Mais c'est tout juste si avec ses 1 400 francs il ira au bout de son apprentissage. D'autant qu'il faut écorner le magot pour les frais de succession, et le gouvernement mange gros; les croquemorts aussi, le sacristain, les gens de l'église et du cimetière. Quand il aura ses vingt ans, bien sûr qu'il n'aura pas de quoi payer un homme. Tiens, tiens, il n'a pas au-

tant de foin dans ses bottes que mon petit François. Ma foi, je ne sais pas trop pourquoi on le laisse encore avec sa veste de drap fin et ses bottines; c'est trop cher pour lui à présent : il vaudrait mieux le mettre en blouse. Qu'en dites-vous, s'il vous plaît, monsieur le juge? Si vous voulez bien, nous nous accommoderons de ses jolies affaires neuves, pour mon petit qui a juste un an de moins; cela nous fera un habit de première communion en rétrécissant les manches. Nous vous demandons la préférence, monsieur le juge : mon mari fait toutes les écritures de monsieur le maire et de monsieur le curé, de sorte que, si vous voulez, il aura pour lui tout le conseil de famille. Nous paierons bien, puisqu'il nous doit déjà, cela rabattra d'autant sur ses dépenses. Allons, allons, mon garçon, on ne regarde pas comme cela avec des yeux écarquillés; c'est pour ton bien ce que je dis là. Je suis sûre que tu seras un vrai ouvrier et que, tout monsieur que tu

étais, tu pousseras la varlope aussi raide qu'un autre. Voilà ma soupe qui brûle. Votre servante, monsieur le juge, nous recauserons de cela, s'il vous plaît. »

Étienne s'aperçut dès le soir qu'il était pauvre. Du vivant de son père, on l'appelait M. Étienne; depuis l'enterrement, on ne l'appelait plus qu'Étienne tout court; on le tutoya, et on le servit à table après tout le monde, même après le petit François. Le dîner fini, la femme lui dit d'ôter sa veste pour une minute et la mit sur le dos de François, en lui disant de marcher dans la chambre. François, avec son visage rougeaud, ses oreilles en éventail et son nez en trompette, avait l'air d'un singe habillé; elle battit des mains en criant : « C'est qu'il a tout à fait l'air d'un monsieur ! » Le père, cependant, posant sa plume sur son oreille, contemplait son fils avec orgueil, et tous deux oublièrent Étienne qui était allé s'asseoir dans un coin de la salle et qui avait froid.

Sur ces entrefaites, un grand et gros homme entra d'un air magistral, enveloppé dans une ample redingote et portant haut la tête. Il avait le teint bilieux, le nez barbouillé de tabac, quelque chose d'épais et de malsain dans toute sa personne, mais ses petits yeux gris luisaient, remuaient avec une avidité et une finesse de négociant. Tout le monde fut sur pied en un instant pour le recevoir, non seulement avec respect, mais encore avec vénération. On alla chercher la grande bergère de velours jaune qui trônait au beau milieu du petit salon d'apparat. On la posa en face du feu, on jeta une brassée de bois sur les brandons qui s'éteignaient, on s'empressa pour le débarrasser de son chapeau et de sa canne, on lui offrit tous les rafraîchissements connus, en commençant par l'eau, en traversant le cidre, pour aller jusqu'au vin. Le maître d'école, pliant en deux son échine, se tenait à côté de lui avec un sourire tendre, et la femme, voltigeant dans

la chambre, essayait de lui persuader qu'il n'avait point dîné à l'auberge, et qu'il ferait bien d'accepter une fricassée de lapin. Tous deux lui disaient « mon cousin » à pleine bouche, et semblaient trouver dans ce mot une harmonie délicieuse. Enfin, avisant François qui s'était fourré sous la table, ils le prirent au collet, l'amènèrent devant le grand personnage, le poussèrent bon gré mal gré jusque dans ses genoux, en lui disant : « C'est ton cousin. Mon cousin, c'est votre petit François qui est si content de vous voir. » Le cousin, cependant, tranquille comme un Dieu d'Homère, écartait François, croisait ses deux mains sur son ventre, tournait ses pouces, et subissait le torrent de prévenances avec la sérénité d'un homme qui laisse couler l'eau.

Enfin il parla, et je vous prie de croire que nul ne fut assez osé pour l'interrompre. La vérité est qu'en ce moment il s'entretenait lui-même, et mettait tout haut de l'ordre dans ses idées, sans s'inquiéter autrement du

couple qui l'écoutait bouche béante : « Mauvais pays ! Qu'est-ce que je suis venu faire dans ce département des dindons ? Rien chez les curés, rien dans les écoles, 300 francs en frais de voyage ; personne pour faire les affiches et surveiller la cuisine. Ma rentrée sera mauvaise, et Marroy mon rival, cet être sans repos avec son directeur des études, se démène comme un diable dans un bénitier. »

Il se tourna vers le pauvre maître d'école, d'un ton sec, magistral, avec l'autorité d'un Parisien, chef d'institution, riche, à gros ventre et à breloques, il lui dit ce seul mot :

« As-tu quelqu'un ? »

— Qu'est-ce qu'il vous faudrait, mon cousin ?

— Un garçon de bonne volonté, treize ou quatorze ans, piocheur, bonne mémoire, sachant du latin, prêt à mordre au grec, pas de parents à Paris ; pas de sortie les dimanches, pas de vacances ; s'il y a deux prix au concours à la fin de l'année, de ma part, pen-

sion complète; l'habillement pour un accessit en plus; dix sous par semaine, s'il en a deux. Ses volumes de prix lui resteront, et je fournirai le papier, les plumes, l'encre et les livres.

— Mais c'est superbe, cela! Si vous voulez, François ferait bien votre affaire.

— François est une oie.

— Oh! cousin!

— François tient de son père. Tu n'as personne d'autre? Bonsoir. »

Il prit sa canne, agita sa main majestueusement en signe d'adieu et sortit accompagné de la femme qui, une lanterne à la main, le reconduisit avec la déférence convenable jusqu'à l'hôtel.

Étienne fut obligé de reprendre sa veste, car on ne songeait plus à la lui rendre : il la reprit machinalement, tant sa tête était remplie et comme obsédée de pensées nouvelles et violentes. Il avait senti comme des coups de fouet toutes les paroles dures de ses hôtes,

et avait compris que les gens de loi ou d'affaires ne le regardaient que comme un embarras ou comme un butin. Ses oreilles avaient été désagréablement agacées par les cris de la femme; il lui semblait que, depuis huit jours, il vivait parmi des chiens et des chats grognons et malfaisants. Ces mains crochues tendues vers le profit, ce patelinage bas, ces façons tour à tour rudes ou serviles, ces visages grimés ou déformés par les préoccupations du métier, cette domination incessante du pot-au-feu et de l'argent, lui semblaient un rêve pesant et malsain : il pensait à la jolie chambre de son père tendue de bleu, éclairée par le doux reflet des lampes, à cette fine figure moqueuse, à cette voix tranquille dont toutes les paroles étaient si bien dites qu'il avait plaisir à les entendre, même quand elles s'employaient à le railler. Il imagina les bourrades des apprentis ébénistes qui le soir, en sortant, s'allongeaient des coups de poing et des grots mots dans la rue, et décida qu'il

fallait tout faire pour être un homme comme son père et pour vivre plus tard avec d'autres hommes que le maître d'école et les apprentis.

Il ne dormit pas de toute la nuit et, le matin à six heures, il s'habilla le plus promptement qu'il put, sortit sans rien dire à personne et alla demander à l'hôtel le gros monsieur qu'il avait vu la veille au soir. Son cœur battait de toute sa force lorsqu'il entra dans la chambre où celui-ci déjeunait, étalé sur un fauteuil, et roulé dans une robe de chambre. Il avança jusqu'à lui sans savoir s'il pourrait parler, car les murs de la chambre vacillaient autour de lui, et les paroles restaient dans son gosier. Néanmoins, il fit un effort et dit :
« Je m'appelle Étienne ; mon père est mort il y a dix jours ; je veux aller à Paris dans une grande pension ; j'ai entendu ce que vous disiez hier, voulez-vous me prendre dans la vôtre ?

— Hum ! Mon ami, sais-tu quelque chose ?

— J'apprendrai.

— Comme il dit cela ! Apprendras-tu le grec en dix mois, de façon à gagner un prix au Concours ? »

Étienne réfléchit, il ne voulait rien dire de faux ou dont il ne fût sûr. Au bout d'un instant il reprit :

« Y a-t-il quelqu'un qui ait appris le grec en dix mois ?

— Oui, Rollet, prix d'honneur, institution Barret, premier élève entré à la fois à l'École normale et à l'École polytechnique. En feras-tu autant ?

— J'en ferai autant.

— Comment sais-tu cela ?

— Parce que je travaillerai plus que lui. »

Sur ce mot, M. Carpentier regarda attentivement Étienne, qui se tenait droit, la tête haute ; des gouttes de sueur suintaient à la racine de ses cheveux, et sa voix était rendue vibrante comme celle des somnambules. « Ce garçon a du ressort », dit le négociant, et il

pensa qu'il pourrait bien accepter l'offre ; c'est pourquoi il parut la rejeter fort loin.

« C'est très joli à dire, mais je connais ces phrases. Qu'est-ce que tu sais ?

— Mon père me faisait lire César, j'ai le livre dans ma poche, je traduirai si vous voulez. »

M. Carpentier prit le volume, s'assura qu'il n'y avait point de version entre les lignes, ouvrit dans un des chapitres que d'habitude on n'explique pas et montra du doigt un passage. Étienne lut du premier coup, en français, avec une facilité qu'il n'avait jamais eue ; il lui semblait que quelqu'un, tout bas, lui soufflait les phrases. Deux ou trois fois, M. Carpentier reprit le livre, choisissant un autre morceau pour s'assurer qu'il n'y avait pas de fraude. Étienne lisait toujours aussi couramment, saisissant d'un coup tout le fil des idées, devant le sens, donnant le ton et l'accent ; pour la première fois de sa vie, il arrivait à cette subite concentration involontaire de forces et

d'efforts qu'on appelle l'inspiration. L'autre crut d'abord qu'il récitait une leçon apprise; mais les intonations étaient si naturelles qu'on ne pouvait s'y méprendre; nul doute, il inventait les phrases à mesure qu'il les disait. Rien de plus étonnant pour un homme habitué à entendre les écoliers psalmodier leurs versions comme des serinettes. « Voilà un magasin de prix », se dit-il, et, savourant d'avance les belles réclames qu'il pourrait insérer dans les journaux, il eut envie d'embrasser Étienne. Mais on se contient quand on est homme d'affaires. Au lieu de s'élançer hors de son fauteuil, il s'y rallongea sans faire de bruit et se mit à bâiller très visiblement.

« Ce n'est point mal, mais il y a des négligences dans le français. D'ailleurs, j'ai de grands frais, un prix est toujours incertain; on trouve des écoliers paysans qui gagnent des prix tout comme les boursiers, et ma règle est de ne pas courir de risques.

— Il n'y a pas de risques pour vous. Le juge

de paix a dit hier que j'ai quatorze cent dix-sept francs. »

L'affaire devenait bonne, M. Carpentier éteignit l'éclair de ses yeux gris, se moucha tout à loisir et reprit d'un air paterne :

« Mon jeune ami, vous faites bien d'aimer les lettres. Pour moi, je les adore; quelque part que j'aïlle, j'ai toujours un auteur classique dans ma poche; et je le mets le soir sur ma table de nuit, pour en lire une page avant de m'endormir. Puisque vous m'avez écouté hier, vous savez que je suis disposé à encourager les bonnes études, et je ne refuse pas de faire des sacrifices si vous êtes reconnaissant!

— Je ne vous serai pas reconnaissant, et je ne demande pas de sacrifice. Vous vouliez deux prix contre un an de pension, je les aurai; si je ne les ai pas, je vous paierai; donnant donnant et quitte quitte!

— Ainsi vous croyez venir chez moi comme au marché?

— Comme au marché. Je ne veux pas d'aumône. »

M. Carpentier ouvrit de grands yeux ; on ne lui avait jamais parlé de ce ton, mais il ne savait que répondre, car il ne savait traiter qu'avec une certaine classe de gens, et il se trouvait tout dérouté devant Étienne. De son côté, Étienne parlait comme en rêve, sans entendre les sons de sa propre voix, sans rien voir autour de lui, l'esprit enfoncé avec une fureur d'attention dans son projet, tout entier au choc des idées, ayant oublié que M. Carpentier était gros, grand, âgé, respecté et plein de respect pour lui-même. En ce moment il se serait senti l'égal d'un prince, et traitait comme un esprit vis-à-vis d'un esprit. Tout d'un coup, il fit un pas vers son Monsieur et lui tendit la main : « Est-ce convenu ? » fit-il.

Son geste était si viril, que l'autre laissa là toutes ses finesses et mit sa main dans la sienne, en répétant simplement : « C'est convenu ! »

Ils retournèrent de ce pas chez le maître d'école, afin d'aviser aux préparatifs du départ. « Monsieur Perrot, lui dit Étienne, je vous remercie de la poignée de main que vous m'avez donnée le jour de l'enterrement. Madame Perrot, je suis resté dix jours chez vous; avec aujourd'hui, cela fait onze; à quarante sous, c'est vingt-deux francs. François, je te donne ma veste; si tu veux me sauter au cou, il faut d'abord te moucher le nez. » Au soleil couchant, il sortit seul et voulut aller au cimetière; mais arrivé au seuil, l'ancienne angoisse lui revint, et il s'arrêta; le gardien le regardait, et il ne voulait pas se donner en spectacle. Il retourna vers la maison de son père, entra dans la chambre; on n'avait encore rien vendu, tout était en place. Il s'assit, non pas timidement avec des idées confuses comme autrefois; il avait fait une action et voyait clair dans sa volonté. Il pensa à son père qu'il avait respecté jusque-là plutôt qu'aimé, le trouva bon par contraste,

et tout d'un coup l'aima à distance. La clarté du soir venait se poser sur les panneaux pâles, et les grillons chantaient de tout leur cœur dans la vapeur de la pelouse. Il sentait venir les larmes, quand il aperçut M. Carpentier. Le digne négociant voulait voir ce que devenait sa denrée. Étienne toussa et sortit d'un pas ferme en sifflotant un petit air.

III

LE VOYAGE

III

LE VOYAGE

Vers onze heures du soir, ils montèrent en diligence. Étienne voulut grimper sur l'impériale M. Carpentier ne s'y opposa point, comptant être seul dans le coupé et dormir plus à l'aise.

Étienne, juché sur la banquette, à côté du conducteur, écoutait avec une sorte d'étourdissement les claquements du fouet, le grincement des roues, le bruissement du pavé froissé sur leur passage. Les vitres frémissaient, les chiens aboyaient, des polissons s'accrochaient derrière la rotonde, les servantes accouraient sur le pas des portes, tout le monde regardait. Le conducteur sonnait de sa trompette.

Étienne à côté de lui regardait fixement les veines de son cou qui se gonflaient et sa figure qui devenait rouge. Mais il ne faisait que regarder. Ce tintamarre était si nouveau qu'il oubliait d'être triste, il ressemblait à celui des charlatans lorsqu'ils arrachent des dents sur leur estrade, et qu'à force de bruit, ils étouffent les cris et peut-être aussi la moitié de la douleur du patient.

Peu à peu, les collines à la forme desquelles ses yeux étaient habitués et les dernières haies où il avait grappillé des mûres, disparurent; il ne vit plus, à la clarté de la lune, qu'un grand paysage inconnu qui allait toujours s'allongeant. Le fracas monotone et brutal des roues, l'odeur du cuir et des paquets le blessaient moins, et il pouvait rêver à l'aise, car le conducteur fumait sa pipe silencieusement, et, ne l'ayant jamais vu, ne songeait pas à lui dire un seul mot. Alors, il se sentit seul, et morne; il lui semblait qu'en s'éloignant ainsi de toutes les figures et

de tous les objets qu'il avait connus, il perdait la meilleure partie de lui-même, et qu'il était jeté comme un homme nu dans un désert. Les bois muets et obscurs qui passaient à droite et à gauche lui paraissaient pleins de choses étranges et dangereuses, et quand il apercevait de loin sur le chemin l'ombre d'un arbre plus gros que les autres, il se sentait la poitrine oppressée, comme par l'attouchement d'un être inconnu. La voiture traversa avec un grand fracas plusieurs villages endormis, et ces maisons aux longs toits penchés, qui se levaient tout d'un coup comme un troupeau sur les deux bords de la route, avaient l'air de personnes vivantes effarouchées en sursaut hors de leur sommeil. Les lanternes, éclairant en travers le corps des chevaux, allongeaient sur la chaussée des ombres fantastiques, et la grosse machine éclairée et roulante, au milieu de la campagne immobile, semblait un gros animal furieux lâché au travers d'un monde pacifique pour l'effrayer.

Peu à peu, ces violentes sensations s'apaisèrent; il regarda la légère vapeur qui ondulait comme une gaze dans les creux des prairies, et la lune qui blanchissait le grand ciel pâle. Cette lumière dormait paisiblement dans les clairières; aucun souffle de vent ne remuait les feuilles; celles des bouleaux elles-mêmes ne tremblaient pas. Leur fine tige argentée apparaissait dans le vague de l'ombre; ainsi penchés sous leur panache grisâtre, ils étaient si délicats et si charmants, qu'on les eût pris volontiers pour des fées nocturnes. Ça et là, parmi les buissons, les chênes dressaient vaillamment leur corps robuste. Entre les troncs, on apercevait les pans du ciel lointain, et son doux éclat semblable à celui d'une ceinture de soie. Des fraîcheurs et des senteurs sortaient tout à l'entour des herbes reposées, et ce monde immobile semblait bien plus heureux que celui des hommes.

Les étoiles pâlirent vers la gauche; une

lumière faible vint pénétrer le bord du ciel, s'élargit, devint plus vive, et, à l'horizon, le ciel transparent devint aussi clair qu'une coquille de nacre. Une rougeur imperceptible se posa sur une barre de nuages qui semblaient étendus à un demi-pied au-dessus du sol. La barre s'embrasa comme l'or sous la chaleur d'une fournaise, et les petits nuages égrenés dans l'azur étincelèrent comme des rubis. Une pointe de feu parut tout d'un coup au bout de la plaine; les rayons jaillirent en faisceau et vinrent obliquement, le long d'un champ labouré, toucher la cime des mottes, argentant les fils de la Vierge que les araignées avaient posés la veille à tous les angles du sol. La large campagne riait; les alouettes chantaient à plein gosier, en montant dans la brise faible. Des clartés splendides traversaient la barrière des arbres, et venaient réveiller le peuple des insectes cachés parmi les plantes. Les vieilles mousses elles-mêmes, toutes roussies par l'été, semblaient jouir encore une

fois du soleil nouveau et aspirer dans la terre une dernière sève. Ce soleil, ces herbes, ces champs, étaient pareils à ceux qu'Étienne avait toujours vus, et semblaient aussi bien-faisants, aussi joyeux que les autres. Sauf quelques hommes, rien autour de lui n'était changé, et il se sentit fort en pensant que, quelque part qu'il fût, il était toujours dans le même monde.

La voiture roula ainsi jusqu'au soir, mais la multitude des objets finit par émousser ses sensations. Il ne vit plus les objets que par les yeux, non par l'âme. Les paysages défilaient sans qu'il les remarquât; il rêvait, les sens inertes et la tête pleine.

Vers six heures, il remarqua que les voitures devenaient plus nombreuses et faisaient des files. Les arbres étaient si chargés de poussière qu'ils ne semblaient plus verts; des troupeaux de bœufs marchaient dans les contre-allées, et des champs de choux et de légumes allongeaient à perte de vue leurs

carrés monotones et de couleurs malsaines. Des carrières trouaient le sol de tous côtés, et leurs roues remuaient lentement comme la toile ronde d'une araignée laborieuse. Les maisons, les cabarets commençaient à se percher à droite et à gauche, en cent endroits, sans ordre, parmi les terrains défoncés, comme une volée d'oiseaux effarés qui cherchent leur pâture. Au tournant d'une route, Étienne aperçut confusément une chose dont il n'avait jamais eu l'idée, un énorme pêle-mêle grisâtre, crénelé et bossué, qui couvrait la plaine, une vallée et tous ses enfoncements, montant par-dessus les collines et hérissant sa frange ternie sur le bord rougeâtre du ciel. Tout était envahi, jusqu'au moindre recoin; nul arbre, nulle prairie, le sol disparaissait sous cette végétation de pierres qui allait s'entassant, et poussait ses excroissances malsaines sur les champs qui étaient encore libres, jusqu'au bout de l'horizon. Les lumières commençaient à s'allumer, les passants se

pressaient, et la voiture arrivée à la barrière descendit rudement une grande rue sombre.

Le jour était tombé tout à fait, et les clartés du gaz vacillaient sur une fourmilière humaine. Des cris, un fracas de roues bruyantes perçait à travers un murmure confus et immense; les visages affairés, les mouvements précipités, ces hautes maisons percées de fenêtres innombrables, ces affiches et ces enseignes, ces boutiques flamboyantes, où entrait et grouillait une foule noire, cet encombrement de voitures, qui couraient et se croisaient, cette hâte et ce labeur partout visibles, parurent à Étienne une chose étrange et horrible; il se souvint d'un voisin qu'il avait vu malade, avec le délire, vociférant et les yeux brûlés par la fièvre. Toujours de nouvelles rues s'allongeaient et s'entre-croisaient devant la voiture. Les figures fourmillaient. Il ne croyait pas qu'il y eût autant d'hommes au monde et se sentait perdu comme un homme sur une barque, seul dans

le tumulte de la mer. Ce pavé sali, noirâtre, et les flaques de lumière qui luisaient sur la boue, l'air épaissi et comme enfiévré par les respirations humaines, les flammes du gaz qui tachaient la nuit ardente, lui donnèrent une secousse nouvelle, et il se sentit presque aussi excité, la volonté aussi tendue que la veille, pendant cette heure où, seul à seul avec son maître, il avait décidé de son sort. Ils montèrent en fiacre et au bout d'une demi-heure entrèrent dans une des rues désertes du Marais, sous un long porche fermé d'une grille. M. Carpentier, en homme expéditif, fit porter à l'instant même les effets d'Étienne à la lingerie et au dortoir, lui donna son numéro, et le conduisit à l'étude. « M. Servet, dit-il au maître d'étude, voici un nouvel élève qui entrera en troisième, donnez-lui les livres et tout ce qu'il lui faut, et trouvez-lui une place. » Il y avait au second banc un pupitre vide, Étienne alla s'y asseoir sans rien dire, et sans rien dire aussi le maître d'étude lui

apporta les dictionnaires et les classiques. Il y en avait justement un assortiment tout prêt, un élève malade et ramené chez ses parents avait laissé toute sa défroque. « Je vous remercie beaucoup, monsieur », dit Étienne. Comme il prononçait ces paroles avec douceur et en s'inclinant, ainsi qu'il avait coutume de faire chez son père, il vit que ses deux voisins le regardaient de côté et d'un air narquois et, un instant après, il entendit l'un d'eux dire tout bas : « Joli coco, en voilà un qui parle comme une demoiselle ».

Il regarda autour de lui et vit des visages inquiets, sournois ou grognons. Les uns s'étaient fait un paravent avec leurs dictionnaires, les autres cachaient leur tête derrière le couvercle de leur pupitre, plusieurs grattaient avec leur canif dans la table ; quelques-uns, couchés sur la poitrine et sur le coude, lisaient d'un air dégoûté dans des bouquins auxquels ils faisaient des cornes. La plupart avaient l'air de frauder tout en craignant

d'être pris en fraude. De temps en temps, un petit chuchotement ou le grincement d'une plume sur le papier, ou bien encore le petit craquement du bois entaillé rompait le silence. Le maître d'étude levait doucement les yeux, comme pour guetter quelque chose. Une cloche sonna, et tous sursautèrent, enfonçant leurs casquettes et lançant d'un seul coup leurs deux jambes par-dessus le banc. Ils ouvrirent la porte à grand bruit, les uns déti-raient leurs bras, les autres sautaient à califourchon sur les reins de leurs camarades, ils se bousculaient à la porte, et les bons amis échangeaient des coups de poing pour s'égayer et se détendre. Étienne suivit jusque dans le réfectoire, et on lui indiqua sa place au coin d'une grande table recouverte d'une toile cirée, tachée de vin et gardant des marques de graisse. Il mangea d'une soupe douteuse, puis mâcha du mieux qu'il put un morceau de bœuf qui était peu savoureux mais qui en revanche était fort dur. Une odeur forte lui

saisit tout d'un coup l'odorat : c'étaient des harengs qui arrivaient accommodés à la moutarde. Il regardait son hareng, sans avoir envie d'y mettre sa fourchette, lorsqu'il entendit une voix qui disait en face de lui : « Une semelle de botte pour un sinapisme ». Personne ne répondit; mais l'amateur de sinapismes, voyant qu'Étienne ne touchait pas à son assiette, accrocha avec dextérité le bienheureux hareng qu'il engloutit en un instant, en envoyant en échange la semelle de botte. Au bout d'un quart d'heure, un maître barbouilla entre ses dents une prière latine, qu'il dépêcha le plus vite qu'il put, pendant que les auditeurs mettaient des morceaux de pain dans leur poche ou pliaient leur serviette. On monta vers le dortoir, et dans l'escalier le troqueur dit à Étienne : « Si tu n'aimes pas les pruneaux, je les retiens, tu auras mes confitures ». Il chercha son lit, n° 169, et se coucha. Il trouvait singulier et désagréable de dormir ainsi en compagnie. Deux quin-

quets placés aux deux bouts du dortoir lançaient un jet de lumière qui éclairait toutes les têtes, et le lit du maître, placé sur une estrade, lui donnait le moyen d'apercevoir le moindre mouvement. Cependant il se promenait, faisant sa ronde, et ses bottes criaient sur le plancher. Quelques chuchotements partirent des deux lits qui étaient à la droite d'Étienne; il les entendit, et, d'un ton rude, mit les deux délinquants en retenue. « C'est comme dans une prison », se dit Étienne, et il se trouva triste. Un instant après, il reprit : « Pour eux, peut-être, mais pas pour moi, car c'est moi qui ai voulu y entrer, et je sais bien que je le veux encore ». Ce mouvement de fierté lui releva l'âme, il se sentit chez lui, sur ce lit étroit, dans cette chambre commune, sous ces yeux curieux ou hostiles, et tout d'un coup devenu paisible, il s'endormit.



IV

LA PENSION



IV

LA PENSION

Il trouva les premières semaines moins tristes qu'il n'avait cru, du moins les heures qu'il passait à l'étude; c'est qu'il travaillait de toute sa force, par volonté d'abord, car il se l'était promis, mais aussi par passion et par une sorte de crainte nerveuse, ayant horreur de l'air fâché ou méprisant que le maître d'étude pourrait prendre à son endroit. C'était pendant la récréation qu'arrivaient les idées pénibles; il n'avait guère envie de jouer; d'ailleurs, ses camarades ne jouaient guère; aujourd'hui, les jeunes gens des collèges ont

plus de plaisir à causer qu'à courir. Il y avait trois peupliers encore verts et vivants, qui faisaient contraste avec les hauts murs et les fenêtres alignées comme celles d'une caserne. Étienne regardait longuement leur cime vacillante, et suivait une à une les feuilles jaunies qui tombaient en tournoyant. Çà et là, par groupes, les élèves en uniforme sale tournaient sur la bande de pavé qui longeait les bâtiments. Quelques-uns s'asseyaient au midi, dans l'angle de deux murailles, pour se chauffer au soleil d'automne, sans s'inquiéter des taches et de la poussière. Ils mettaient une sorte de vanité à friper leurs habits et à les tacher d'encre, croyant ainsi se distinguer des dandys délicats et faire œuvre d'hommes. D'autres, secrètement, allaient fumer d'exécrables cigares dans un endroit plus exécrable encore, d'où ils rapportaient la nausée pour eux et pour autrui. Au milieu de la cour était une niche avec un couvercle, et dedans la niche une vieille femme, avec une petite bou-

tique, rougeaude et flétrie comme une vieille pomme, l'œil éteint, figée par les longues attentes de l'hiver, presque idiote et muette, ayant perdu l'usage des mots, sauf ceux qu'il lui fallait pour dire ses prix et réclamer son dû. On l'appelait « la femme ». « Femme, j'ai besoin d'une balle; femme, il faut me faire crédit d'un sucre d'orge. » Elle avançait son bras tanné, déformé par de grosses veines saillantes, à travers la balustrade, et Étienne s'étonnait qu'on pût manger les pommes qui avaient passé par une telle main.

Deux fois par jour, on allait au collège; la colonne défilait sous l'œil d'un petit homme lesté, agile et proprement vêtu, qui, tous les jours, depuis quinze ans, par la pluie, le soleil, la neige et la canicule, trottait du même pas, le jarret tendu, avec un chapeau décent et un habit brossé. Au bout de quinze jours, Étienne connut toutes les maisons et toutes les enseignes. Il avait beau se raisonner, il trouvait étrange de les voir toujours

à la même place. Ce maître allègre, l'épicier du coin, affairé parmi ses pruneaux, le tailleur qui, au tournant de rue, les jambes croisées, tirait toujours son aiguille, lui paraissaient des machines de carton, et il les regardait avec une attention passionnée, attendant toujours dans leur physionomie et leur attitude quelque changement qui ne venait pas. Toujours, à leur endroit, il entendait revenir autour de lui les mêmes plaisanteries; le tailleur s'appelait Fritzset, et son voisin, en passant devant lui, s'essayait à grand renfort de sifflements à prononcer ce nom. Quatre fois par jour il l'essayait, et les sifflements duraient cinq minutes; l'extrême ennui contraint toujours les gens à répéter toujours le même mouvement, comme un écureuil qui fait tourner sa cage. Quand un écolier changeait d'habit, c'était pour trois jours une pluie de remarques; les yeux avides se reposaient sur cette nouveauté. Le voisin d'Étienne s'occupait à compter les raccommodages de la veste

bleue qui marchait devant lui; de temps en temps, un nouveau trou apparaissait dans l'étoffe, ils se la montraient du doigt en disant : « Encore une étoile au ciel ». A droite, à gauche, les yeux furetaient pour trouver un emploi. On arrivait au collège, le tambour roulait, un flot d'uniformes se déroulait sous la galerie, chaque pension à sa place et sous son enseigne; un long bourdonnement confus courait sous les arcades, quelques figures ternes, en robes noires, avec un rabat, traversaient la cour, en remuant les bras comme des corbeaux qui battent des ailes. Puis la fourmilière se divisait, et chaque bande s'engouffrait dans sa classe; les corps s'entassaient sur les bancs sans table, serrés par derrière entre les jambes du voisin. La routine des leçons et des corrections commençait. Presque tous les subissaient avec résignation, d'un air froid, comme on reçoit l'eau dans la rue quand on n'a pas de parapluie. Pour toute compensation, les voluptueux

tâchaient de s'enfoncer par delà leur banc, de façon à jouir du plaisir de sentir leur dos appuyé et leurs jambes pendantes. Cependant tous, paresseux ou travailleurs, tendaient leurs sens avec une curiosité passionnée vers le moindre petit événement possible ; c'est par les yeux et sur les dehors que vivent les gens de cet âge. Un jour, une souris ayant traversé le parquet, la classe qui la suivait depuis un quart d'heure se précipita tout entière hors des bancs comme une avalanche. Il n'y avait pas un élève qui ne sût l'âge de la toge et du bonnet du maître, et qui ne remarquât s'il avait fait sa barbe ; tous, jusqu'aux plus sots, auraient pu singer son ton et son geste. Vers la fin de la classe, les cahiers se rangeaient, les livres se ficelaient, les habits se boutonnaient, les oreilles tendues comptaient les minutes, et, au premier battement du tambour, chaque file sursautait, précipitée hors de son banc. Le bourdonnement recommençait, puis le défilé et la marche, et bien loin

en avant, à l'infini, chaque semaine apparaissait avec le même cortège de contraintes et d'ennuis.

Le dimanche, à neuf heures, après le grand nettoyage, ils allaient à l'église, et on avait soin de les parquer comme des moutons le long du mur, de façon à les empêcher de communiquer avec personne. Encore ne pouvait-on empêcher par-ci par-là quelques femmes de passer, sur quoi les plus grands boutonnaient leurs gants et prenaient un air agréable. Le reste bâillait en sourdine à se décrocher la mâchoire; plusieurs travaillaient à dépailer leurs chaises. Les plus pacifiques suçaient avec componction des bâtons de sucre d'orge; deux ou trois, qui étaient liseurs, apportaient à la place du paroissien quelque autre livre, et, un jour, le maître d'étude eut le scandale de saisir un Rabelais. Étienne essaya d'écouter le sermon, mais, d'habitude, le prédicateur étalait de la controverse et de la métaphysique avec un ton de

mandement et avec un style de mauvais journal, en sorte que les jeunes gens ne retenaient rien, sinon qu'il avait sué et que son mouchoir était de batiste. Les chants étaient en latin, langue qu'ils détestaient; de plus, ce latin était mauvais, si mauvais qu'ils en découvraient eux-mêmes le ridicule. Les sentiments mystiques et les idées bibliques qu'il exprimait étaient à cent lieues au delà ou à côté de leurs idées nettes et moqueuses. Les désagréables braillements des chantres et le ton plaintif et monotone des psalmodies qui semblent avoir été composées pour des nonnes étiques, n'étaient pas propres à toucher de jeunes garçons gouailleurs et alertes. Étienne, par surcroît, en était agacé, et passait le temps à regarder un hardi tableau de Chasseriau qui, tournant autour du maître-autel, montrait des paysages grandioses, des horizons brumeux et violacés, et un pêle-mêle de corps nus ou saignants sous leurs draperies.

Vers le mois de décembre, on mena les

élèves par bandes à confesse; un tiers de la classe fit la chose convenablement; les autres attrapèrent un manuel des péchés et y copièrent leur confession; vingt d'entre eux eurent soin de copier exactement la même. Au huitième, l'ecclésiastique irrité sortit du confessionnal et les mit tous à la porte. Étienne n'avait voulu faire ni comme les uns, ni comme les autres; il avait dit aux rebelles qui voulaient l'embaucher dans leur bande d'aller se promener et de le laisser tranquille, et il avait répondu au maître qui l'exhortait à la docilité, qu'en cela, il ferait à son idée et non pas à l'idée d'autrui. Là-dessus, il avait paru suspect aux deux partis; d'ailleurs, beaucoup de choses en lui déplaisaient, plus d'une fois il avait choqué tout le monde. Un jour que, préoccupé, il avait fait involontairement du bruit avec son pied, il se déclara tout d'abord sans s'excuser et attrapa une retenue. « Bête que tu es, lui dirent ses voisins, il fallait lui conter une colle. — J'y ai pensé, mais je n'ai

pas voulu. — Pourquoi? tout le monde en conte, ici. — Il n'y a que les domestiques qui mentent! » Deux ou trois actions pareilles le firent passer pour un scrupuleux et un nigaud, et, une après-midi, comme il traversait la cour, on lui jeta plusieurs balles dans le dos. Même il fut hué; il ne dit rien, s'écarta patiemment, et tâcha de trouver une petite place où il pût rester tranquille. Un grand élève de seconde, qui se sentait en verve, vint le turlupiner et lui demander s'il n'était pas de Pontoise, et, comme Étienne se laissait faire, il imagina de lui moucher le nez comme on fait aux poupons, en lui disant : « N'est-ce pas que nous sommes gentil, le fanfan pâlot à notre petite maman? » Étienne au même instant lui appliqua un soufflet si fort que la marque des cinq doigts resta imprimée dans la joue, puis avec une agilité extraordinaire il lui passa sous le bras, lui donna une bourrade dans les côtes, le jeta par terre d'un croc-en-jambe et le prit à la gorge en lui mettant

les deux genoux sur l'estomac. L'autre se releva et voulut recommencer; mais Étienne avait de tels yeux qu'il eut peur et s'en alla en grondant sans rien faire. Les deux combattants furent consignés, et Étienne, qu'on avait regardé jusque-là comme un villageois bête, eut l'avantage de passer pour un sauvage rageur.

Il essaya de lier connaissance avec les plus marquants en chaque genre; car c'était un trait de son esprit de n'être attiré que vers les choses tranchées. Par calcul d'abord, et aussi par conscience, il alla vers Louis Despretz, le premier entre les *piocheurs*; ses camarades l'appelaient *bouquin*, et à juste titre. C'était un garçon trapu, lourd, avec l'air d'un rustre et des yeux myopes, pas de cou, une grosse tête, des boucles d'oreilles, un petit front, des cheveux plats, collants, et des pieds à dormir debout. Du reste le teint rouge, échauffé, et se rongant les doigts jusqu'à déchausser les ongles. Nulle autre distraction. Tout le long

du jour, soir et matin, jeudis et dimanches, on le voyait le nez dans ses livres; aux récréations, il causait peu, ne jouait point, par conscience de sa maladresse; comme la maladresse augmente de son propre cru, il avait fini par quitter presque entièrement la cour et tourner solitairement en rond aux heures de loisir dans l'étude. Il était Breton, fils d'un paysan; un curé l'avait pris, puis il avait passé deux ans au séminaire, les cheveux grands et longs, l'œil morne, piochant le latin comme il avait pioché la terre. De son origine et de son éducation, il avait rapporté un entêtement et une patience d'insecte. Il y avait aussi l'envie dans son fait, l'envie du campagnard qui en veut au propriétaire et qui n'aura jamais contentement, mais qui ne se lassera jamais de peiner et de jeûner tant qu'il n'aura pas gagné le lopin de terre qu'il a convoité. Ce lopin, pour Despretz, était un prix, surtout un prix de concours; il s'était buté à cette idée et la ressassait intérieurement

dans ses longs silences ; de là ce regard étrange et sournois qui luisait parfois sous ses paupières séchées ; mais, faute d'intelligence, il n'arrivait pas. Il ne savait que mettre en tas devoir sur devoir, faire des thèmes de surplus, copier de bonnes expressions, apprendre par cœur force vers latins ; nulle invention au delà ; chaque année, il baissait d'un degré dans la classe, surtout dans les œuvres qui exigent quelque imagination. Peu à peu, il s'était cantonné dans la sèche et épineuse province du thème, et il y réussissait encore passablement à cause des grandes provisions de passages autorisés et vérifiés dont il avait bourré sa mémoire. Le maître l'en louait parfois, et aussi approuvait sa tenue. Jamais il n'était hors de la règle, toujours ses effets étaient rangés, et, à l'heure dite, son habit brossé ; seuls, les élèves riaient de cet habit antique et de ce dos carré, immobile, qui se dessinait géométriquement sous le drap bleu. Les élèves de mathématiques, regardant son

corps et sa tête, le nommaient « la sphère inscrite au cylindre ». Il reçut avec défiance les avances d'Étienne et crut qu'on voulait lui voler quelque-une de ses expressions triomphantes; il le regarda d'un air à la fois malin et bête, comme pour lui faire entendre qu'il n'était pas si sot et qu'on ne tirait pas ainsi aux gens les vers du nez, grommela tout bas quelques phrases sur une leçon à apprendre et s'en alla avec un mauvais sourire se renfoncer derrière son pupitre, d'où il sortit encore trois ou quatre fois la tête pour regarder à la dérobée l'animal indiscret qui avait voulu fourrer la main dans son trou. — Parmi les mauvais sujets, Armand Favart tenait le haut du pavé. Il était maigre, pâle, avec des yeux ardents et une précocité malheureuse. La vanité était venue par-dessus le tempérament, et sous ces deux aiguillons, il fonçait en avant, jusqu'à se détruire, en vrai fanfaron de vices. Le plus souvent, il se tenait dans un coin de la cour et fumait, ayant le

soin et le talent d'avalier la fumée ou de la rendre dans l'intérieur de ses habits, de façon à tromper les surveillants. Quand il pouvait s'esquiver, en allant au collège, c'était de l'eau-de-vie qu'il allait boire et il était fier de pouvoir boire de suite tant de petits verres. Il avait dans la tête un répertoire de chansons ordurières, qui trouvaient des auditeurs : la pente du sexe est déjà grande à cet âge, et le fruit, même pourri, semble bon parce qu'il est inconnu et défendu. Du reste, hardi, insolent comme un page, effrontément menteur, prompt à la réplique et à l'impertinence, les idées abondaient chez lui, et aussi le talent ; il avait une aptitude étonnante pour le dessin, et crayonnait incessamment des caricatures. Maintes fois, le maître de dessin, voyant cette facilité, l'avait encouragé ; mais d'une noble statue antique, il faisait un écorché grotesque ; les squelettes ricanants et indécents sortaient naturellement de sa plume ; il en était venu à ne plus faire que des ventres

enflés ou des poitrines haves; il jouait avec l'horrible, mais déjà il ne pouvait plus y jouer que par intervalles : la verve manquait, comme une source tarie qui n'a plus que des gouttes; il passait de longues heures la tête couchée sur son bras et la lèvre pendante; ses gestes étaient saccadés, sa voix grêle ou rauque. Deux ou trois fois, Étienne, que ses dessins émerveillaient et qui sentait comme des pointes de javelot ses gouailleries et ses boutades, essaya de lier conversation avec lui; mais l'autre était d'humeur morne et répondit : « Tu veux une représentation de blague, alors donne-moi six sous pour acheter du tabac ». Une autre fois, il coupa court par cette jolie phrase : « Mon cher, on n'est ami que quand on a vomi ensemble ». Après tout, chercher des idées dans une pareille conversation, c'était aller ramasser des sous dans le ruisseau. Une autre fois, Favart revint et refit les avances, mais Étienne avait encore mal au cœur, et ne put rien répondre. Il le revit

quelques mois après, à l'infirmerie, livide, avec une fièvre cérébrale; c'était la nuit, et, dans le délire, il s'était dressé hors de son lit et chancelait sur ses jambes nues, la bouche ouverte, et les yeux blancs, tâchant de rire, et, de la main, essayant en imagination de fumer sa pipe. Étienne entendit avec stupeur les étranges paroles demi-idiotes et demi-bestiales qui sortaient avec un hoquet de cette gorge contractée; un instant après, les jambes fléchirent et les os choquèrent le plancher, avec le bruit sec d'un morceau de bois. Il ne mourut pas, cependant, ses parents le retirèrent; mais, quelques années plus tard, il finit dans une maison de fous.

Le prince de l'étude était un garçon de seize ans, Maxime Bernard, petit, grêle, agile comme un singe, avec un nez écrasé et une figure de satyre, toujours remuant, volontiers perché, sans cesse accroché aux barreaux des fenêtres, sautant sur les tables et qui, sans rien apprendre, avait l'air de savoir tout. Ce

qu'on remarquait d'abord en lui, c'est qu'il plaisait : de fait, il était populaire entre tous ; personne qui ne le dît serviable, bon garçon ; il payait à qui en avait envie des gâteaux et des sucres d'orge, dictait aux paresseux plus d'une version, et même faisait cadeau d'un beau vers latin à Despretz, quand il le voyait la tête dans ses mains, aheurté et en sueur sur sa tâche. De plus, il était boute-en-train, inventait des jeux, proposait des escapades, et s'exposait bravement en tête de tous, dans les petites révoltes. Ajoutez à cela qu'il pétillait de mots comiques et faisait rire tout le monde aux dépens de qui de droit. Il disait de Despretz : « C'est un bœuf qui parle », et de Favart : « C'est un fumier qui marche ». — « Et toi, dit quelqu'un, qui es-tu ? — Une balle qui saute. » Cela était très vrai ; sa bonté, comme son esprit, était toujours improvisée et involontaire ; il voulait s'amuser et puis c'était tout, rien au delà ; quand du coin de l'œil, il voyait Despretz faire un contresens,

la phrase juste lui partait des lèvres; les épigrammes et les idées sautaient en lui et hors de lui, aussi brusquement l'une que l'autre et par le même ressort. Tant que vous le divertissiez, il vous aimait; sitôt que vous deveniez terne ou qu'il vous avait usé, il se détournait comme l'eau qui cesse d'avoir sa pente. Il allait ainsi de l'un à l'autre, glissant sur chacun, agréable à tous et guérissant par sa bonhomie les petites égratignures qu'il pouvait faire par son inconstance. Somme toute, il donnait à chacun le petit plaisir piquant dont les hommes en société ont besoin et se contentent. Il le donnait toujours et ne le gâtait jamais. Enfin il n'inquiétait personne, ce que font toujours les naturels passionnés et profonds; il n'était point concentré, ni acharné; quand il travaillait, c'était en guignant les mouches. S'il était premier, c'était par une justesse et une promptitude d'esprit naturelles; devinant d'un coup d'œil le sens d'une version, toute l'économie d'un raison-

nement, il attrapait les premières places à la volée et sans combattre ni contrarier personne. Somme toute, chacun allait à lui, comme à la boutique de sucre d'orge; rien de plus agréable qu'un sucre d'orge, on l'a sans embarras et pour un sou. Voyant Étienne s'offrir à lui, il le feuilleta, puis le planta là comme trop âpre. Dès lors, Étienne fut jugé dans l'étude; on décida qu'il n'était point mal-faisant d'habitude, mais qu'il fallait le laisser tranquille parce qu'il n'y avait rien à faire avec lui. Il était *différent*, ce qui est toujours dangereux; ne sachant comment le définir, on l'appela « la bouteille à l'encre ». Il n'avait personne pour lui, ni les travailleurs, ni les viveurs, ni les gens d'esprit. Les piocheurs le voyaient souvent à l'étude le nez en l'air, il ne faisait point de thème ni de version par surcroît. Les polissons lui semblaient sales, et il ne riait point de leurs gros mots. Il n'avait point le babil brillant des moqueurs et leur donnait mal la réplique. En somme, il était dépaycé

parmi ces mœurs. Elles étaient trop rudes pour lui, surtout trop frauduleuses et trop cyniques ; les garçons d'auberge de sa petite ville, à son avis, plaisaient, de la même façon sur les défauts du corps, contaient aussi indécèlement des aventures crues, et baisesaient aussi peu noblement quand la vérité était dangereuse à dire et qu'il fallait dire la vérité. La maigre nourriture et la mauvaise odeur de l'étude n'étaient pas propres à le ranimer ou à l'égayer ; ses joues devenaient pâles, il se disait qu'il avait cinq ou six années pareilles à passer parmi ces gens, à tourner cette meule, et encore qu'il serait bien heureux si, à force de prix, il obtenait le droit de la tourner.

V

LES ÉTUDES

V

LES ÉTUDES

Il se rabattit sur son travail et tâcha de prendre goût aux thèmes, aux versions et au reste, mais ce goût ne venait guère. Quand, le matin à cinq heures, ayant lavé ses mains crevassées à l'eau froide, il descendait l'escalier et venait s'asseoir sur son banc taché d'encre, il avait besoin de faire effort pour ne pas rester inerte, la tête dans ses mains et sans lire. Il écoutait le ronflement du poêle et sentait l'odeur de cette salle trop pleine, puis brusquement se secouait pour ouvrir ses manuels et commencer son devoir.

Il ne savait point où il allait, ni par quelle route. « Quand j'aurai encore fait trois cents thèmes et trois cents versions, et que j'aurai expliqué mot à mot toute l'*Énéide*, que saurai-je? » Sur cette question il s'arrêtait, ne pouvant répondre. Apparemment c'était une question étrange; car nul ne se la faisait autour de lui. Despretz cheminait toujours du même pas, entassant devoir sur devoir sans rien imaginer au delà. Bernard saisissait une idée, s'y intéressait pour une demi-heure, était premier, puis pensait à autre chose. Étienne était le seul à souffrir de son métier machinal; sans s'en douter, il avait voulu savoir pourquoi il faisait chaque chose, surtout choisir lui-même la chose qu'il était le plus utile de faire. Il essaya de lire d'avance ses manuels d'histoire, et trouva de temps en temps quelques supplices intéressants, et trois ou quatre phrases tirées des originaux vraiment frappantes et barbares, mais le livre n'était qu'une enfilade de généalogies, batailles et

traités, ornée çà et là de quelques grands mots bien sonores : « Pierre tua Jean, qui tua Paul, qui tua Jacques, qui vola André, qui pilla Thomas, qui mit Joseph à la porte ». Après dix-huit jours de lectures, ce fut là son résumé. Il se rejeta sur le *Petit Carême* de Massillon, ayant appris par la préface que c'était un chef-d'œuvre. Il lui sembla, après en avoir lu deux cents pages, avoir avalé deux cents verres d'eau bien tiède et bien claire. « Certainement le petit prince à qui on débitait cela était bien bête, car on lui répétait vingt fois la même chose; de plus, il était bien patient, car il écoutait vingt fois de suite la même chose. Il n'y a ici que Despretz qui soit de force à en faire autant. » Boileau lui plut davantage à cause des petits détails de mœurs : « C'est dommage qu'il écrive en vers, on comprend moins bien qu'en prose; il dit que c'est mieux, moi je ne l'aurais pas cru; c'est comme sauter à cloche-pied, on va moins vite, mais c'est plus beau. »

Il essaya de lire deux ou trois classiques, Virgile entre autres et Cicéron; mais leurs idées étaient à une trop grande distance de son âge, et sachant mal la langue il les déchiffrait comme des énigmes, content de de comprendre le sens, incapable de goûter ou juger la pensée; par surcroît, certains devoirs l'excédaient, entre autres les vers latins; il apprenait par cœur avec chagrin les périphrases poétiques et s'irritait d'écrire avec des centons. Rien de tout cela n'était vivant; on lui mettait dans la tête force mots, force nomenclatures; on lui enseignait la patience, le travail, la docilité, le silence; il était comme un soldat dans une caserne apprenant des mouvements du pied droit, du pied gauche, du pouce, du coude, et, par-dessus tout, le respect de la consigne. Il songeait tristement aux leçons de son père, si fructueuses, si amusantes; comment auprès de lui tout devenait clair, comment, avec une vieille estampe, avec un petit événement

récent, avec un paysage voisin, son père l'avait intéressé aux campements de César et aux beaux contes d'Ovide. « Qu'est-ce que je dois apprendre, et comment apprendre? » Il en revenait toujours à cette question, et n'y répondait pas.

Un soir, en récréation, il s'approcha d'un groupe qui s'était fait autour du poêle éteint. Despretz, les sourcils froncés, suçait son pouce et ne disait mot; Bernard s'était mis à cheval sur la seule chaise qu'il y eût dans l'étude et se dandinait agilement en s'accrochant d'une main après une table. Favart gisait comme un Turc, le dos appuyé au fourneau, et s'amusait à lancer le plus loin possible des jets de salive brune. Un autre tenait voluptueusement le tuyau embrassé, et, fermant les yeux, caressait sa joue comme un chat le long de la tôle polie. Quelques-uns, appuyés l'un sur l'autre, avaient l'air de ne songer à rien, et bâillaient. On avait éteint trois quinquets sur quatre, et le dernier

éclairait misérablement de sa lumière vacillante cet amas de figures chagrines et d'habits crasseux. Ils étaient seuls, sauf le maître d'étude, qui, à l'autre bout de la salle, dans sa chaire, griffonnait activement, pour passer sa licence, je ne sais plus quelle pièce de vers latins.

« A quoi servent les vers latins? » dit tout d'un coup Étienne.

Despretz ouvrit de grands yeux, il ne comprenait pas. Bernard se mit à rire, et Favart, le regardant avec une sorte de compassion dédaigneuse, lui dit :

« Qu'est-ce que cela te fait, grand serin?

— A quoi cela te sert-il à toi?

— Je n'en fais pas; bon pour les ânes savants comme Despretz. »

Despretz toussa, mais ne remua pas.

« A quoi cela sert-il à Bernard qui n'est pas un âne?

— A rien; à quoi cela sert-il d'être au collège?

— Eh bien, soit, à quoi cela sert-il d'être au collège?

— Ton père s'ennuyait de te voir culotter des pipes, il t'a fourré là en dépôt et on t'occupe. »

Ayant ainsi parlé, il laissa retomber ses deux jambes et se remit à chiquer, l'œil vague et vitreux, comme s'il se reposait d'un effort. Sur quoi Bernard se leva et dit : « Mon cher Étienne, je te remercie d'avoir bien voulu ne pas me ranger dans le troupeau des ânes ; en récompense, je m'en vais travailler à ton instruction. A quoi sert une pension ? A fournir trente mille francs par an au père Carpentier. A quoi servent les vers latins ? A faire vendre des *Gradus* et des traités de prosodie. A quoi servent les places de pion ? A employer les pauvres nigauds qui feraient bien mieux d'être décrotteurs dans la rue. A quoi servent les moutons ? A faire des côtelettes. Pourquoi je fais des vers latins ? Parce que ce n'est pas plus ennuyeux que de jouer aux

billes. Pourquoi je travaille? Parce que j'aime mieux cela que de chiquer comme Favart, qui crache sa salive et qui finira par cracher ses poumons. »

La cloche sonna, et en se détirant ils montèrent au dortoir. « Au fait, se dit Étienne, ils sont en prison, et ils parlent comme des gens en prison. Ce n'est pas eux qu'il faut questionner. Voyons les maîtres. »

Pour les maîtres d'étude, il n'y avait pas à y songer. C'étaient de pauvres diables, simples surveillants, plus captifs que les élèves, méprisés par eux, ayant conscience de ce dédain, et toujours dans les transes, obligés qu'ils étaient de ne point trop déplaire aux jeunes gens et de maintenir l'ordre. Quelques-uns étudiaient, mais à bâtons rompus, l'œil et l'oreille au guet pour saisir un livre défendu ou empêcher une causerie de contrebande. Au beau milieu d'une idée, un élève claquait des doigts pour sortir ou venait réciter une leçon. Plusieurs lisaient des mauvais romans

qu'ils dissimulaient entre les feuilles d'un livre respectable, ou regardaient en l'air, ou taillaient leur plume, ou s'amusaient vingt fois de suite à signer leur nom en perfectionnant leur paraphe. La plupart étaient bacheliers tout juste, en sorte que les bons élèves se moquaient d'eux à leur barbe. Le seul qui eût de l'autorité était un homme de quarante ans, fort bien vêtu, muni d'une belle barbe et de cheveux lustrés. On disait qu'il avait été chasseur chez une comtesse, et qu'il était encore entretenu par une bourgeoise. En effet, ses boutons de chemise étaient splendides, et tous les mois on lui voyait une bague nouvelle. Son air d'assurance, sa voix haute, sa colère prompte en imposaient, et personne ne bavardait à son étude. Du reste, ignorant comme une carpe, il lisait le grec à peine ou point du tout; chacun faisait fond là-dessus, on lui présentait son livre en disant *kai, kai, kai, kai, kai*, puis on enfilait un bredouillement de mots inintelligibles. Cependant il avait

l'air de suivre et suait dans sa peau. « C'est bien, disait-il au bout de cinq minutes, je vois que vous savez, allez vous asseoir. »

Les répétiteurs au contraire étaient des hommes assez instruits. Trois fois par semaine, Étienne et les élèves de sa classe allaient passer une heure et demie dans une petite salle étroite où M. Delahaye corrigeait leurs devoirs latins et français. On n'était point en guerre avec lui, et tout se passait à l'amiable. C'était un homme de trente-huit ans, assez grand et mince, bien pris dans sa taille, un peu cuistre et un peu bellâtre. Il soignait beaucoup ses mains, et son habit bleu à boutons d'or, quoique médiocrement neuf, était toujours irréprochable. Il retroussait ses cheveux fort joliment et possédait toutes sortes de grâces. Étienne regardait avec une longue curiosité ses gestes compassés et élégants, sa canne avec laquelle il jouait, son menton qu'il caressait, sa chemise brodée sur laquelle il passait complaisamment la main.

Toujours son doigt levé et promené dans l'air avec mesure appelait l'attention et scandait les phrases. Il avait tant de fois souri finement que la peau s'était rayée d'un nombre infini de petites rides. La bouche surtout s'était grimée, et les yeux demi-fermés, clignotants, son corps, son cou et sa tête penchés, tout portés en avant, semblaient toujours vouloir insinuer quelque agréable malice. Il n'était point sot et avait étudié dans sa jeunesse. Mais beaucoup d'hommes n'ont de volonté que jusqu'à vingt-cinq ans; ils perdent l'élan avec la jeunesse, et s'asseyent lorsqu'il faudrait marcher. Celui-ci, disert et bon latiniste, établi presque au sortir du collège dans une place assez bonne, avait trouvé tout juste en lui le courage de subir un ou deux examens, puis s'était reposé. Il est si doux de rester au lit le matin, et le soir de flâner en fumant son cigare! D'ailleurs, en fumant et en restant au lit, on rêve, on a des imaginations littéraires, et même de temps en

temps on fait des vers. Pourquoi moi aussi ne serais-je pas un écrivain, un grand poète? Notre éducation de collègue nous conduit à considérer les œuvres d'esprit comme les seules qu'il vaille la peine d'entreprendre, et il en sort tous les ans quantité de génies qui, après avoir sali beaucoup de papier blanc, se trouvent à la fin expéditionnaires, clerks ou commis. Il était resté répétiteur à dix-huit cents francs; comme il avait en outre le logement et la table, et que de plus il était fort sobre, il n'était point malheureux, paraissait tranquillement, lisait un peu, rimait quelquefois, faisait volontiers sa conférence. Bien des gens, ayant ainsi trouvé leur petite niche, s'y accommodent, et désormais, les jambes pendantes, sont contents de regarder les mouches voler. Il n'avait point de répugnance à regarder voler les mouches, employait chaque fois un quart d'heure à faire ouvrir les livres et remettre les copies, un autre quart d'heure à distiller les plaisanteries

d'entrée, un troisième quart d'heure à écouter les devoirs sans rien dire, mouvant ses breloques ou jouant avec un cure-dents; puis quand il avait saisi au passage une ou deux balourdises, il arrangeait une épigramme, la retournait, la polissait jusqu'à ce qu'elle fût complète, la soulignait, la reprenait, la grossissait, jusqu'à ce qu'elle fût visible. Là-dessus on criait : « Oh! oh! » sur les bancs, et de sa main gantée il essayait de calmer l'admiration bruyante, mais on le savait content, et on lui faisait un succès. Rien de plus alerte que les jeunes gens, et même les enfants, pour saisir un faible. Quelquefois ils exagéraient l'applaudissement par moquerie; entre eux ils l'appelaient le marquis de Mascarille. Lui, cependant, content de réussir même aux dépens de son autorité, se laissait quelquefois arracher des fragments inédits de poésie, et enseignait ainsi sur le vif et d'après lui-même, parmi toutes sortes de réserves et avec une modestie transparente, l'art de

plaquer une épithète et de dévider une périphrase. Il commentait les écrivains de l'antiquité, si simples et si graves, dans le même goût, avec des mièvreries et des gentilleses. Étienne, après avoir essayé de rire, se trouvait l'esprit désagréablement vide, et comparait tout bas la répétition au travail des petites demoiselles qui, avec du fil de fer, des épingles, de la gomme et des chiffons roses, croient faire des fleurs.

Comme il sortait de la répétition avec une contenance triste, Bernard lui dit :

« Mon pauvre Mayran, tu as l'air d'un âne en plaine ; tu n'es pas content, ta question t'est restée au gosier, comme un chardon !

— Quelle question ?

— La fameuse question : A quoi servent les vers latins ? A quoi sert le latin ? A quoi sert le collège ? Après tout, tu as bien fait. Cet imbécile pommadé t'aurait répété les phrases de l'an dernier. Est-ce que tu ne les connais pas ?

— Non.

— Comment, tu n'as pas lu son discours de distribution, ce spirituel discours, ce brillant discours, ce chef-d'œuvre de composition, ce modèle de style, cette grande page littéraire qui... que..., tout ce que tu voudras? Mais, mon cher, il l'a toujours dans sa poche, il couche avec, on le donne aux parents, on l'a relié en veau, on l'a déposé à la bibliothèque. Il n'en a pas dormi de trois mois, il se réveillait en sursaut pour noter une phrase; je l'ai vu à table laisser là sa côtelette pour écrire une correction au crayon. Cela commence par : « Si jamais, messieurs, une solennité fut à la fois grave et touchante... » une phrase de onze lignes avec des épithètes, des balancements, des ronflements. J'ai mis la première page en vers sur l'air de Fualdès. Je te la chanterai, cela te convaincra; le titre est : « De l'utilité de la mélasse pour un confiseur ».

— Je n'aime pas la mélasse.

— Est-ce qu'on te demande si tu l'aimes? il faut en manger, il n'y a pas autre chose. Quel drôle de bonhomme tu fais! Écoute, il est une heure, je vais prendre ma leçon de musique, une singulière leçon, tu verras. Mon maître est un songe-creux comme toi, un gratteur d'idées, un chevalier de la triste figure. Il a des moulins à vent dans la tête. C'est quelque chose; les braves gens d'ici n'ont que du vent sans moulins. Vous bavarderez ensemble, je vous accompagnerai sur le piano. Cela fera le plus beau charivari musical et littéraire. Nous nous serons amusés trois quarts d'heure, et nous aurons cultivé les Beaux-Arts! »

Ils montèrent au sixième, et au fond d'un corridor poudreux trouvèrent une chambre plus poudreuse encore. Certainement elle n'avait jamais été balayée. Pour tous meubles, il y avait un lit sans rideaux, une pauvre table en bois blanc, un piano dans un coin et trois chaises; le tout grisâtre, jaunâtre, terni, flétri, comme la figure du maître, qui,

assis auprès de son poêle, fumait et ne disait mot. Une mauvaise chaleur alourdissait l'air; le tuyau, plié et replié comme un ver, se collait au plafond d'une façon grotesque et piteuse. Les crachats faisaient une traînée, et l'homme maigre, râpé, avait la mine aussi triste que la chambre.

Bernard entra en sautillant :

« Je vous présente Étienne Mayran. Ce n'est pas un cuistre, quoiqu'il en ait l'air. Bien au contraire, c'est un grand homme en herbe. Il a commencé des recherches sur l'utilité sociale et philosophique de la mélasse; il sera en famille ici, cher et illustre maître, et c'est ce qui m'a décidé à vous l'amener.

— Au piano, jeune singe, et gardez vos phrases pour votre collègue. »

Il montra une chaise à Étienne, et se remit à fumer, baissant la tête, les yeux fixés sur son crachoir. Pendant une demi-heure, il écouta sans avoir l'air d'entendre, immobile

et n'ouvrant pas la bouche. A la fin il fit :
« Prout! », et Bernard cessa.

« Monsieur Étienne Mayran, la leçon coûte vingt sous, N'est-ce pas que j'ai volé mes vingt sous? »

Étienne sursauta.

« J'ai manqué à tous mes devoirs, je suis un professeur ridicule. Je n'ai point dit à Bernard : « Sol dièse, monsieur, plus fort la reprise, monsieur. Du sentiment dans la variation; en douceur, monsieur! » Vingt sous pour « prout », en vérité, c'est trop!

— Bravo, cria Bernard, la représentation va commencer! »

Le maître baissa la tête et demeura encore une fois silencieux. Un instant après, les jeunes gens virent deux grosses larmes descendre le long de ses joues, bientôt d'autres, puis d'autres encore; à la fin, ce fut comme une pluie; elles tombaient au bord du poêle, dans les cendres de la pipe; il semblait avoir oublié qu'il y avait quelqu'un là. C'était un

étrange spectacle que celui de cet homme qui depuis longtemps commençait à s'abandonner, et qui maintenant s'abandonnait tout à fait. La table éclopée, les chaises délabrées, tout le désordre de la chambre dégarnie, et surtout ces cheveux défaits, ces mains jaunies par le tabac, ces tempes séchées, montraient les pas d'une agonie qui finissait. Étienne comprit cela à l'instant même, et voyant les deux sillons que les larmes du maître commençaient à faire sur ses joues terreuses, il se sentit pleurer.

Bernard s'était levé fort troublé :

« Je vous prie de me pardonner, monsieur ; je vous donne ma parole d'honneur que je n'avais aucune intention mauvaise. Je vous en prie, est-ce que vous voulez bien me pardonner ? »

— Je n'ai point à te pardonner, mon enfant ; tu m'as fait mal, mais tu n'y songeais pas. Tu as joué, voilà tout, tu joueras toujours ; cela est dans ton instinct. Ton

esprit est né pour faire des gambades. Tant mieux pour toi; tu n'en viendras jamais où j'en suis. Ceci est ma dernière leçon, mon ami; je quitte demain la pension; encore une étape de faite; je suppose que la prochaine sera l'hôpital. Mais avant de partir, il faut que je gagne mes vingt sous; tu sais bien que j'aime à payer mes dettes. Laisse-moi donc finir ma leçon, et écoute ceci. Tu as les doigts agiles, mais tu n'es pas musicien; tu ne le seras jamais; il faut avoir été malheureux pour sentir la musique; tu es trop gai, et tes chagrins, si tu en as, ne seront jamais qu'à fleur de peau. Laisse là les sonates et retiens-en seulement le numéro, cela te servira pour en parler avec les jeunes femmes; apprends des airs de danse : tu feras danser les jeunes filles dans le monde et les grisettes au quartier Latin. Amuse-toi et amuse les autres; c'est là ton lot, un bon lot, et tu n'as pas besoin qu'on t'encourage pour en user. Aussi bien n'est-ce pas à toi que j'ai affaire, mais à

ton ami. Bernard m'avait déjà parlé de vous, Étienne ; je sais que vous êtes pauvre, et que vous ne pouvez compter que sur vous, mon pauvre enfant. Eh bien ! regardez de près sur quelle route vous êtes et surtout dans quel chemin on voudra vous engager. Je me suis cassé la tête sur mes cahiers d'harmonie comme vous sur vos dictionnaires. Où en suis-je ? Je suis si bien usé que je n'ai plus la force de me mettre en colère, et je vous parle de tout cela tout tranquillement. Nous aussi, on nous a montré de loin les prix, les grades, et toutes les carrières ouvertes ; et, aujourd'hui, j'ai des amis mathématiciens qui pilent des drogues dans une arrière-boutique d'apothicaire, ou qui courent les chemins pour placer les eaux-de-vie de leur patron. Mes prix du Conservatoire m'ont fait avoir une place d'organiste, six cents francs, en province ; et au bout de dix-huit mois, l'évêque m'a remplacé parce que je ne faisais pas mes Pâques. J'ai vécu de mes leçons : c'était du

pain volé ; trois élèves sur quatre ne sont pas capables d'en prendre ; je finissais par le dire et les parents me renvoyaient comme un malotru. A présent, me voilà chef d'orchestre dans un bal de barrière. Je jouirai tous les soirs de l'odeur des quinquets et de la friture, et mon talent sera de faire le plus de bruit possible pour faire sauter des filles et des calicots. Un autre est devenu secrétaire d'un grand homme, qui lui donnait pour huit heures de travail quarante-deux sous par jour. Il a fait son chemin : je l'ai retrouvé la semaine dernière dans les filets de Saint-Cloud. Un homme coule vite à fond dans ce monde-ci. Les voisins ne s'en doutent pas. Il y a un petit gargouillement, puis une tête de moins sur l'eau, et puis tout est tranquille. Il faut savoir nager, mes enfants, et l'on ne vous montre, ici comme partout, qu'à danser sur la corde. Vous vous évertuez à sauter le plus haut possible, vous vous glorifiez quand vous vous tenez plus longtemps que vos voi-

sins sur la jambe droite ou sur la jambe gauche; est-ce qu'on est capable de nager parce qu'on sait faire la cabriole? Voilà ce que j'ai découvert pendant mes longues heures vides en attendant des élèves; mais je n'en sais pas plus long; je n'ai pas su m'aider et je sens bien que j'enfoncé. A vous d'apprendre à nager, et de trouver ici le moyen d'apprendre. Tâchez-vous, défiez-vous des radeurs, cherchez et jugez par vous-mêmes. Vous êtes jeunes, vous avez de la force. Pour mon compte, je suis las, et je me laisse aller. »

Ils voulaient l'embrasser; mais il les écarta doucement en disant :

« La représentation est finie. Bonsoir, Bernard, je mène mon premier bal ce soir, il me faudra de l'entrain, c'est assez de pleurnicheries. Une poignée de main, simplement. »

Là-dessus ils sortirent. Bernard lui-même était sérieux, et ils rentrèrent à l'étude sans se parler.

VI

LA SCIENCE

VI

LA SCIENCE

Quinze jours après, un jeudi, jour de sortie, comme il était presque seul dans la cour, le répétiteur d'histoire, M. Sprengel, le fit appeler. C'était un homme fort considéré et il passait pour un des piliers de la pension. « Impossible de le coller, disaient les élèves. Ce singe de Bernard a passé une semaine à se fourrer dans la tête tous les noms et toutes les dates des Soudans et des Sultans fatimites, edrissites, gaznévides, seldjoucides, etc., et lui a défilé son chapelet un quart d'heure durant en faisant exprès trois fautes. L'autre

a écouté tranquillement, a pris trois notes et les lui a passées à la fin : c'étaient les trois fautes. » Point de répertoire plus exact. Sur toute l'histoire ancienne, grecque, latine, asiatique, du moyen âge, moderne, à toutes les heures du jour, devant les grands, les petits, dans quatre ou cinq classes, il était prêt. D'ailleurs zélé, homme à conscience, et disposé à aider les travailleurs. -

« Mayran, mon garçon, dit-il à Etienne, vous voilà souvent premier, sortez avec moi aujourd'hui, je sais que vous n'avez personne, M. Carpentier m'a donné permission pour vous. »

Étienne, tout rouge, alla broser son habit, en se demandant s'il devait accepter un dîner qu'il ne payait point. Il sentait qu'il payait le sien à la pension et, raidi comme il l'était, il ne voulait avoir d'obligation à personne. « C'est trois francs qu'il lui en coûtera, se disait-il ; quel droit ai-je à ces trois francs ? » Il redescendit presque décidé à se dire malade,

mais la figure de M. Sprengel était si franche et si pleine de bonne humeur, qu'il n'y avait pas moyen de refuser.

« Prenez-moi le bras, nous irons par les quais », dit le brave homme.

Un beau soleil luisait sur la rivière, les remous bleus frétilaient autour des arches, çà et là un petit flot lançait un éclair. Le printemps était venu sans qu'Étienne s'en fût douté dans sa prison, et les saules, les peupliers ouvraient au-dessus de l'eau leurs guirlandes de boutons frêles. Cette grande ouverture de ciel, la joyeuse lumière qui jouait dans l'air libre, cette noble façade du vieux Louvre, cette foule, l'élégance des voitures, des femmes parées, des enfants riches, au sortir de tant de longues semaines de contrainte monotone, l'enivrèrent; parmi tant d'objets ternes, tristes ou sales, il avait perdu le sentiment des choses belles ou grandes. Ce sentiment lui revenait tout d'un coup, trop fort, et lui affluait de toutes parts. Quand ils

se furent assis sur un banc des Tuileries, et que les parterres, les futaies noirâtres, les jets d'eau, et, dans le lointain, l'Arc de Triomphe avec la multitude fourmillante s'étalèrent devant lui, sous le plus généreux soleil, il lui sembla que tous les objets jusqu'au moindre entraient dans sa tête et faisaient un choc dans sa poitrine; il se sentit soulevé hors de son banc, et il serra les lèvres pour ne pas crier.

« Asseyez-vous donc, Étienne, lui dit M. Sprengel en s'essuyant le front, vous devez être las, nous avons marché comme des vélocipèdes. Qu'y a-t-il? Vous regardez du côté du soleil? Vous avez raison : si nous étions ici à cinq heures, vous le verriez juste au-dessus de l'obélisque; cela est très curieux, on dirait un bilboquet avec sa boule. Mais vous avez l'air tout effaré. Reposez-vous, mon cher garçon, nous avons tout le temps. Une belle journée, n'est-ce pas? Nous pouvons causer ici, nous sommes à notre aise. Eh! eh! il

faut regarder devant soi, regardez-y ; pas comme cela ; c'est une métaphore, vous la prenez au sens propre, je parle au figuré, je veux dire que vous devez penser à ce qui arrivera dans cinq mois. Eh ! qu'est-ce qui arrivera ? Le concours. Oui, mon ami. Voilà de quoi vous mettre la puce à l'oreille. La sentez-vous, la puce ? (Et il lui tira l'oreille le plus malicieusement qu'il put.) Qu'en dites-vous ? reprit-il en se frottant les mains. Cela ne vaut-il pas la peine qu'on y pense ? Vous rédigez bien, vous avez de la mémoire, vous travaillez ; qu'est-ce qui vous manque ? Les procédés. Eh bien ! je vais vous les donner. — 815, fin de Charlemagne fondateur du premier empire. 1815, fin de Napoléon, fondateur du second empire. A présent, il n'y a plus moyen d'oublier ces deux dates-là. Attendez, voici qui est encore plus joli. 1215, l'Angleterre libre par la Grande-Charte ; 1415, les Anglais vainqueurs à Azincourt ; 1515, avènement de François I^{er}, le plus

grand des Valois; 1715, mort de Louis XIV, le plus grand des Bourbons; 815 et 1815, 1215 et 1415, 1515 et 1715, cela fait une enfilade. Tenez, comme ceci (et il prit des petits cailloux qu'il rangea deux à deux sur le banc), vous voyez les deux premiers 815, 1815. Séparés par mille ans, il n'y a qu'un 1 à ajouter, cela se retient de soi-même. Maintenant, les autres : 1215, 1415, siècles pairs, et séparés par deux cents ans; 1515, 1715, siècles impairs et séparés par deux cents ans. Y êtes-vous? Répétez à présent. (Etienne répéta machinalement.) Là, vous les savez, ce n'est pas plus difficile que cela; vous n'avez plus qu'à vous les redire deux ou trois jours de suite, soir et matin, en vous levant et en vous couchant. Eh bien! mon ami, c'est la même chose pour le reste. 1689, 1789, 453, 1453. En trois mois vous les aurez sur le bout du doigt. Voilà pour les dates. A présent les faits. Passez-moi ma canne (et il commença à dessiner sur le

sable). Je fais d'abord une grande accolade, voyez-vous, et j'écris ici : règne de Charlemagne. Très bien. A présent une première accolade A : affaires intérieures, et une autre accolade égale B : affaires extérieures. Maintenant, dans la première, trois accolades moindres, petit *a*, petit *b*, petit *c*, administration, religion, lettres, et dans la seconde, trois accolades de même grandeur, guerres du Midi, guerres de l'Est, guerres de l'Ouest, chacune avec des sous-accolades pour les détails. Comprenez-vous? Les gros faits en majuscules, avec des soulignements et de l'encre rouge : je dirai à la pension qu'on vous en donne. Ayez soin d'écrire bien proprement et lisiblement, pour vous relire d'un coup d'œil. Vous collez cela au dos de votre pupitre ou à l'entrée de vos dictionnaires; vous l'avez sous les yeux tous les jours. Impossible de ne pas l'apprendre. Vous avez vos cinquante plans dans la tête, vous courez dessus comme sur un damier, cela est mathé-

matique. Et dans cinq mois vous vous essayez dans la petite salle à côté de la Sorbonne, vous avez bien dormi la veille, vous avez la tête fraîche, vous écrivez seize pages, la mémoire ne bronche pas, le plan est tout fait : Premier prix d'histoire, Étienne Mayran! »

M. Sprengel s'était levé. Il avait ôté son chapeau, retroussé ses manches, et dessinait avec enthousiasme; son large ventre allait, venait, son front rosé ruisselait, sa voix éclatait. Il était dans la joie, dans la verve de l'action, de la conviction, de la puissance, comme un général au plus beau jour de bataille, de victoire. Il sautait, tout gros qu'il était, avec une agilité de jeune homme, corrigeant une accolade, soulignant un mot, tapant sur l'épaule d'Étienne, les yeux ardents, la figure enflammée, et parlant avec toutes sortes de gestes impétueux et expressifs. Un cercle s'était formé autour d'eux : « Nous passons pour deux charlatans, se disait Étienne,

et moi pour le compère ». Mais M. Sprengel n'était pas homme à se troubler pour si peu, il n'avait rien vu, il suivait son idée; quand des jambes le gênaient, il les écartait avec sa canne; la démonstration faite, il ne les vit pas davantage, s'épongea le front une seconde fois, reprit la main d'Étienne et fendit la foule ébahie, en disant tout haut : « Allons dîner ».

Le dîner fini, M. Sprengel avait achevé d'expliquer tous ses procédés; il ramena Étienne par les boulevards jusqu'à la rue Saint-Louis, au Marais, où il logeait : « Montez avec moi, je vous montrerai mes cartes, nous ferons du café, il faut bien terminer la journée. C'est votre avis, n'est-ce pas? Hé! il y a des jours gais, c'est une bonne chose que la vie. Là, nous voilà arrivés. Ne bougez pas, de peur de vous heurter contre un meuble. Je vis tout seul, et il faut que j'allume ma bougie. Oh! ce ne sera pas long: je sais où tout pose; j'irais les yeux

bandés mettre la main sur le cahier des Hohenstaufen. Voilà de la lumière, asseyez-vous. N'est-ce pas qu'on est bien chez soi? Deux chambres, vous voyez, avec une cuisine, un joli cinquième, maison honorable, vue sur des jardins et pas de bruit. J'y suis comme un roi quand j'ai mis ma robe de chambre et mes pantoufles. Regardez, pendant que j'apprête les tasses (et il lui montra une bibliothèque pleine), tout cela est de moi, contenu et contenant, le texte et les reliures. Les relieurs ne me comprenaient pas, j'ai appris leur métier, cela m'occupe le dimanche; vous verrez mes outils dans l'arrière-cuisine, j'ai des lettres mobiles, toutes les colles et toutes les encres qu'il faut. Prenez un cahier dans la rangée verte, c'est le moyen âge. Le troisième? Bon, ce sont les rois de l'heptarchie anglaise : une période difficile; ils s'assassinent beaucoup, et cela gêne pour les arbres généalogiques. On en vient à bout pourtant, comme ceci, en entou-

rant chaque nom d'une figure, tantôt un cercle rouge, tantôt un carré d'étoiles jaunes, d'autres encore, et en laissant le tableau affiché au mur. Cela met les choses dans les yeux, et alors elles reviennent d'elles-mêmes. Le matin d'une leçon, je n'ai plus qu'à jeter les yeux sur mon tableau. Cela fait, impossible de broncher, et il faut être sûr de ne pas broncher devant vous, coquins que vous êtes. Ah! ah! Bernard a été bien pris quand il a cru me prendre! Je ne lui en veux pas, il était dans son droit; c'est un bon diable, il irait loin s'il voulait se donner la peine d'écrire des tableaux. Allez, j'en ai vu bien d'autres; à vingt-cinq ans, j'ai été reçu premier à l'agrégation, dans une composition sur les îles de la Méditerranée; j'avais fait l'histoire de cent dix-sept îles anciennes et modernes. C'est une belle chose que l'histoire. Tendez votre tasse, le café est chaud. »

Tout en parlant, M. Sprengel avait mis la fameuse robe de chambre et fait le ménage

avec une adresse et une célérité merveilleuses. Il s'épanchait, il était content, il arrivait aux confidences. « Oui, mon garçon, reprit-il, c'est une belle chose que l'histoire. J'ai eu tout par elle. Qu'est-ce qui vous empêche de faire comme moi? Il y a vingt-cinq ans, le frère de M. Carpentier m'a pêché au séminaire de Colmar, j'ai fait mon chemin, vous voyez, et je suis heureux comme un prince. Qu'est-ce qui me manque? Je sais mon affaire, je suis ferré sur tous mes cours; j'ai deux mille francs à la pension, autre chose ailleurs, des leçons en ville, un petit magot qui augmente. Mon calcul est fait : à cinquante ans, je serai rentier, les mains dans mes poches. Pas la plus petite gêne ici, il y a une femme qui vient toutes les semaines me raccommo-der, le portier fait mon ménage et m'aime parce que je rentre tous les jours à neuf heures. Il y a dix ans que je mange à la même table et l'on m'y soigne. Je relie le dimanche; et tous les soirs, j'ai ma partie

d'échecs, ou bien quelque bon garçon comme vous avec qui je taille une bonne bavette. Pas d'enfants, de femme, de tracas, je n'ai à songer qu'à moi, tout roule ici comme sur des roulettes. Qu'est-ce qu'un homme pourrait désirer de mieux? Travaillez ferme, dans dix ans vous pouvez en avoir autant! »

Il le reconduisit jusqu'à la pension, qui était voisine, et le remit au portier en lui disant : « C'est convenu, n'est-ce pas? Le prix d'histoire au Concours, pas le second, mais le premier, et nous allons piocher ferme ». Un instant après, Bernard qui rentrait aussi rejoignit Étienne.

« Le papa Sprengel t'a fait sortir?

— Oui, c'est un brave homme.

— Il t'a mené dîner au restaurant?

— Oui.

— A quel restaurant?

— Au Palais-Royal.

— Bien, quarante sous. Il a donné quelque chose au garçon?

— Oui.

— Quarante et deux font quarante-deux sous. Vous avez pris des omnibus?

— Oui pour revenir.

— Six et quarante-deux font quarante-huit sous.

— Qu'est-ce que tu fais là?

— Je fais ton compte. Tu trouveras ces quarante-huit sous à la fin de l'année sur ta note de dépenses.

— Comment?

— Le papa Sprengel est un homme très libéral, mais jusqu'aux écus exclusivement.

— Alors pourquoi m'a-t-il fait sortir?

— Parce que M. Carpentier le lui a dit, et qu'on lui rembourse la dépense.

— Mais il m'a traité comme un ami.

— Il a de l'amitié pour tout le monde.

— Alors, qu'est-ce qu'il veut de moi?

— Le prix d'histoire. Je parie qu'il t'a enseigné la fabrication des accolades?

— Oui.

— Très bien. Tu vas confectionner des tableaux de faits?

— Oui.

— Encore mieux. Tu souligneras les noms difficiles avec des encres différentes?

— Oui.

— Parfait. Tu apprendras le tout, soir et matin, pour avoir la mémoire sûre ?

— Oui.

— Nous y sommes. Eh bien ! mon ami, je te fais mon compliment, tu vas entrer dans la cage aux volailles.

— Quelle cage?

— Le père Carpentier donne en ce moment l'ordre de ne te laisser sortir les jeudis et les dimanches que deux heures après les autres.

— Pourquoi?

— Pour te fournir le moyen de faire les tableaux susdits et de les apprendre.

— Mais si je refuse?

— Il est trop tard, la porte de la cage est

fermée. Le papa Sprengel, qui est de Strasbourg, met les oies en cage, les engraisse, en fait des pâtés qui sont la gloire de la maison Carpentier et C^{ie}. Bonsoir, ma chère oie. »

VII

L'ÉPREUVE

VII

L'ÉPREUVE

En effet, le dimanche suivant, vers huit heures du matin, comme tous les élèves sortaient, le maître d'étude dit à Étienne : « Mayran, vous ne sortirez plus avant onze heures, c'est pour vos devoirs d'histoire ». Pour la première fois de sa vie, il sentait la chaîne et tressaillit. Autour de lui, les élèves le regardaient et riaient. « Pâté de foies gras première qualité. — Despretz tome second. — Étienne, du cœur au ventre. En avant ferme sur les Childebert et les Ethelred. — Nous reviendrons te donner des nouvelles du soleil. »

Cinq minutes après, la salle était vide et il s'était accoudé sur ses manuels.

Il demeura ainsi longtemps, raidi, et les muscles tendus ; sa poitrine se soulevait et il était comme un animal pris au piège. Au bout d'une heure, le surveillant lui dit : « Eh bien ! Mayran, vous ne travaillez pas ? » Il répondit « non », d'une voix si âpre que l'autre n'eut pas envie de le questionner davantage. Il y avait en lui un grondement sourd et comme un tumulte de mouvements extraordinaires. Les idées extrêmes arrivèrent ; quitter la pension, aller n'importe où chercher un emploi, même manuel. Deux ou trois romans se firent ainsi dans sa tête et son imagination se déchargea. Avec l'apaisement, le bon sens commença à poindre. Quand il entendit sonner la seconde heure, il commença à se trouver ridicule : « Changer sa vie pour éviter cinq heures d'étude par semaine ! — Ce ne sont pas les cinq heures, dit alors l'orgueil, c'est l'injustice. Il faut se défendre ! »

— « Monsieur, dit-il, au surveillant, j'ai besoin d'aller parler à M. Carpentier. »

M. Carpentier était dans son cabinet d'apparat, fort belle pièce où l'on recevait les parents des élèves, ornée de bustes grecs et romains, garnie de bibliothèques respectables et de cartons étiquetés qui en imposaient. Il avait une robe de chambre beaucoup plus éclatante que la première, et comme il était chez lui, dans un fauteuil neuf, il avait l'air plus sûr de lui que jamais.

« Monsieur, dit Étienne, vous m'avez consigné comme les gens en faute ; voulez-vous me dire ce que j'ai fait pour mériter une punition ?

— Mon ami, c'est pour votre bien ; nous voulons vous faire travailler.

— Je vous remercie, monsieur, mais je travaillerai bien mieux de moi-même.

— Mon enfant, nous savons mieux que vous ce qui vous est bon.

— Monsieur, je vous prie de faire lever cette consigne.

— Mon ami, nous ne revenons jamais sur nos décisions.

— Monsieur, vous profiteriez davantage à me laisser libre.

— Mon enfant, dans six mois, vous nous donnerez raison.

— Monsieur, vous ne prenez pas le bon moyen.

— Mon ami, défiez-vous de votre jugement et soyez modeste. »

Il n'y avait rien à faire; l'homme était de bois. Étienne se tut, et M. Carpentier reprit d'un air paternel :

« Mon cher ami, je tiens la place de votre père, c'est pour cela que je vous donne les moyens de travailler sans distraction. Vous serez seul à l'étude; personne qui fasse du bruit autour de vous; des rédactions fixes, et cet excellent M. Sprengel pour vérifier tous vos progrès. Voyez-vous, nous vous faisons cadeau du prix d'histoire. Vous l'aurez bon gré mal gré, et vous nous remercirez, car

regardez bien ceci : vous ne vous plaindrez pas à vos parents, vous n'en avez pas; vous ne ferez pas venir votre répondant, il est à cent lieues et souhaite surtout que vous le laissiez tranquille. Vous travaillerez pendant vos trois heures parce que, si vous vous amusez à guigner les mouches, vous seriez consigné trois heures de plus. Vous ne vous révolterez pas, parce que vous avez votre pension à gagner et que vous ne voulez pas être décrotteur dans la rue. Tout est pour le mieux, comme vous voyez, et nous comptons sur vous. »

Étienne debout, collé contre le mur, sentait toutes ces paroles tomber sur lui comme une pluie de plomb; ses idées tourbillonnaient. Tout d'un coup, il vit clair, et se redressa en souriant :

« Bon, dit M. Carpentier, vous voilà raisonnable. Vous resterez à l'étude ?

— Oui, monsieur, c'est la nécessité.

— Vous travaillerez à l'étude ?

— Oui, monsieur, c'est mon intérêt.

— Et vous aurez le prix?

— Oh! monsieur, fit Étienne avec un singulier sourire et un soudain éclat de voix, vous m'avez dit d'être modeste! »

Sur ce mot, il salua et sortit.

Il rentra à l'étude, et se mit au travail avec une force de ressort intérieur qu'il ne se connaissait pas. Il fit son premier tableau et l'apprit sans peine. La forme des mots, la figure entière de la page écrite s'enfonçaient en lui de prime-saut, comme il arrive toujours dans l'excitation. Lorsque, le lendemain, il le récita, M. Sprengel fut ravi : pas une faute, pas une hésitation; Étienne commençait où l'on voulait, au commencement, à la fin; dans toutes les épreuves, la mémoire demeurerait aussi prompte et aussi sûre. M. Sprengel voulut l'embrasser, et vit avec un peu d'étonnement qu'il reculait, se garantissait avec ses mains puis qu'à tous les compliments, il restait froid. Chose plus singulière, Étienne, invité à

dîner une seconde fois au Palais-Royal, refusa net, et désormais écarta de la conversation tous les sujets qui n'avaient pas rapport au concours et au prix d'histoire. M. Sprengel réfléchit un instant sur cette conduite : mais, comme ses réflexions étaient du temps gratuitement dépensé et ne servaient ni aux leçons ni à la reliure, il y coupa court, se dit que ce garçon était un modèle, qu'il avait été touché du feu sacré et repoussait exprès toutes les distractions qui pouvaient le détourner de la chose capitale. Les tableaux se suivaient, très bien faits, très bien sus; Étienne ne voulait laisser aucun recoin de l'histoire, si sec et si déplaisant qu'il fût, sans le cadastrer et se l'approprier comme les autres. Il demandait des livres détaillés, lisait en dehors des manuels, ne manquait pas une fois la première place au cours du collège, et M. Carpentier, apprenant les bons effets de sa politique, se frottait les mains.

Le temps traînait, et Étienne montait en

grade, surtout dans les matières où il faut un français passable, mais nulle part aussi bien qu'en histoire. Enfin, le grand jour arriva. Un fiacre retenu la veille selon les ordres de M. Carpentier vint le prendre à cinq heures et demie du matin avec Étienne, un autre élève admis à concourir, et M. Sprengel. M. Carpentier vérifia lui-même les filets où étaient les provisions, pour être sûr qu'il y en avait assez pour soutenir les forces, et point trop pour charger l'estomac.

Il avait fait préparer deux tasses de café noir; une fois dans le fiacre, il tâta le pouls d'Étienne qui lui parut satisfaisant; puis d'un signe, il le livra aux derniers conseils de M. Sprengel. « Mayran, dit M. Sprengel, douze pages, pas davantage; vers treize, les juges sont fatigués. Un petit préambule pour annoncer le sujet et préparer l'attention; cela fait bien, on conclut que vous n'êtes pas une simple brute. Toutes les deux pages, un petit filet d'idées générales, il en faut pour relever

les faits trop secs. Lâchez l'anecdote, vous en savez beaucoup; pour les dates, mettez-les en marge; là-dessus vous êtes complet; voyez-vous, si vous tombez sur les Arabes, avec cinquante dates et deux phrases sur le soleil de l'Orient, vous raflez tout. » Pendant un gros quart d'heure, M. Sprengel continua ainsi avec sa volubilité et sa conscience ordinaires. Cependant le fiacre avançait au milieu des cris de Paris et des odeurs matinales; on débarqua sur la place de la Sorbonne, et M. Carpentier, enveloppé dans son beau paletot marron, le ruban rouge à la boutonnière, ganté, se mit à marcher avec la dignité d'une tour parmi le troupeau d'écoliers et de sous-mâtres, qui débouchaient de tous côtés. Il avait l'air de se complaire dans la surveillance, de dénigrer ses rivaux qui abandonnaient au hasard ou laissaient à des mercenaires la conduite d'un intérêt si cher. Son œil fixé sur Étienne, sa gravité semblaient dire : « Apprenez à faire vos livraisons vous-

même, et sachez qu'on ne mène à bien une affaire qu'en la menant de sa personne et jusqu'au bout ». Les sous-maîtres le saluaient humblement; lui, portait la main au rebord de son chapeau sans le soulever d'une ligne, ni prononcer un mot; il sentait le prix de ses paroles et les réservait pour un grand moment. L'appel commença; comme Étienne franchissait la porte, il lui mit la main sur l'épaule, et d'un ton de général : « Mayran, sachez que je compte sur vous ».

Étienne s'assit, assez troublé, quoique sa résolution fût prise. Il remarqua qu'il avait une chaise, chose inconnue à la pension et au collège, et faite pour lui donner une haute idée du concours. Le grand papier spécial qu'on leur distribua vint rehausser encore cette idée. Cependant, au haut de la salle, sur une estrade, les professeurs se serraient autour du président qui levait en l'air, aux yeux de tous, un pli cacheté de rouge pour montrer que le cachet était intact. Il l'ouvrit,

et il se fit un grand silence. Aux premiers mots, il y eut un petit murmure d'émotion, puis tout se rassit, et on n'entendit que le bruit de quatre-vingt-dix plumes qui couraient sur le papier. La première phrase n'était pas encore dictée, qu'Étienne se sentait soulevé par une sorte de joie triomphante. Il était sûr de lui, et tout le travail, d'un jet, s'arrangeait dans sa tête. Deux ou trois fois, l'idée de l'action qu'il avait résolue lui revint. Il savait qu'au bout de huit heures il aurait une chose difficile à faire, mais il le savait sans le *sentir*; tout le courant de sa pensée allait dans un sens unique; les prévisions anxieuses n'y faisaient rien; en ce moment, il voguait irrésistiblement tout entier vers l'œuvre et la réussite.

Il se mit à écrire, et si grand que fût l'élan de sa conception, il n'omit aucune des précautions ordinaires; il étudia son plan, fit ses proportions; les tableaux de M. Sprengel, le détail des faits, les meilleures idées de ses

livres lui revenaient dans la tête. Tout cela s'ordonnait et se déroulait sous sa plume avec une netteté extraordinaire; même, à force d'entrain, il trouva quelques tours heureux, quelques raisonnements dont la vigueur et la justesse dépassaient son éducation et son âge. Six heures durant il écrivit; il n'avait rien vu ni entendu autour de lui, il n'avait mangé ni bu, il n'était pas las! La dernière ligne achevée, il relut son travail, scrupuleusement, pesant les mots, vérifiant chaque fait et chaque date, de mémoire, aussi aisément et avec autant de certitude que s'il eût eu ses livres sous ses yeux. Il n'y avait ni une faute ni une rature. A ce moment, la lassitude et l'épuisement commencèrent. Il fit un extrême effort, relut cinq et six fois les indications imprimées en tête du papier pour s'assurer qu'il les avait remplies toutes, qu'il avait signé au bon endroit, qu'il n'y avait aucun cas de nullité dans sa copie; même il les relut trop, tellement qu'il finit par ne plus les

comprendre. Alors il plia sa copie, et il la tint prête, puis il mangea et s'endormit.

Quand il se réveilla, il ne lui restait plus qu'une demi-heure. Le moment était venu où il s'était promis d'être homme et d'agir. Les raisons contraires commencèrent à se présenter en foule. Il était moins instruit, bien moins sûr de lui-même dans les autres matières; s'il déchirait cette composition, aurait-il ailleurs les deux prix indispensables? S'il ne les avait pas, il payait son année et quittait la pension; à aucun prix, il ne voulait s'exposer à manger gratis l'année suivante le pain de M. Carpentier; cela était décidé inébranlablement dans son esprit, quand même M. Carpentier lui en ferait l'offre. Sorti de la pension, où irait-il? Et son imagination, toujours dans les extrêmes, parcourait les chances : « Sur quatorze cents francs, il en restera quatre cents; plus d'études, comme disait la maîtresse d'école, vivre en ouvrier, entrer en apprentissage ». Et il se

représentait l'apprentissage, les petits imprimeurs coiffés d'un bonnet de papier, les gâcheux des maçons avec leur miche de pain sous le bras, comme il en avait vu tout à l'heure à travers les vitres du fiacre. A ce moment, une voix de crécelle partit de l'estrade : « Messieurs, vous n'avez plus qu'un quart d'heure ». Ses voisins, les doigts dans les oreilles pour éviter les distractions, relisaient leur travail avec une attention passionnée. Deux ou trois avaient remis leur copie, s'interrogeaient sur les points douteux; ils ne s'étaient pas trompés, et Étienne remarqua leurs yeux brillants, pleins d'espérance. Un autre, revenant du bureau, lui demanda s'il était content. On le regardait avec inquiétude, on le savait « fort », et on l'avait vu écrire sans désemparer avec un singulier entrain. Quelques-uns, les faibles, se le montraient du doigt, et se disaient : « Voilà le premier prix d'histoire ». Il se figura involontairement la distribution, les

applaudissements, l'assiette qu'un grand succès lui donnerait dans la pension et auprès de M. Carpentier lui-même. L'aiguille avançait, il entendait le tic tac de l'horloge, placée fort loin de lui, avec une netteté étrange. La même voix de crécelle reprit : « Messieurs, il n'y a plus que cinq minutes ». Sa poitrine se gonfla, il se sentit devenir pâle, il eut honte de sa faiblesse. « Dans deux minutes, il faut que j'aie pris mon parti; plus tard, je suis acculé. » En cet instant, il pensa à la figure irritée de M. Carpentier, à sa voix qui devait être tonnante, aux regards des répétiteurs. « Peut-être me dira-t-il de quitter la pension ce soir. » Cela le ranima, il respira intérieurement comme un souffle de bataille. Il tenait toujours les yeux fixés sur l'aiguille. Au moment où elle touchait l'avant-dernière minute, il revit en esprit l'expression despotique, obstinée, avec laquelle M. Carpentier lui avait annoncé sa réclusion. « Il a été injuste, il faut se défendre contre une injustice, je n'ai pas

d'autre moyen que celui-ci ; il me fait mal, tant pis pour moi. » Au même instant, il se trouva raidi. D'un air tranquille, il emprunta le couteau d'un voisin, coupa sa copie en quatre et la mit dans sa poche.

Un maître d'étude vint le prendre à la porte, Étienne le suivit d'un pas vif et ferme ; il n'avait point de regrets ; il éprouvait même une sorte de gaieté austère. Ses idées ne tourbillonnaient plus, elles avaient trouvé leur canal. Les très jeunes gens sont ainsi quand pour la première fois, bien ou mal, ils conçoivent *par eux-mêmes* le courage et la justice. M. Sprengel l'attendait chez le concierge et lui demanda d'abord son brouillon. Étienne eut une minute de malaise, presque de remords ; il allait faire de la peine à ce brave homme qui ne lui avait point fait de mal. Mais M. Sprengel était déjà parti, et lisait la composition en marchant vers le cabinet de M. Carpentier. Une demi-heure après, Étienne fut appelé dans le cabinet redoutable. M. Car-

pentier, tout seul, se promenait de long en large, épanoui, rayonnant, brandissant la copie, se parlant à lui-même. Dès qu'il vit Étienne, il vint sur lui, étendant les bras avec un magnifique geste d'acteur et une sorte de bonhomie royale : « Voilà un petit drôle qui a du talent gros comme lui, et qui m'a donné plus de mal qu'il n'est gros ! Ah ! monsieur Étienne Mayran, vous ne vouliez pas avoir le prix d'histoire ? Vous l'aurez malgré vous, mon ami. Ces jeunes gens, cela croit pouvoir se conduire, cela fait des objections et des réclamations, tout comme une Chambre de députés. Eh bien ! à présent, m'en voulez-vous de vos retenues supplémentaires ? Jeune homme, jeune homme, ayez toujours confiance en vos maîtres. La discipline, voyez-vous, il n'y a que cela qui sauve. C'est à moi, à moi tout seul que vous devez votre prix d'histoire. M. Sprengel vient de me lire votre copie, il n'y a pas un mot à retrancher ou à corriger. Nous allons voir venir Marroy, et ses perro-

quets sifflés; nous allons rire; déconfts, ceux qui tenaient tant à leur prix d'histoire! Ah çà! ce n'est qu'un commencement; l'an prochain, n'est-ce pas, ce sera la même chose? Et en rhétorique, le grand prix donné par la Société de l'Histoire de France. Tudieu! mon gaillard, comme vous y allez! Et pas une rature sur le brouillon, quelle facilité! On prendrait votre brouillon pour une copie.

— Monsieur, c'est ma copie.

— Qu'est-ce que vous dites là?

— Je dis que c'est là ma copie et que je ne l'ai pas remise.

— Vous n'avez pas remis de copie?

— Non, monsieur.

— Alors vous avez remis le brouillon.

— Je n'ai pas fait de brouillon.

— Alors vous n'avez rien remis du tout?

— Rien du tout.

— Mais cela n'a pas de nom. Vous êtes fou?

— Je ne crois pas.

— Mais vous n'y avez pas songé, cela est impossible, vous n'aurez pas le prix, il est trop tard à présent, nous n'aurons pas le prix!

— Je le sais bien.

— Mais vous n'avez pas de cœur, ce sera Marroy qui aura le prix, il a des élèves forts.

— C'est bien possible; j'en connais deux qui savaient la question.

— Comment, comment! Mais on n'a jamais rien vu de semblable; vous plaisantez, certainement. Vous avez composé, vous n'auriez pas pris la peine de faire une bonne copie; c'est votre intérêt; pourquoi n'auriez-vous pas remis de copie?

— Parce que je ne suis pas un chien et que je ne veux pas être mis à l'attache. »

M. Carpentier comprenait enfin, et il étouffait. Il oublia toute sa dignité et fit un pas vers Étienne pour le battre. Mais le jeune homme avait l'air si fier, il portait dans les yeux et dans toute sa contenance une telle conscience de son droit que le potentat

s'arrêta net, et ne put trouver que des phrases :

« Malheureux que vous êtes, vous avez abusé de ma confiance.

— Non, monsieur, car vous ne m'aviez montré aucune confiance.

— Je vous avais donné occasion de travailler et vous n'avez rien fait!

— Si, monsieur, mais vous m'aviez enfermé, et je m'en suis souvenu.

— Vous avez été remis entre mes mains, j'ai droit sur vous, je remplace votre père.

— Non, monsieur, entre vous et moi, il n'y a qu'un marché.

— Le prix était à moi, vous me le deviez en échange de votre pension; vous me volez.

— Non, monsieur; il y a quatorze cent dix-sept francs chez le juge de paix, vous vous paierez de toutes les croûtes de pain que j'ai mangées chez vous, jusqu'à la dernière.

— J'avais le droit de vous mettre en retenue.

— Oui, si j'avais fait une faute.

— Il n'y avait pas d'autre moyen de vous faire travailler.

— Peut-être?

— Les autres élèves forts se sont toujours soumis.

— Tant pis pour eux.

— Vous vous êtes fait tort ridiculement.

— Cela me regarde.

— Vous vous en repentirez.

— Nous verrons bien.

— Cela est inouï, quelqu'un vous a conseillé?

— Oui.

— Qui est-ce? Qui est-ce? Marroy bien sûr, ou son directeur des études; il tournait autour de vous, c'est lui?

— C'est vous, monsieur, quand vous m'avez dit d'être modeste. »

La tête administrative de M. Carpentier faillit éclater; il n'avait jamais vu cette logique et cette résistance. Il devint rouge, serra

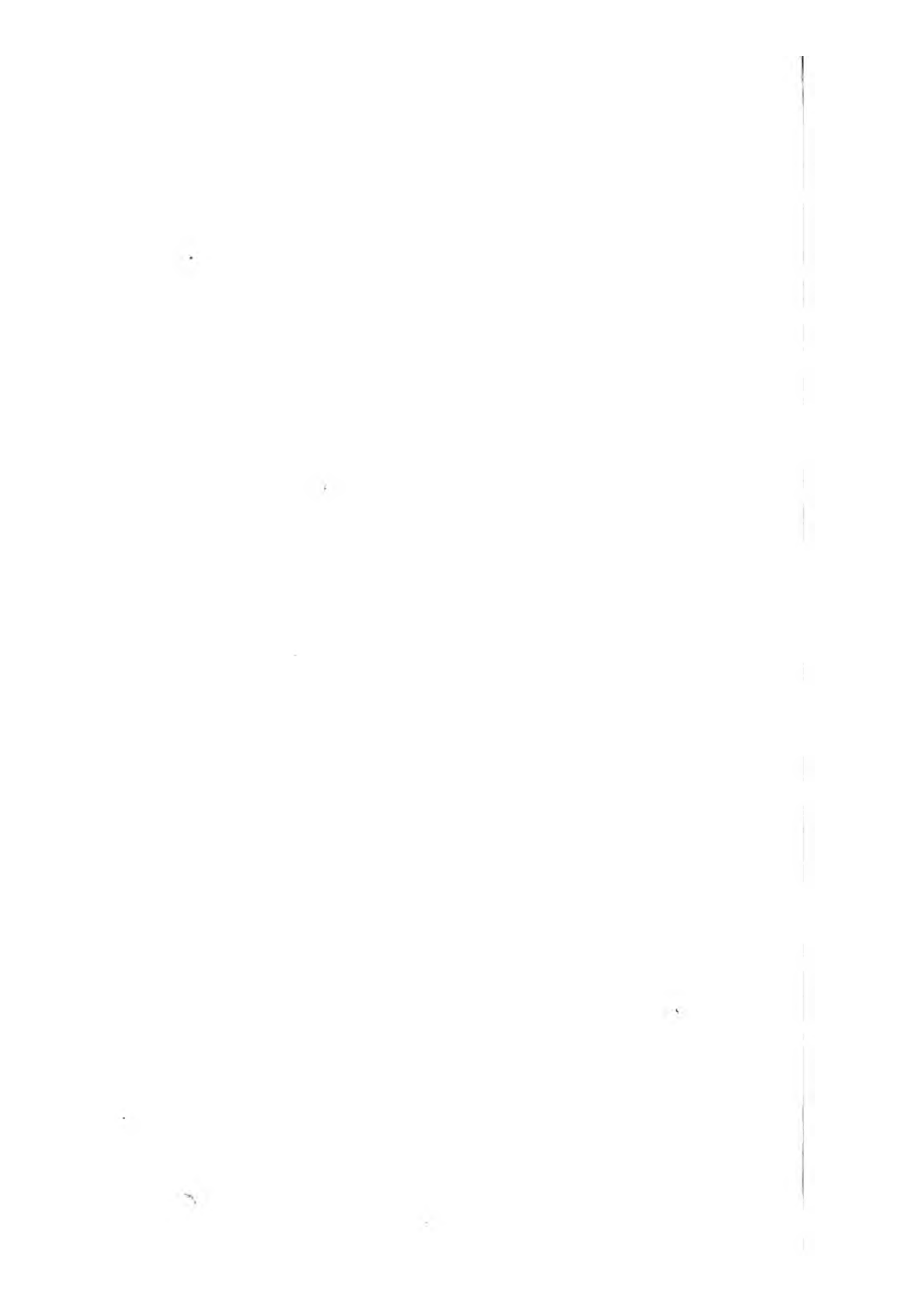
les dents, et croisant les bras comme Napoléon, vociféra d'une voix étranglée :

« Sortez, monsieur, vous ne remettrez jamais les pieds ici.

— Monsieur, dit Étienne, je vous remercie. »

Il salua simplement et sortit. La porte claqua furieusement derrière lui, poussée par le poing viril de M. Carpentier. Un autre coup de poing plus terrible fit sauter les papiers et trembler les casiers, et, dans le lointain, Étienne entendit une volée de jurons d'un grand caractère, tels qu'on n'eût osé les attribuer à cette bouche respectable.

VIII
PREMIÈRES IDÉES



VIII

PREMIÈRES IDÉES

Étienne cette fois devait être plus heureux qu'il n'avait été prudent. Il eut les prix qu'il fallait pour payer sa pension et même quelque chose au delà. « Je gagne ma vie », pensa-t-il avec un vif élan de fierté contenue, j'ai maintenant une année devant moi; d'ici là, nous verrons bien. — En revanche, la distribution le laissa froid, et même triste. Cette grosse publicité lui fit l'effet d'un jour trop cru; d'ailleurs, il avait eu la sottise de se figurer la scène en imagination et d'avance, et il se trouva comme un auteur qui, venu pour

voir jouer sa pièce, voit jouer une pièce d'autrui. Trois jours après, la pension était vide. Trois ou quatre élèves seulement y restaient pendant les vacances, tous étrangers ou venus des colonies. La surveillance était moindre, les élèves n'occupaient plus que la moitié de la journée ; chaque jour on pouvait en deux heures expédier le travail réglementaire, les cinq élèves allaient la plupart du temps où bon leur semblait dans la maison. Un d'eux passait les après-midi dans la lingerie, il y avait mis en dépôt ses confitures et ses sucreries ; la lingère, femme énorme, le regardait manger d'un air compatissant et lui mettait au cou de petites médailles bénites. Un autre avait acquis la faculté de dormir à volonté, talent précieux dont les maîtres ne gênaient plus l'exercice. Le troisième faisait des trous avec son couteau dans la terre, le quatrième élevait une souris, et tous deux, en attendant mieux, bâillaient à se décrocher la mâchoire.

Pour Étienne, il fut d'abord tout heureux de ce grand et soudain silence; les nerfs se détendaient; il allait volontiers dans la seconde cour qui était déserte, et cette solitude lui semblait un bain d'eau paisible et tiède. Il ne pouvait se lasser de contempler les trois hauts peupliers et le frémissement infini de leurs feuilles toujours branlantes; le vent arrivait sur le premier, puis sur le second, puis sur le troisième, et c'était un plaisir extrême que de prévoir les battements, les chuchotements, les clartés passagères qu'il éveillait sur son passage. Un jour, il remarqua que les balancements de la cime communiquaient au tronc, et descendaient en s'affaiblissant presque jusqu'à terre; et ce fut pour lui un moment de volupté intense. Il avait plaisir encore à voir couler du robinet l'eau transparente; la vasque de pierre la marbrait de veines brunâtres, et il était joli de voir son filet tomber en s'arrondissant jusqu'à terre. Un lézard venait de temps en temps allonger son museau, sur la

crête ensoleillée du mur, auprès d'une giroflée perdue; Étienne se battit avec le preneur de souris pour l'empêcher de cueillir l'une et d'attraper l'autre.

Cependant il avait expédié en huit jours les devoirs prescrits pour les vacances. Enfin, après dix mois de travail, il se trouvait maître de son temps; sans doute, il avait pris l'habitude de l'ennui et de l'effort, et ne marchandait point sa peine; il consentait bien à lire ses classiques et ses dictionnaires, mais il sentait par expérience que cela ne le mènerait pas loin. De tout ce qu'il avait appris dans l'année, rien ne l'avait intéressé, sauf parfois les classifications de M. Sprengel; évidemment, cela était utile et il y avait quelque beauté dans un pareil ordre. Un petit commencement de lueur semblait poindre de ce côté; mais quel usage en pouvait-il faire? Un jour, il remarqua que son voisin, un Espagnol de Manille, lisait dans un livre de son pays, couramment et sans chercher les mots dans le dictionnaire,

et qu'il lisait de lui-même avec un intérêt visible. Cela le frappa, et il eut cette idée que, pour lire avec intérêt un livre écrit dans une langue étrangère, il faut n'avoir plus la peine de chercher les mots, c'est-à-dire les savoir. Si simple que fût cette idée, il l'avait trouvée tout seul, et, partant, elle l'agita. Comment savoir les mots? Cet énorme dictionnaire de huit cents pages est trop long, jamais on ne pourra se le mettre dans la tête. Il le feuilletait anxieusement depuis deux jours, lorsqu'il s'aperçut que les mots y étaient en deux espèces, ceux de la seconde, infiniment plus nombreux, composés par ceux de la première, en sorte qu'en apprenant les premiers, on savait les seconds. Cela lui avait été dit au collège, mais la remarque n'étant pas de lui, ni entourée d'idées confirmatives, n'avait point pris racine dans son esprit. Cette fois, elle s'y enfonça, et il entreprit ces tableaux comme ceux de M. Sprengel pour y mettre chaque mot et sa famille de dérivés. Il y tra-

vailla quinze jours avec passion et avec espérance, puis essaya de lire dans un livre, mais sans beaucoup plus de facilité qu'auparavant. Il déchiffra péniblement une page et, pour la comprendre, fut obligé d'écrire au crayon une quarantaine de mots entre les lignes; la moitié de ces mots étaient pourtant sur ses tableaux, mais ils avaient coulé hors de sa mémoire. Cela l'inquiéta : « A ce compte, j'en aurai pour trois ou quatre ans; il y a un trou dans ma tête, quand j'y mets quatre mots, deux en sortent. » Cependant il ne se rebuta pas, et à l'étude du soir, il repassait intérieurement ses tableaux, tâchant de se les réciter à lui-même, lorsqu'il s'aperçut que les mots qui lui revenaient aux lèvres étaient ceux de la page déchiffrée le matin. La page entière revint, et la voyant se dérouler ainsi dans son esprit sans qu'il fût obligé de faire effort, il la *sentit*, et il lui sembla qu'il écoutait, non plus des mots écrits, mais des paroles prononcées. Le livre avait une voix, et cette voix arrivait à

ses oreilles. « A présent, ce ne sont plus mes tableaux que j'apprendrai, c'est ce livre-là; quel singulier livre! » Il tenait un dialogue de Platon, qu'il avait reçu en prix, et qu'il avait ouvert à cause de la nouveauté et de la reliure. Pour la première fois, il était touché par une chose proportionnée à son esprit, et qui pour lui était *vivante*. La barrière rigide qui sépare les livres d'hommes et les intelligences d'enfants venait de craquer sur un point. A ce moment, les cinq ou six idées qu'il avait péniblement dégagées depuis quinze jours se rassemblèrent subitement dans sa tête, et firent masse. Il vit toute sa conception, but et moyens, et entra tête baissée dans son œuvre, comme s'il eût été lancé en avant par un ressort.

Dans cette page, et dans tout le livre, il s'agissait de gens qui causaient entre eux, comme cela se fait au collège. Ils avaient aussi leurs collègues, mais point de classes; ils entraient dans une cour, sortaient, se prome-

naient librement entre les colonnes, raisonnaient entre eux et avec leurs maîtres, aussi peu et aussi longtemps qu'il leur plaisait; quelques-uns jouaient aux osselets, d'autres traçaient des figures de géométrie sur le sable. Le livre montrait leurs gestes et leurs attitudes, comment ils se serraient autour de Socrate pour mieux entendre, comment ils marchaient à reculons jusqu'au bout du vestibule pour garder leurs yeux fixés sur la bouche de Protagoras. Les menus détails de la conversation familière étaient marqués, éclats de voix, rires, rougeurs, petites colères, confiance déraisonnable en soi, confessions loyales d'ignorance, plaisir subit de la découverte. Une fois, le lieu de l'entretien se trouvait être le bord d'une petite rivière; ils ôtaient leurs chaussures pour traverser l'eau, les petits flots rafraîchissaient leurs pieds, et ils se couchaient pour lire et converser sur l'herbe abondante au pied d'un platane. Étienne pensa à la rivière de son pays, près de laquelle il avait

si souvent erré seul; il revit en imagination ses remous bleus, sa nappe étalée entre les grèves blanches, les panaches d'une oseraie qui chuchotaient à côté dans une lagune, et tout à l'entour, la campagne pacifique endormie dans le silence d'août. Pour la première fois de sa vie, il lisait *par delà l'imprimé*, il achevait tout bas les réponses commencées, il entrevoyait des couleurs et des formes, chaque phrase tombait sur une expérience faite, éveillant non plus une idée sèche, mais un groupe d'émotions, de pressentiments et de souvenirs. Ce qui l'attachait encore à son livre, c'est qu'il y comprenait tout, tant les mots et les tours y étaient simples : les choses y étaient nommées par leur nom, et beaucoup de phrases ressemblaient tout à fait à celles qu'on fait en parlant; même elles étaient plus claires; quand un personnage devenait gai, ou se mettait en colère, ou souhaitait quelque chose, on voyait sa gaieté, sa colère et son désir, comme on voit les cailloux sous une eau de

roche. Mais ce qui séduisait surtout Étienne, c'était la noblesse naturelle des jeunes gens ; ils se parlaient comme les écoliers de la cour, et pourtant ils n'avaient point d'argot, ils n'étaient ni aigres, ni rudes, ni polissons, ni menteurs ; ils ne ressemblaient point à des chiens à l'attache, enclins à mordre ou à se cacher dans leur niche. Ils disaient leur pensée librement, on tenait compte de leur avis, on soumettait les opinions à leur jugement, ils avouaient sans peine leur embarras ou leur erreur ; enfin ils n'admettaient rien qu'après examen, et ils s'enquéraient entre eux des choses qui depuis longtemps inquiétaient Étienne, sans qu'il eût pu trouver par lui-même une réponse ou en obtenir une d'autrui ; ils tâchaient de savoir ce que c'est que la justice, la beauté, la science, et ils en raisonnaient au moyen de petits exemples tirés de la vie courante. Sans doute plusieurs de ces raisonnements demeuraient obscurs pour lui, et certains traits de mœurs lui semblaient

étranges ; mais il se sentait parmi ces jeunes gens comme on se sent avec des amis nouveaux dont on comprendra plus tard toute la conduite, et il lui semblait que s'il avait pu vivre avec Lysis, Charmide, surtout avec Théétète, il aurait été parfaitement heureux.

Tout cela ne se faisait pas aisément, ni vite. Il étudiait le plus qu'il pouvait, et il semblait qu'il n'avancât pas. Il déchiffrait et devinait, mais chaque mois ne faisait que diminuer l'épaisseur du brouillard que l'ignorance de la langue mettait entre lui et le texte ; il en restait toujours assez pour rendre sa vue confuse. Une phrase, parfois cinq ou six lignes, lui arrivaient de loin en loin transparentes et vivantes ; cela le remplissait pour un jour ; le lendemain, il fallait fouiller de plus belle dans le sillon machinal. La rentrée s'était faite, et le cercle des devoirs obligés lui avait retranché la moitié de ses heures ; ses voisins le trouvaient maniaque, et Despretz commençait à le prendre en haine persuadé qu'il voulait le

supplanter en thème grec. Il apprenait pourtant, et de temps en temps trouvait quelque petit moyen pour aider sa mémoire. Il eut l'idée de s'encourager par une sorte de calcul, fit le compte des mots qu'il était obligé de chercher dans une page prise au hasard, puis, un mois après, fit le compte sur une autre page prise de même, et trouva quelque différence à son avantage. Néanmoins, il souffrait et languissait à force d'impatience; il avait vu trop clairement le but; par un excès d'imagination, il imaginait toujours l'avenir comme présent, s'y transportait, s'y installait, puis revenant à lui, s'étonnait de ne pas y être encore. C'était surtout aux études du soir qu'il était libre; il s'asseyait, ouvrait ses livres; un instant après, le lampiste arrivait pour allumer le quinquet qui était au-dessus de sa tête, il levait les yeux pour regarder la figure blafarde de cet homme, sa souquenille bleue tachée d'huile, son geste mécanique et sûr, et trouvait quelque intérêt à voir la petite flamme

bleue jaunir, puis blanchir, lécher le bord de la mèche, enfin s'étendre et faire le cercle. De là, il retombait sur son dictionnaire. Que de fois il en avait lu la préface ! Elle n'était point fort amusante, mais l'auteur y disait *je*, parlait de ses longues recherches, de sa patience, de ses yeux malades, et comme un prisonnier qui voit dans un coin une araignée tisser sa toile, Étienne éprouvait une sorte de sympathie à son endroit. Deux ou trois élèves, ses prédécesseurs, avaient laissé sur la couverture leur signature avec leur paraphe ; il s'oubliait à conjecturer quelles sortes de gens c'étaient, et s'il eût dû souhaiter leur connaissance. A ce moment, la mémoire lui revenait, il se reprochait d'avoir perdu vingt minutes, et doutait de son courage. Ces moments étaient les plus tristes, car il y portait l'exagération des captifs et des solitaires, et ne savait rien se pardonner. Il se jugeait d'après une minute, et se disait de bonne foi : « Je suis un être sans volonté, une petite fille », lorsque, au

matin, soufflant sur ses doigts et se bouchant les oreilles, il se replongeait de toute sa force dans le travail qui le rebutait.

Vers le mois d'avril, il eut de meilleurs motifs pour se défier de lui-même. Il avait beaucoup grandi, et le printemps faisait monter la sève dans les arbres. Les bourgeons des peupliers suintaient, crevant leur tunique, et les hirondelles babillaient sur la crête des murs. Il y avait dix-huit mois qu'il n'avait couru librement dans la campagne, et la maigre nourriture du réfectoire n'était pas propre à fortifier les nerfs. Une sorte d'amollissement descendit en lui. Les choses pénibles lui parurent plus pénibles, et les choses agréables lui semblèrent n'avoir plus de goût. Son Platon lui-même le laissait inerte; les plus vives images des dialogues se trouvaient ternes auprès des souvenirs et des rêves intenses qui se développaient malgré lui dans son cerveau. Parfois l'idée de la campagne lointaine se levait en lui avec une angoisse

délicieuse, et la chambre de son père lui paraissait un paradis; les objets qu'il ne connaissait pas le remuaient plus violemment encore; quelques récits des deux Espagnols, çà et là un mot sur la mer, sur l'attitude penchée des navires, sur des goélands qui volent auprès des falaises, le jetaient dans une sorte d'extase douloureuse. Il se contraignait bien à lire, mais il n'entendait plus qu'à demi le sens des mots, parfois il cessait tout à fait de l'entendre, et son esprit s'en allait au loin, emporté comme par un coup de vent. Il fit plusieurs devoirs mauvais, dont les bévues saillantes lui méritèrent des reproches très vifs; les maîtres jugèrent qu'il se relâchait, et les écoliers le regardèrent d'un air narquois; contre son ordinaire, il ne sentit ni les railleries, ni les reproches; les mots durs ou piquants arrivaient sur lui, mais ne s'enfonçaient pas. Il se donna tort, et se fit plusieurs raisonnements, mais ces raisonnements demeuraient suspendus en l'air, comme de simples construc-

tions de fantaisie, et il lui semblait qu'ils n'étaient pas pour lui. Il pensa à l'obligation où il était de payer sa pension, à la querelle permanente qu'il avait avec M. Carpentier, au travail pénible qu'il avait fait et rendait inutile ; à son grand étonnement et à sa grande alarme, il trouva que ces idées si efficaces autrefois n'avaient plus de prise. La vérité était pour lui comme une lumière claire, mais sans chaleur ; encore cette clarté était rare ; il dormait lourdement, quand le rêve ne l'envahissait pas ; dans les intervalles de bon sens, il se disait qu'il était fou, plus souvent qu'il était lâche : cela le rejetait sur ses livres, mais les choses en restaient là.

Une fibre, cependant, ne s'était point relâchée en lui ; il ne sophistiquait point avec lui-même, et ne s'excusait pas. Au lieu d'écarter le reproche intérieur comme désagréable, il s'y appesantissait et se l'enfonçait volontairement avec une sorte de contentement amer. Ce qui lui aurait fait le plus de bien, c'était

une conversation sensée et amicale, un bon raisonnement prononcé par d'autres lèvres, un discours calme, par exemple ceux de Socrate ou de Céphale. Il y pensait passionnément, il se figurait une âme et une attitude tranquilles ; il lui semblait que l'accent vibrant d'une parole précise et réfléchie eût suffi pour le sauver. Il était comme un nageur harassé, aveuglé par les éclaboussures de vagues, et qui attend une voix pour savoir de quel côté est la terre. Il avait besoin d'un autre ; mais il aurait plutôt parlé aux bancs et aux murs qu'à ses maîtres et à ses camarades. Ses sentiments étaient trop violents, trop intimes, trop singuliers ; il se représentait des airs étonnés ou railleurs, des rebuffades ; autant valait pour guérir une plaie l'exposer à des meurtrissures. Faute d'un ami, il essaya d'écrire ses pensées, de se traiter comme un sujet de composition française. Mais il était bien loin du détachement nécessaire à une telle œuvre. Il mit sur le papier les raisons qui pouvaient

l'engager à sortir de son inertie, et quoique d'ordinaire il rédigeât avec une facilité extrême, il eut besoin d'efforts énormes pour achever cette pauvre page si simple. La page relue, il la jugea correcte, l'approuva de tête, vit que les points et les virgules étaient bien mis, et ne se trouva pas changé. Il n'imaginait plus un seul autre moyen, et, le matin, se mettait avec une obstination dure, une sorte de désespoir froid, à la besogne, comme le nageur qui, ayant usé ses forces, sent qu'il coule, et cependant continue jusqu'à la dernière minute à remuer les jambes et les bras. Il était trop jeune pour gouverner une machine humaine et ne savait que répéter dix fois, cent fois, et encore cent fois, le même effort.

Un jour, pendant la grande récréation, à cinq heures, il était allé dans une salle vide et demeurait appuyé contre le mur, les yeux fixes sans rien voir; la tête avait travaillé démesurément pendant l'étude, et sa plus grande envie était de trouver un coin sombre

où il ne fût obligé de faire aucun mouvement. Bernard entra avec son air allègre, décrocha des fleurets et se mit à pester contre le maître d'armes qui n'était pas encore arrivé. « Cet animal-là a rencontré un *pays* et boit la goutte. C'est toi, Étienne? Qu'est-ce que tu fais là dans ton coin, tu as l'air d'une araignée collée au mur? Passe-moi donc les masques, ils sont sur ta tête. Bien; maintenant les plastrons. A mon tour, que je t'équipe. Laisse donc, qu'est-ce que tu as à dire, cela nous fera passer une demi-heure. Allons, ma chère demoiselle, pas de façons, je vous en prie; tenez, je joins les mains; faut-il se mettre à genoux? Me voilà à vos genoux. Laissez-moi vous mettre ce joli chapeau en fil de fer, cela rehaussera vos cheveux; et ce justaucorps en buffle qui bouffe sur le corsage, est-ce que vous croyez que vous n'en êtes pas embellie; Toutes les femmes mettent du coton, vous mettez du buffle. Là, il est presque aussi bien que la lingère. Voulez-vous permettre à votre

serviteur de vous offrir le bras, et de vous conduire à l'endroit où vous pourrez le mieux déployer vos grâces? Ici; la poitrine effacée, la jambe droite en avant, le jarret plié comme pour la danse. Fendez-vous. Tiens, il se fend; Paf, pif! Comment, mon gaillard, mais tu sais tenir un fleuret? En avant-deux, chassez, croisez. — Ah çà! mais il a des principes! Est-ce que tu as appris cela aussi dans Platon?

— Non; mais il y a trois ans, je tirais avec mon père.

— Eh bien! je lui fais mon compliment, à monsieur ton père. Pas mal, cela va. Nous avons la main un peu rouillée, mais cela va revenir. Fritt, fratt, fritt, patatrac! Allons, il a le poignet léger. Sais-tu que tu es beaucoup plus amusant que mon ivrogne? Ce vieux drôle-là est imbibé d'eau-de-vie dehors et dedans; cela m'empêche d'avancer franchement, il a l'odeur trop forte. Et tu te remues, toi. Hurrah! patrata, en avant! Au moins on

a le plaisir de ne pas tirer contre une souche. Touché ! Non. Encore une fois ? Non. A ton tour. Déhanche-toi donc, ce n'est pas une leçon. A toi, à moi. Cela grise ! Ils répètent tous qu'il faut du calme, nous en avons de reste à l'étude. Mais ici c'est jour de bal. Je danserais sur la tête ! Bravo ! cela sent la pierre à fusil. Hurrah ! pouf, patatra, pif paf ! » Et il rompait, sautait à droite, à gauche, s'aplatissait presque, se donnait autant de mouvement que les quatre ailes de quatre moulins.

Ils étaient en nage et allèrent se laver à la fontaine. Le soir à souper, Étienne engloutissait les morceaux de pain, seule chose qui fût à discrétion. « Si le père Carpentier te voyait, dit Bernard, il fermerait la salle d'armes. Nous allons lui manger cinq sous de plus par journée. » Et le lendemain : « Allons ! Étienne, il faut manger encore aujourd'hui cinq sous à M. Carpentier. » — Le surlendemain : « Étienne, tu te relâches ; nous ne mangerons que trois sous au père Carpentier.

— Étienne, si tu avais le sentiment du devoir, tu avalerais tout et la corbeille avec. — Étienne, Platon déclare que la nourriture en soi c'est la nourriture en moi. — Étienne, le premier devoir de l'homme, c'est d'être creux jusqu'aux talons. — Étienne, un philosophe doit se pénétrer de la substance des choses. » Et tout en plaisantant, il l'emmenait à chaque récréation, lui endossait le harnais, et fonçait sur lui avec une ardeur de sous-lieutenant. Étienne le recevait en silence, et ferrailait avec un plaisir dont il ne se fût jamais douté. L'irritation intime, la douleur sombre qui le pénétrait, trouvaient là une issue ; il était même imprudent, et Bernard s'étonnait de le voir, lui si froid et si concentré, se livrer, se lancer violemment, les dents serrées, en homme qui ne se soucie de rien, pourvu qu'à son tour, il puisse frapper. En même temps, la sève animale qui avait fermenté prenait son cours. Les muscles déraidis se tendaient et jouaient l'un sur l'autre, avec des sensations

de bien-être étrange, la poitrine respirait amplement, le sang poussait aux joues ses ondées de pourpre, une couleur saine avivait la peau qui frémissait. Quand il rentrait à l'étude, ses fougues de cervelle étaient moindres; son attention n'avait plus que des saccades rares, et commençait sans trop d'effort à s'étaler uniformément sur les objets. Le printemps finissait, et la beauté des jours, atténuée par l'habitude, ne le blessait plus de sensations trop vives. Il reprenait confiance en lui-même et parvenait par degrés à se trouver comme autrefois maître de son attention et de son travail.

Quand son intelligence eut repris son train accoutumé, il se trouva qu'elle était autre. Étienne demeura assez longtemps sans se rendre compte de ce changement. Il s'y efforçait pourtant; dans les longs silences de la vie solitaire, on remarque les moindres circonstances, et l'on s'enquiert incessamment de soi. En tout cas, un point était visible, c'est que des

choses qui auparavant l'ennuyaient, maintenant ne l'ennuyaient plus. Il laissait là les rians prologues de son Platon, les descriptions, les moqueries, toutes les portions animées et pittoresques, qui seules autrefois l'intéressaient, et il s'enfonçait dans le cœur du dialogue. Il se pénétrait du raisonnement, et finissait par en posséder tous les anneaux, comme dans une démonstration de géométrie. Il s'étonnait de voir des conclusions très grandes, très lointaines, extraites par degrés de petites vérités familières et toutes palpables, et souvent il passait des heures à regarder la chaîne qui les unissait. Il tâchait de deviner en quoi consistait cette merveilleuse chaîne, mais il n'y réussissait pas encore. Cependant des chaînes semblables se forgeaient par contre-coup dans son esprit; il prenait les habitudes de son auteur, et ses idées aussi s'alignaient en files. Beaucoup de travaux lui devenaient plus aisés, entre autres les problèmes d'algèbre; plusieurs matières lui apparaissaient sous un nouveau

jour, surtout la géométrie et la grammaire. Il arrangeait en diverses façons les théorèmes et les règles, cherchait pourquoi on avait choisi tel ordre plutôt que tel autre, contredisait, se déjugait et finissait par approuver et comprendre. La conversation avait commencé entre lui et les esprits compréhensifs qui savent grouper les idées. Il atteignit lui-même les premières vues d'*ensemble*. Les tableaux de M. Sprengel qu'on lui avait présentés et qu'il avait employés comme un compartiment de bois, une sorte de cadre et d'outil utile, lui ouvraient enfin des perspectives. Il parvenait à embrasser une période, à sentir des liaisons, à saisir fermement des conséquences, à poursuivre un raisonnement, à soutenir une assertion par l'appel des preuves. Le grand réseau rigide par lequel toutes les choses et toutes les idées sont liées entre elles, commençait à lui devenir sensible. Mais ce n'était qu'un sentiment et une divination sourde; il étendait la main par habitude d'une maille vers une autre

maille, en tâtonnant comme un homme dans une cave. Il arrachait, par-ci par-là, quelques fragments de chaîne, et en demeurait là. Au reste, il ne s'en affligeait guère. Il avait parfois des désappointements prolongés, mais plus d'abattements ni de faiblesses. Son âme entière se tendait comme un ressort nouvellement trempé, longuement éprouvé, inutilement ployé, qui infatigablement se redresse et se redressera, si grand que soit le poids dont on le charge, et si lente que soit la poussée par laquelle il se soulèvera.

Un soir, après plusieurs jours de sécheresse et comme il s'était fatigué en vain à chercher quelque arrangement plus vaste, il effaça comme un coup d'éponge tous les raisonnements de sa cervelle, et s'accouda pour relire une vingtième fois le charmant *Hippias*. L'exquise ironie de Socrate le pénétra d'un plaisir encore plus vif que d'ordinaire. Il pensa au sourire si fin de son père, surtout pendant les conversations politiques, par exemple lors-

que le maire, un bel homme riche et rougeaud faisait visite, se laissait questionner et prenait les moqueries pour des compliments. Le pauvre maire, comme Hippias, était emphatique et se trouvait fort dérouté quand le père d'Étienne, comme Socrate, ramenait le raisonnement aux petits événements de la vie courante, aux exemples de ferme, de boutique, et de comptoir. Étienne rêvait à cela lorsque tout d'un coup il remarqua ce mot : les petits exemples simples. Au même instant, il vit que toutes les questions de Socrate commençaient par de petits exemples simples, et par plusieurs de la même espèce. Un instant après, son algèbre, sa géométrie et sa grammaire lui passèrent devant l'esprit, et il vit aussi qu'elles commençaient par de petits exemples simples. Il s'arrêta un moment ici, à propos d'une difficulté récente. Il n'avait compris que confusément certains termes d'algèbre, et se dit que certainement c'est parce que les livres ne donnaient pas assez d'exemples simples. Il en

chercha, et quand il les eut trouvés, la confusion se changea en clarté complète. Sa joie déborda. Comme emporté par un grand élan, il considéra ces termes éclaircis et vit qu'ils étaient plus simples que les suivants, et tout d'un trait s'attacha à ce mot : plus simples. Plus simples, c'est-à-dire plus semblables aux premiers, aux choses qu'on a vues et palpées, qu'on tient sous la main, qu'on peut revoir et palper à volonté, demain, aujourd'hui même.

Cela fit une grande clarté; il apercevait un ordre en toute recherche. De cette sorte de sommet où il était parvenu, il fit rapidement trois ou quatre excursions en différents sujets où les mois précédents il n'entrait qu'avec peine. Les barrières tombaient; il lui sembla que son esprit pouvait courir désormais en liberté et avec toute sûreté dans l'espace sans limite. Le souper vint, puis l'heure du coucher et il se trouva au dortoir sans en avoir conscience. Il demeura assis sur son lit et s'oublia

ainsi jusqu'à ce que le surveillant vînt l'avertir. Il dormit à peine, et, le lendemain, en se levant, ne se trouva pas fatigué. Le train régulier des classes, les appels de la cloche, toutes les portions automatiques de sa vie lui semblaient commodes, après lui avoir paru insurmontables. La pension était une mécanique pour avertir l'esprit des choses nécessaires, et lui ôtait le souci des choses inutiles; M. Carpentier et les maîtres d'étude étaient des domestiques excellents pour mener et panser la bête. Quantité de petits désagréments, toutes les piqûres quotidiennes, passaient pour lui inaperçus; il était tout entier ailleurs.

Surtout, il ne se sentait plus isolé, il vivait en tête à tête avec une pensée vivante, qui ne le laissait jamais sans émotion. Le stoïcisme froid, la résignation dure, avaient disparu. Un flot tumultueux et fécondant de grands désirs les avaient recouverts et comme noyés. Il ne pâtissait plus, il agissait, continûment, chau-

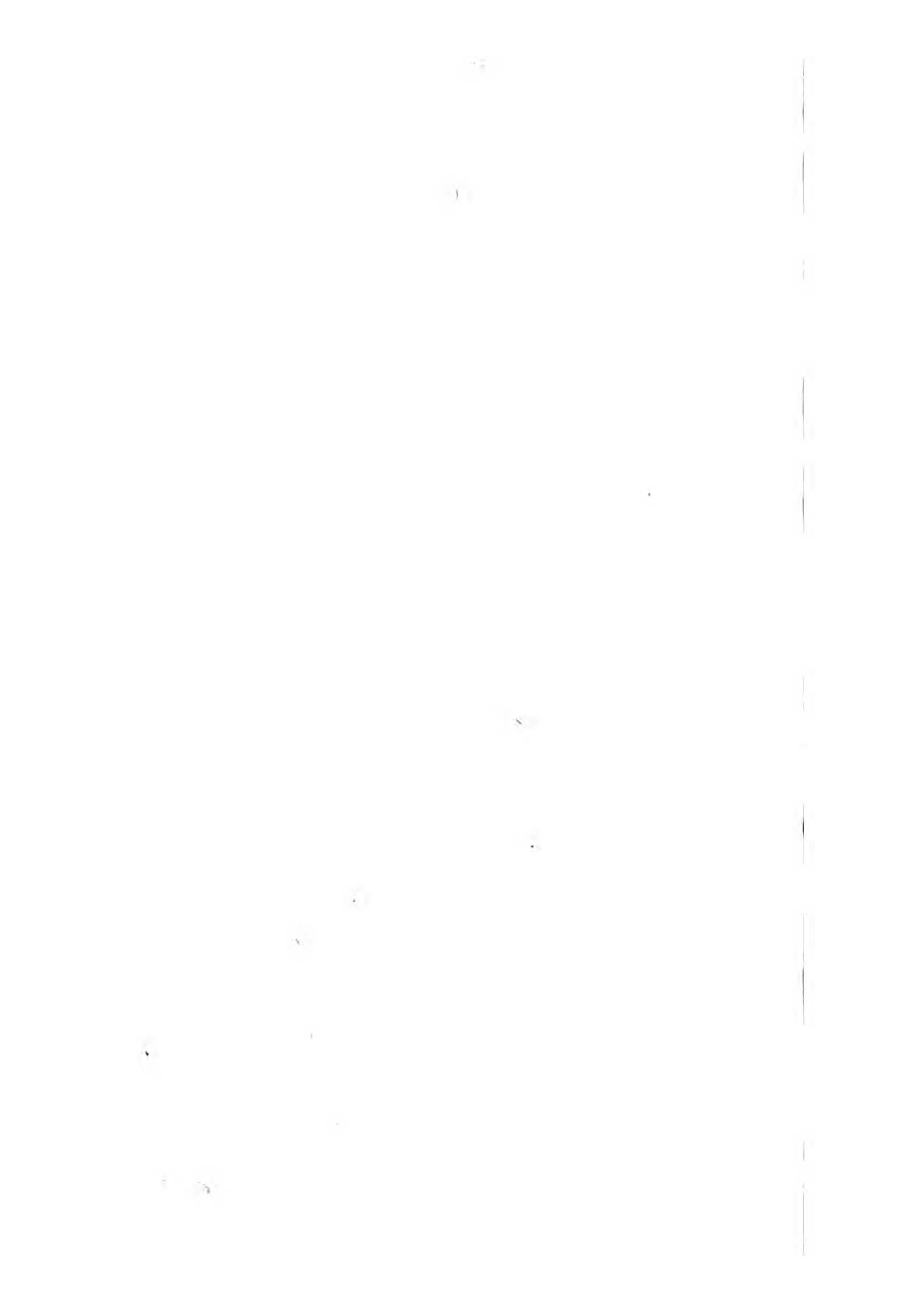
dement, avec toute la fougue de la verve; la gaieté elle-même commençait à percer. Il ne répondait plus aux duretés par le silence ou par un sarcasme; une expression de bonne humeur détendait ses traits tirés. Un soir même on l'entendit chantonner, et il fit à table l'éloge du bœuf, qui était plus dur encore que de coutume : « Étienne, dit Bernard, le père Carpentier t'a subventionné, c'est sûr. Pour combien de pruneaux cuits as-tu vendu ta conscience? Tu vas nous prouver, à présent, que ta rincure de bouteille est du vin de Malaga. Malheureux, quand tu descendras dans les Champs-Élysées, que te diront tes nobles ancêtres? Rappelle-toi ce beau mot d'un roi de France : Si la vérité était exilée du reste de la terre, elle se réfugierait au fond des estomacs. » — Étienne sourit. — « Tu seras donc toujours la bouteille à l'encre! » — Étienne sourit encore. — « Kokoriko, fit Bernard; mon garçon, tu as l'air d'une poule qui vient de faire un œuf! » Il étendit les bras avec solennité,

comme pour lui donner sa bénédiction, puis se tournant vers l'assistance : « Kokoriko, allez donc, vous autres ; la mère et le petit se portent bien. »



IX

LA LUTTE



IX

LA LUTTE

L'idée d'Étienne n'était point neuve, mais elle l'était pour lui, ce qui revenait au même; comme tous les jeunes gens, il y crut trop, et après en avoir usé, il en abusa. Dans son premier élan, il avait imaginé que toute recherche allait lui devenir aisée, et que, la digue étant rompue, le flot des découvertes allait couler comme aux premiers jours. Il ne savait pas tenir compte du temps, de l'occasion, du travail souterrain des forces animales; par une idée exagérée de sa puissance, il se croyait toujours maître, à son heure et pour tout le

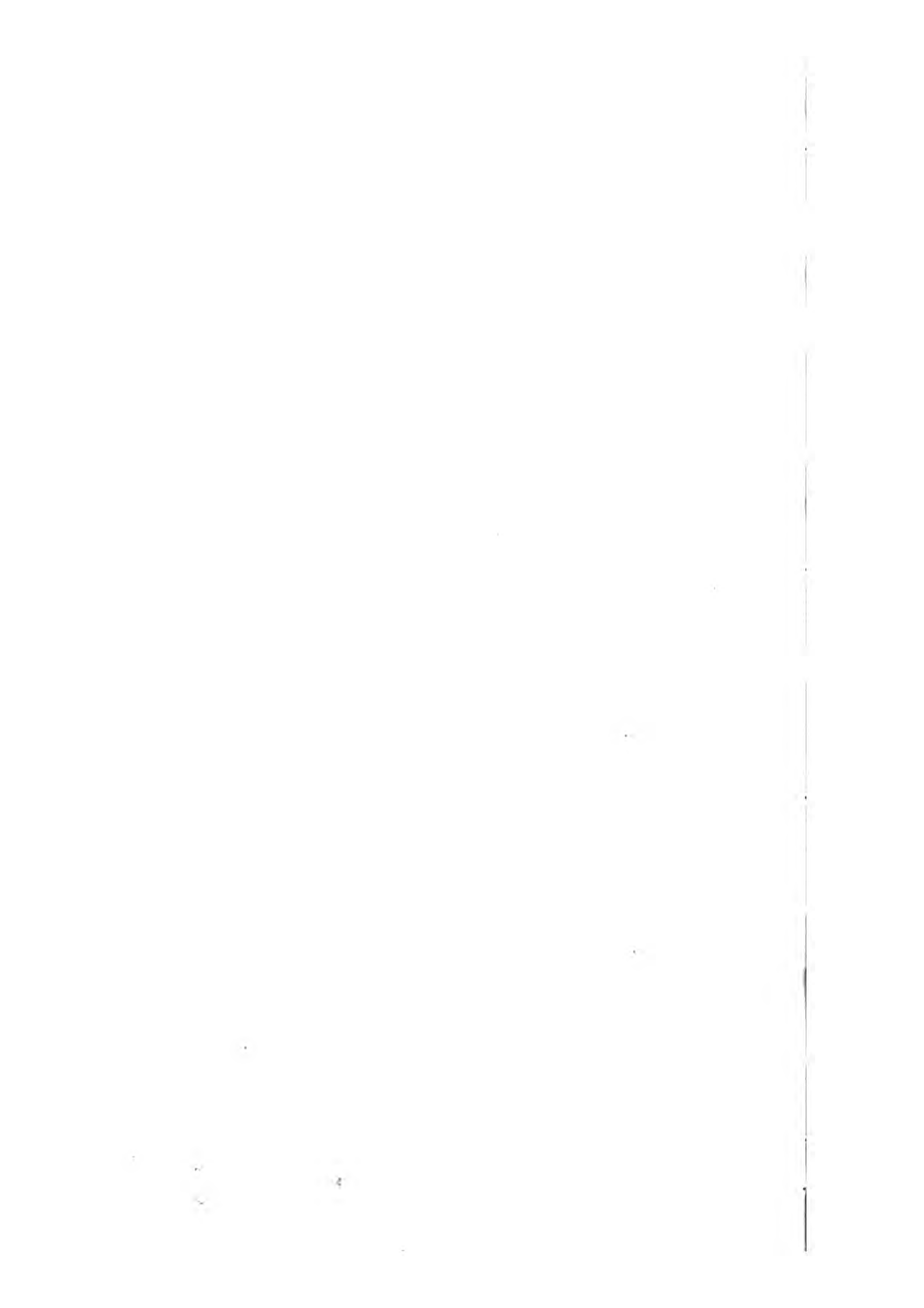
temps qu'il voudrait, de penser et de vouloir. Il s'impatientait, s'étonnait de sa langueur et de ses échecs. Il avait trop peu navigué encore pour savoir combien souvent craque et dévie la pauvre barque où nous ramons.

Néanmoins, il commençait à regarder autour de lui, et, pacifié à demi par le travail et par l'étude, il souhaitait involontairement rompre la vieille barrière qui le séparait des autres. Mais ses avances furent rebutées avec dureté, même avec amertume, plus encore par les maîtres que par les élèves, et au collège plus encore qu'à la pension. On lui avait fait une renommée; pendant longtemps il ne s'en était point soucié; et maintenant, pour l'avoir négligée, il la subissait.

.....

TABLE DES MATIÈRES

PRÉFACE	5
NOTE DES ÉDITEURS	53
I. — La secousse	55
II. — L'éveil.	67
III. — Le voyage	89
IV. — La pension.	105
V. — Les études	129
VI. — La science	155
VII. — L'épreuve	173
VIII. — Premières idées	197
IX. — La lutte	231



LIBRAIRIE HACHETTE ET C^{ie}

BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79, A PARIS

LES
GRANDS ÉCRIVAINS FRANÇAIS

ÉTUDES SUR LA VIE
LES ŒUVRES ET L'INFLUENCE DES PRINCIPAUX AUTEURS
DE NOTRE LITTÉRATURE

Notre siècle a eu, dès son début, et lèguera au siècle prochain un goût profond pour les recherches historiques. Il s'y est livré avec une ardeur, une méthode et un succès que les âges antérieurs n'avaient pas connus. L'histoire du globe et de ses habitants a été refaite en entier; la pioche de l'archéologue a rendu à la lumière les os des guerriers de Mycènes et le propre visage de Sésostri. Les ruines expliquées, les hiéroglyphes traduits ont permis de reconstitué l'existence des illustres morts, parfois de pénétrer jusque dans leur âme.

Avec une passion plus intense encore, parce qu'elle était mêlée de tendresse, notre siècle s'est appliqué à faire revivre les grands écrivains de toutes les littératures, dépositaires du génie des nations, interprètes de la pensée des peuples. Il n'a pas manqué en France d'érudits pour s'occuper de cette tâche; on a publié les œuvres et débrouillé la biographie de ces hommes fameux que nous chérissons comme des ancêtres et qui ont contribué, plus même que les princes et les capitaines, à la formation de la France moderne, pour ne pas dire du monde moderne.

Car c'est là une de nos gloires, l'œuvre de la France a été accomplie moins par les armes que par la pensée, et l'action de notre pays sur le monde a toujours été indépendante de ses triomphes militaires : on l'a vue prépondérante aux heures les plus douloureuses de l'histoire nationale. C'est pourquoi les maîtres esprits de notre littérature intéressent non seulement leurs descendants directs, mais encore une nombreuse postérité européenne éparse au delà des frontières.

Depuis que ces lignes ont été écrites, en avril 1887, la collection a reçu la plus précieuse consécration. L'Académie française a bien voulu lui décerner une médaille d'or sur la fondation Botta. « Parmi les ouvrages présentés à ce concours, a dit M. Camille Doucet dans son rapport, l'Académie avait distingué en première ligne la *Collection des Grands Écrivains français...* Cette importante publication ne rentrait pas entièrement dans les conditions du programme, mais elle méritait un témoignage particulier d'estime et de sympathie. L'Académie le lui donne. » (Rapport sur le concours de 1894.)

J.-J. JUSSERAND.

LIBRAIRIE HACHETTE ET C^{ie}

BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79, A PARIS

LES
GRANDS ÉCRIVAINS FRANÇAIS

ÉTUDES SUR LA VIE
LES ŒUVRES ET L'INFLUENCE DES PRINCIPAUX AUTEURS
DE NOTRE LITTÉRATURE

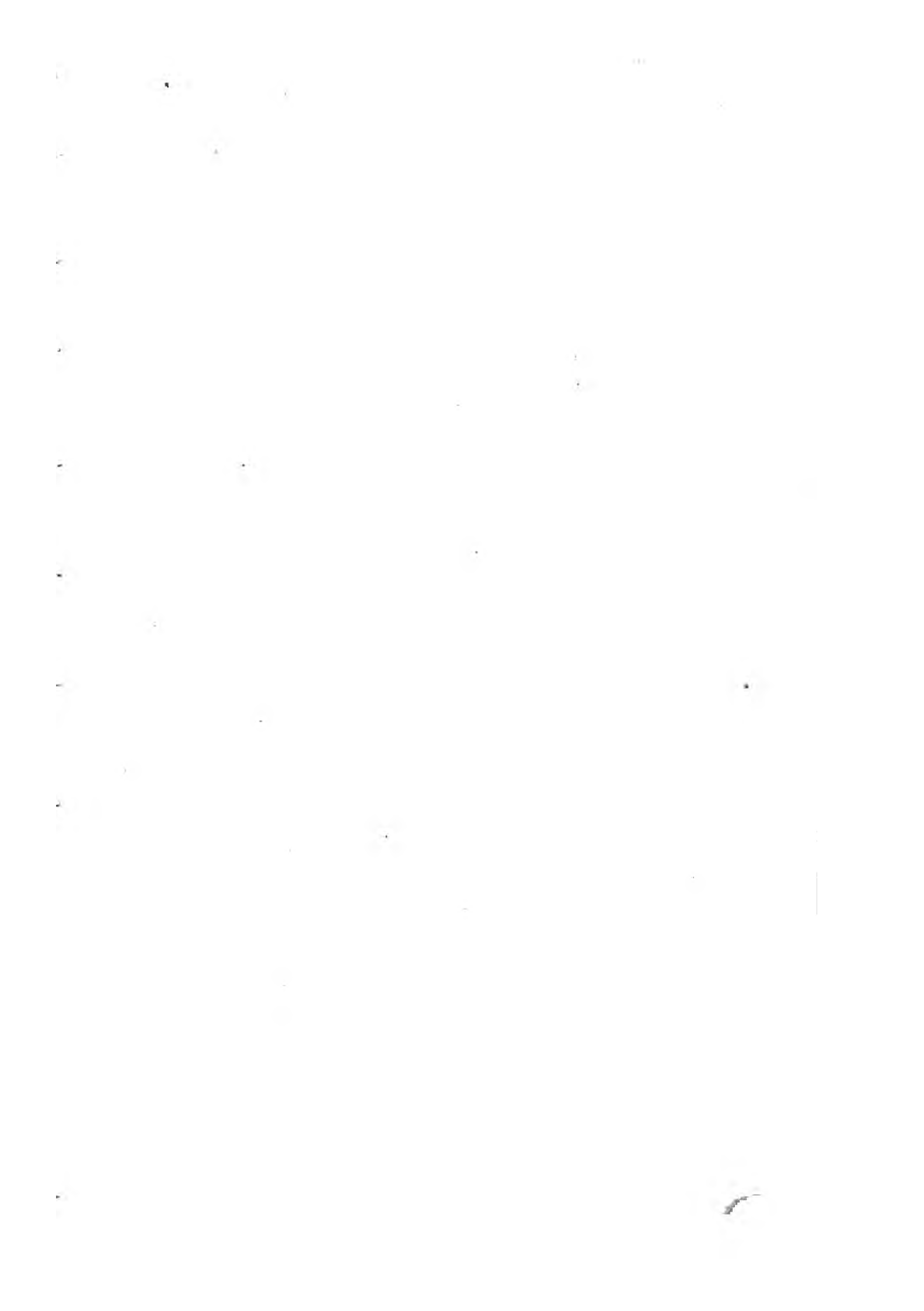
Chaque volume in-16, orné d'un portrait en héliogravure, broché. 2 fr.

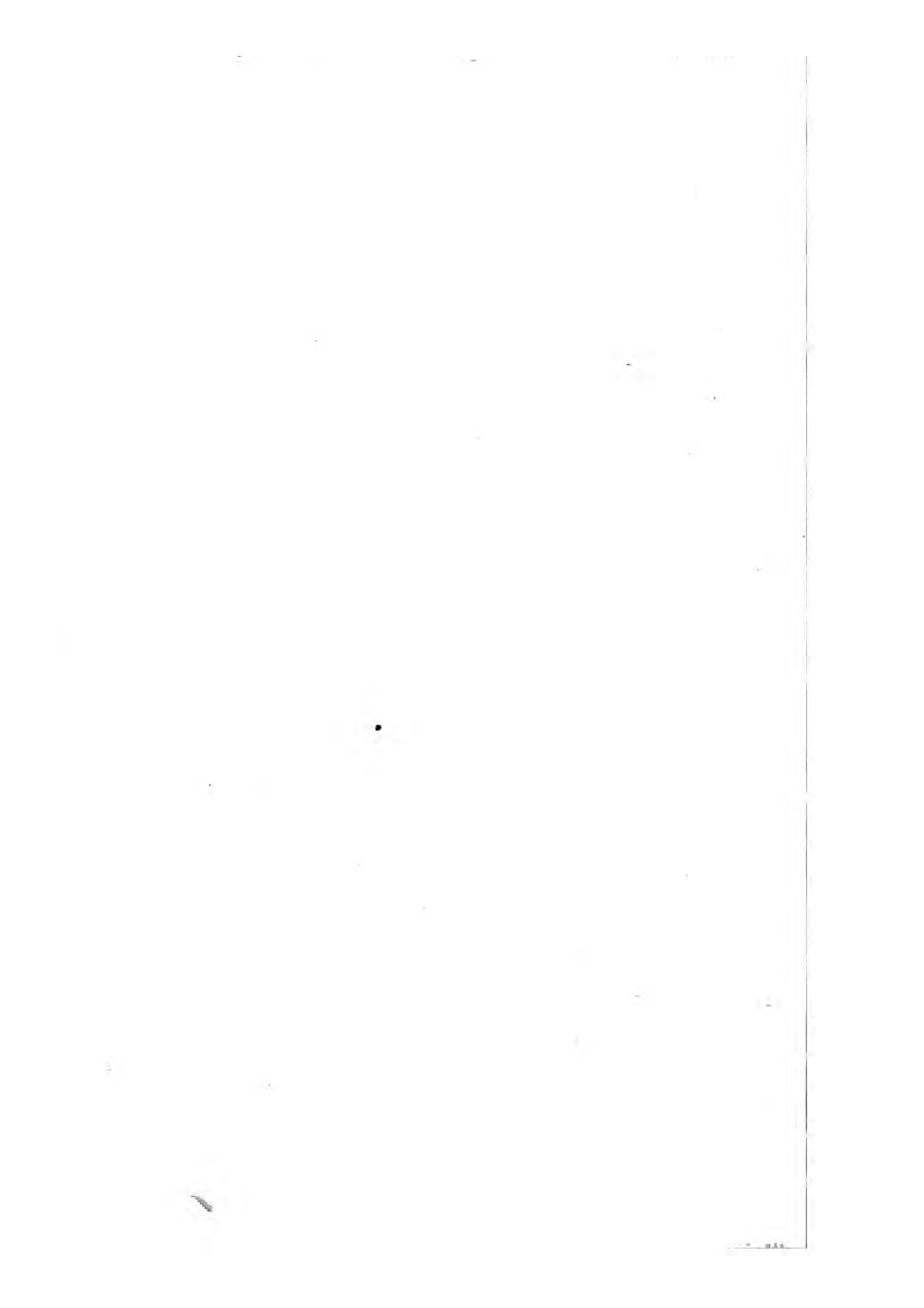
LISTE DANS L'ORDRE DE LA PUBLICATION

DES 53 VOLUMES PARUS

- VICTOR COUSIN, par M. *Jules Simon*, de l'Académie française.
- MADAME DE SÉVIGNÉ, par M. *Gaston Boissier*, secrétaire perpétuel de l'Académie française.
- MONTESQUIEU, par M. *Albert Sorel*, de l'Académie française.
- GEORGE SAND, par M. *E. Caro*, de l'Académie française.
- TURGOT, par M. *Léon Say*, de l'Académie française.
- THIERS, par M. *P. de Rémusat*, sénateur, de l'Institut.
- D'ALEMBERT, par M. *Joseph Bertrand*, de l'Académie française, secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences.
- VAUVENARGUES, par M. *Maurice Paléologue*.
- MADAME DE STAEL, par M. *Albert Sorel*, de l'Académie française.
- THÉOPHILE GAUTIER, par M. *Maxime Du Camp*, de l'Académie française.
- BERNARDIN DE SAINT-PIERRE, par M. *Arvède Barine*.
- MADAME DE LAFAYETTE, par M. le comte *d'Haussonville*, de l'Académie française.
- MIRABEAU, par M. *Edmond Rousse*, de l'Académie française.
- RUTEBEUF, par M. *Clédat*, professeur de Faculté.
- STENDHAL, par M. *Édouard Rod*.
- ALFRED DE VIGNY, par M. *Maurice Paléologue*.
- BOILEAU, par M. *G. Lanson*.
- CHATEAUBRIAND, par M. *de Lescure*.
- FÉNELON, par M. *Paul Janet*, de l'Institut.

- SAINT-SIMON, par M. *Gaston Boissier*, secrétaire perpétuel de l'Académie française.
- RABELAIS, par M. *René Millet*.
- J.-J. ROUSSEAU, par M. *Arthur Chuquet*, professeur au Collège de France.
- LESAGE, par M. *Eugène Lintilhac*.
- DESCARTES, par M. *Alfred Fouillée*, de l'Institut.
- VICTOR HUGO, par M. *Léopold Mabilleau*, professeur de Faculté.
- ALFRED DE MUSSET, par M. *Arvède Barine*.
- JOSEPH DE MAISTRE, par M. *George Cogordan*.
- FROISSART, par Mme *Mary Darmesteter*.
- DIDEROT, par M. *Joseph Reinach*.
- GUIZOT, par M. *A. Bardoux*, de l'Institut.
- MONTAIGNE, par M. *Paul Stapfer*, professeur de Faculté.
- LA ROCHEFOUCAUD, par M. *J. Bourdeau*.
- LACORDAIRE, par M. le comte *d'Haussonville*, de l'Académie française.
- ROYER-COLLARD, par M. *E Spuller*.
- LA FONTAINE, par M. *G. Lafenestre*, de l'Institut.
- MALHERBE, par M. le duc *de Broglie*, de l'Académie française.
- BEAUMARCHAIS, par M. *André Hallays*.
- MARIVAUX, par M. *Gaston Deschamps*.
- RACINE, par M. *G. Larroumet*, de l'Institut.
- MÉRIMÉE, par M. *Augustin Filon*.
- CORNEILLE, par M. *G. Lanson*.
- FLAUBERT, par M. *Émile Faguet*, de l'Académie française.
- BOSSUET, par M. *Alfred Rébelliau*.
- PASCAL, par M. *É. Boutroux*, membre de l'Institut.
- FRANÇOIS VILLON, par M. *G. Paris*, de l'Académie française.
- ALEXANDRE DUMAS PÈRE, par M. *Hippolyte Parigot*.
- ANDRÉCHÉNIER, par M. *Émile Faguet*, de l'Académie française.
- LA BRUYÈRE, par M. *Morillot*, professeur de Faculté.
- FONTENELLE, par M. *Laborde-Milaâ*.
- CALVIN, par M. *A. Bossert*, inspecteur général de l'Instruction publique.
- VOLTAIRE, par M. *G. Lanson*.
- MOLIÈRE, par M. *G. Lafenestre*, de l'Institut.
- AGRIPPA D'AUBIGNÉ, par M. *S. Rocheblave*.
- Chaque volume, format in-16, broché, avec un portrait en héliogravure. 2 fr.*





H. TAINÉ

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE



ÉTIENNE MAYRAN

— FRAGMENTS —

AVEC UNE PRÉFACE

DE

PAUL BOURGET

de l'Académie française.



PARIS

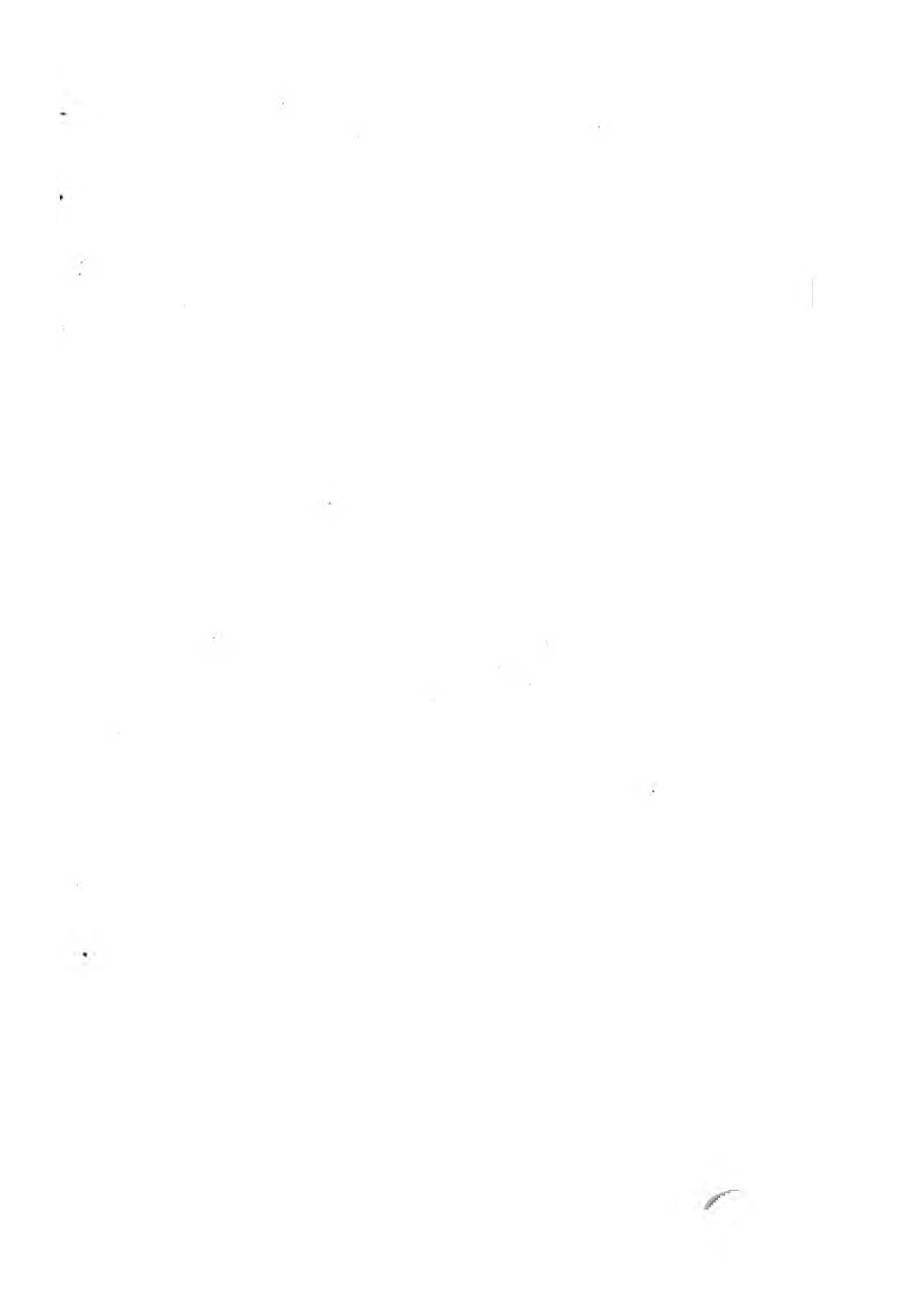
LIBRAIRIE HACHETTE ET C^{ie}

79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

1910

3 fr. 50





BIBLIOTHÈQUE VARIÉE, FORMAT IN-16

A 3 FR. 50 LE VOLUME

ÉTUDES ET QUESTIONS HISTORIQUES

ARVÈDE BARINE (A.) : *Saint François d'Assise*..... 1 vol.
La jeunesse de la Grande Demoiselle (1627-1652)..... 1 vol.
Louis XIV et la Grande Demoiselle (1653-1692)..... 1 vol.

BERGER (Eug.) : *Le vicomte de Mirabeau (1754-1792)*..... 1 vol.

BOISSIER, de l'Académie française :
Cicéron et ses amis..... 1 vol.
La religion romaine d'Auguste aux Antonins..... 2 vol.
Promenades archéologiques : Rome et Pompéi..... 1 vol.
Nouvelles promenades archéologiques, Horace et Virgile..... 1 vol.
L'Afrique Romaine, promenades archéologiques en Algérie et en Tunisie..... 1 vol.
L'opposition sous les Césars..... 1 vol.
La fin du paganisme..... 2 vol.
Tacite..... 1 vol.
La conjuration de Catilina..... 1 vol.

BONET-MAURY (G.) : *Le congrès des religions à Chicago en 1893*..... 1 vol.
L'Islamisme et le Christianisme..... 1 vol.
France, Christianisme et Civilisation..... 1 vol.

BRUNET, député : *La France à Madagascar*..... 1 vol.

CHARMES, de l'Institut : *Études historiques et diplomatiques*..... 1 vol.

CHAVANON et SAINT-YVES : *Joaachim Murat (1767-1815)*..... 1 vol.

COYNART (Ch. de) : *Les malheurs d'une grande dame sous Louis XV*..... 1 vol.
Une petite nièce de Lauzun..... 1 vol.

DEHERAIN (H.) : *L'expansion des Boërs au XIX^e siècle*..... 1 vol.

DIEULAFOY (H.), de l'Institut : *Le roi David*..... 1 vol.

DU CAMP (M.), de l'Académie française : *Les convulsions de Paris*..... 4 vol.

ESMEIN (A.), de l'Institut : *Gouverneur Morris*..... 1 vol.

ESTOURNELLES DE CONSTANT (baron d') : *La vie de province en Grèce*..... 1 vol.

FLEURY (comte) : *Les drames de l'histoire*..... 1 vol.

FUNCK-BRENTANO (F.) : *Légendes et archives de la B. Stille*..... 1 vol.
 Ouvrage couronné par l'Académie française.
Le drame des poisons..... 1 vol.
L'affaire du collier..... 1 vol.

FUNCK-BRENTANO (F.) (suite) :
La mort de la reine..... 1 vol.
Les nouvellistes..... 1 vol.

GEBHART (E.), de l'Académie française : *L'Italie mystique*..... 1 vol.
Moines et papes..... 1 vol.
Au son des cloches..... 1 vol.
Conteurs florentins du moyen âge..... 1 vol.
D'Ulysse à Panurge..... 1 vol.

GUIRAUD : *Fustel de Coulanges*..... 1 vol.
 Ouvrage couronné par l'Académie française.

HAUREAU (B.), de l'Institut : *Bernard Dédicieux et l'Inquisition albigeoise*..... 1 vol.

HUBNER (comte de) : *Sixte-Quint d'après des correspondances diplomatiques inédites*..... 2 vol.

JACQUIN (F.) : *Les chemins de fer pendant la guerre de 1870-1871*..... 1 vol.

JULLIAN (G.) : *Vercingétorix*..... 1 vol.
 Ouvr. couronné par l'Académie française.

JUSSERAND (J.) : *La vie nomade et l'Angleterre au XIV^e siècle*..... 1 vol.
 Ouvrage couronné par l'Académie française.
L'épopée mystique de William Langland..... 1 vol.

LANGLOIS (Ch.-V.) : *Questions d'histoire et d'enseignement*..... 1 vol.
La société française au XIII^e siècle..... 1 vol.
La vie en France au moyen âge..... 1 vol.

LEROY-BEAULIEU (A.), de l'Institut : *Un homme d'Etat russe (Nicolas Milutine). Etude sur la Pologne et la Russie (1855-1872)*..... 1 vol.

LUCE (S.) : *Jeanne d'Arc à Domrémy*..... 1 vol.
La France pendant la guerre de Cent Ans..... 1 vol.

MÉZIÈRES, de l'Académie française : *Silhouettes de soldats*..... 1 vol.

MONTEGUT (E.) : *Choses du Nord et du Midi*..... 1 vol.

ROSEBERY (lord) : *Napoléon, la dernière phase*..... 1 vol.

VILLETARD DE LAGUERIE : *Trois mois avec le maréchal Oyama*..... 1 vol.

WALLON, de l'Institut : *La Terreur*..... 1 vol.
Jeanne d'Arc, 7^e édit..... 1 vol.

ZURLINDEN (général) : *La guerre de 1870-1871*..... 1 vol.

